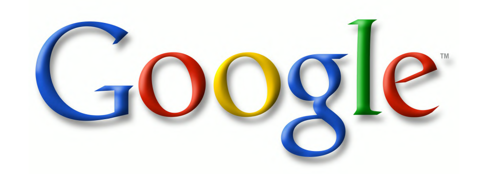
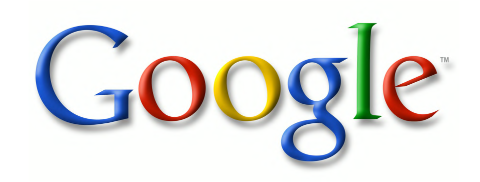
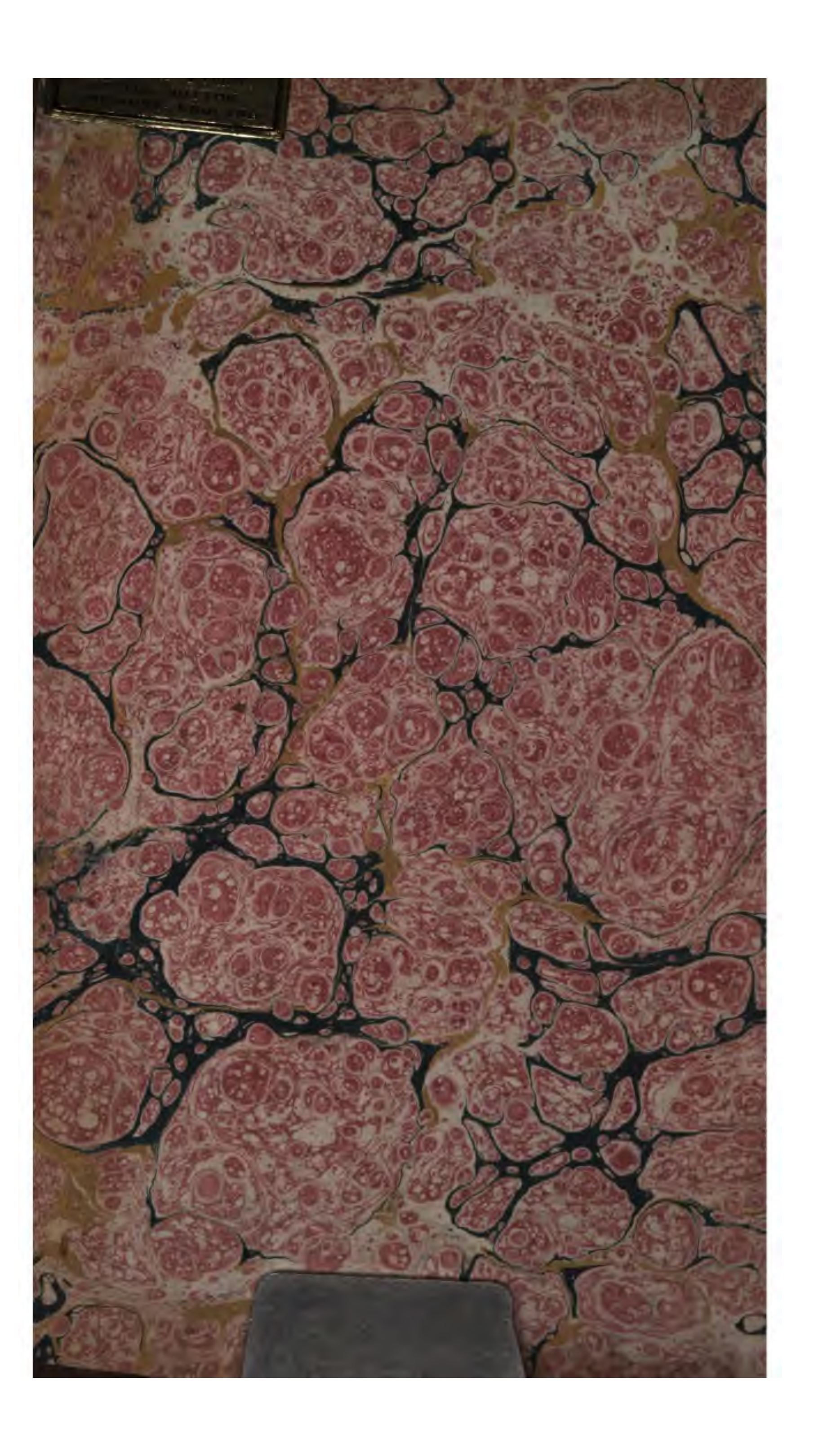










Ghin 1927

PREVOST

HISTOIRE
DE LA JEUNESSE
DU COMMANDEUR DE***,
OU
MÉMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE DE MALTE.

HISTOIRE

DE LA JEUNESSE

DU COMMANDEUR DE***,

OU

MÉMOIRES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE MALTE;

PAR L'ABBÉ PRÉVOST.



PARIS,

LEBLANC, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1810.

HISTOIRE
DE LA JEUNESSE
DU COMMANDEUR DE ***,
OU
MEMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE DE MALTE.

PREMIERE PARTIE.

DANS l'âge où la raison et l'expérience rendent les réflexions sérieuses, je considère que d'un si grand nombre de mémoires et d'aventures qui ont été publiés dans notre siècle, il n'y a point un seul de ces ouvrages où l'auteur se soit proposé un autre but que d'amuser par des faits agréables, ou de faire honneur à son esprit et à son caractère par les aventures qu'il s'attribue. Le même tour d'idées qui m'a fait faire cette réflexion me porte à me rappeler l'histoire de

ma vie dans des vues fort différentes. Je les laisse à distinguer au lecteur; mais je le prie de se souvenir, en les découvrant, que j'ai commencé par l'en avertir. Ce n'est ni à la joie ni à la douleur que je l'invite, et je lui annonce néanmoins que s'il est sensible il en éprouvera plus d'une fois les mouvements les plus vifs.

Mon enfance n'a rien de plus extraordinaire que les grandes espérances qu'elle avoit fait concevoir de mes qualités naturelles. Peut-être suis-je le chevalier de mon ordre qui, avec une fortune considérable et tous les avantages qui peuvent ouvrir dans le monde une carrière brillante, se soit déterminé par sa propre inclination à se charger des devoirs d'une vocation pénible. Les volontés d'un père et les dispositions d'une famille décident presque toujours de ces sortes d'engagements. Et je n'avois d'abord que ce motif, puisque je reçus la croix presqu'en naissant; mais la mort de mon aîné m'ayant fait succéder à tous ses droits, on fut surpris qu'à l'âge de dix-huit ans, et lorsque tout sembloit m'appeler aux fonctions de chef d'une grande maison, je parlai de me rendre à Malte pour mes caravanes, et d'abandonner à mes cadets toutes mes prétentions. J'avois pris ce goût dans la lecture. Rien ne m'avoit paru si noble et si grand que ma première vocation, et je ne pus me persuader

que des avantages aussi frivoles que les biens de la fortune dussent balancer un sentiment qui me paroissoit fondé sur l'honneur et la raison. Les résistances de ma famille n'eurent point la force de m'arrêter. Je partis avec deux de mes voisins qui entreprenoient le même voyage, et notre navigation fut heureuse jusqu'à l'entrée de la mer de Gênes; mais un vent impétueux nous ayant forcés de ranger la côte, le capitaine prit le parti de relâcher pour quelques jours dans le port d'Orbitello.

Tandis qu'il y faisoit réparer son vaisseau, qui avoit eu quelque chose à souffrir de la tempête, je me fis un amusement de la chasse avec les deux compagnons de ma route. Nous ne pensions point à former des connoissances dans un lieu où nous devions nous arrêter si peu. Mais la rencontre que nous fîmes d'un vieux commandeur, qui avoit ses terres à peu de distance de la ville, nous fit comme une loi de lui offrir nos services et de recevoir ses politesses. Il nous fit passer, malgré nous, un jour entier dans son château. La satisfaction qu'il prit à nous faire un tableau de la cour de Malte, et à nous raconter tout ce qui lui étoit arrivé dans le long séjour qu'il y avoit fait, le conduisit à nous faire jusqu'à la confidence de ses plaisirs. Les fumées du vin avoient un peu contribué à cette chaleur.

Il nous confessa qu'ayant possédé un emploi considérable à la cour du grand-maître, il ne l'avoit abandonné pour se retirer dans sa commanderie, que par le mouvement d'une passion aveugle qu'il avoit mis tout son bonheur à satisfaire. L'âge n'avoit pu l'en défendre. Tout sa vie s'étoit passée dans des occupations laborieuses, qui n'avoient jamais laissé d'accès dans son cœur au goût du plaisir; de sorte qu'il s'en étoit enivré tout-d'un-coup. Il se trouvoit riche. La jeune Maltoise, qui lui avoit plu, l'étoit peu. Il l'avoit engagée à le suivre avec toute sa famille; et depuis douze ou quinze ans, il menoit avec elle une vie douce et tranquille dans sa commanderie.

Son indiscrétion alla beaucoup plus loin. Il parut piqué de ne pas nous trouver autant d'ardeur qu'il croyoit nous en avoir inspiré pour voir sa maîtresse. Quelle froideur, nous dit-il, pour des chevaliers de votre âge ! Savez-vous qu'après le service de la religion, c'est aux dames que nous devons nos premiers soins? Recevez cette leçon d'un vieillard. Et se levant sans nous avertir de son dessein, il sortit d'une marche tremblante pour nous amener les dames, que nous n'avions pas encore vues dans sa maison.

Avec celle qu'il nous avoit annoncée, et qu'il nous présenta la première, il en avoit chez lui deux ou trois d'Orbitello, que leurs maris lais-

soient, sans doute avec confiance, chez un homme âgé de soixante-dix ans, et possédé, comme personne ne l'ignoroit, d'une passion fort surprenante à son âge. Mais ce ne fut ni sa maîtresse, ni les dames d'Orbitello qui s'attirèrent notre admiration. Le commandeur ne s'étoit pas vanté de ce qu'il y avoit de plus glorieux pour lui dans son aventure. Il étoit devenu père dès la première année, et sa maîtresse étoit suivie d'une jeune personne de treize ou quatorze ans, qui étoit le fruit de leurs amours. J'avois vu peu de femmes aimables, ou du-moins mon attention ne s'étoit guère tournée de ce côté-là. Mais frappé de mille charmes que je crus découvrir dans la fille du commandeur, je me rendis coupable de plus d'une incivilité en leur donnant toutes les louanges qu'il sembloit attendre pour ceux de sa maîtresse. Il continua néanmoins de nous laisser ignorer qu'ils eussent un si heureux fruit de leur commerce, et nous quittâmes sa maison sans en avoir eu la moindre défiance.

Quelque impression que la vue d'une si belle personne eut faite sur moi, je n'emportai que mon premier sentiment, qui avoit été celui de l'admiration. Mes deux compagnons ne s'en étoient pas sauvés si heureusement. Ils quittèrent à regret le rivage d'Orbitello; et, pendant le reste du voyage, ils n'eurent point d'autre sujet d'en-

trième levant le bras par intervalles, sembloit nous témoigner qu'il déplorât l'infortune de ses compagnons, et qu'il s'attendoit bientôt à les suivre. Il me parut si cruel de ne pouvoir sauver du-moins un de ces tristes objets de la colère du ciel, tandis que le mât s'approchoit quelquefois du vaisseau jusqu'à le heurter fort rudement, que dans un mouvement de compassion auquel je ne pus résister, je descendis jusqu'au bas de l'échelle, un croc à la main, avec l'espérance de saisir le mât lorsqu'il seroit rapproché par les flots. Je le vis paroître, je fis mille efforts pour l'accrocher, et j'en eus un moment l'espérance; mais le flot qui l'avoit apporté me le dérobant aussitôt, je fus si vivement touché de cette trahison de la fortune, que, cédant sans réflexion à l'ardeur de mon transport, je me jetai dans la mer, pour faire avec la main ce qui m'avoit si mal réussi avec le croc. Cette folle générosité devoit rendre ma perte certaine. Je me trouvois tout-d'un-coup dans un péril beaucoup plus grand que le malheureux même que je voulois secourir; mais par un miracle dont toute ma reconnoissance ne m'acquittera jamais envers le ciel, le vent qui avoit soufflé si impétueusement jusqu'alors, perdit en un moment toute sa violence, et le mouvement même des vagues diminua sensiblement. Je ne donne le nom de miracle à

ce secours du ciel, que parce qu'il ne pouvoit être accordé plus à-propos; car il n'étoit pas surprenant d'ailleurs qu'à mesure que nous avancions derrière la montagne le vent et l'agitation de la mer cessassent de se faire sentir. Rien ne fut alors si facile aux matelots qui étoient dans la chaloupe, que d'y prendre successivement l'étranger qui se tenoit toujours vigoureusement à son mât, et moi qui roulois à l'aventure sans le moindre sentiment de connoissance. J'ignore par quels degrés l'étranger fut rappelé à la vie; mais il le fut beaucoup plus tôt que moi. L'état où je demeurai long-temps fit douter si je n'étois pas mort. Pendant plus de deux heures je fus insensible à tous les secours qu'on s'empressa de me donner, et quand j'ouvris les yeux je demandai avec admiration par quel enchantement je me retrouvois dans le vaisseau.

Ma seconde question regarda l'étranger; mais à-peine eut-il conçu de qui je parlois, que se jetant à genoux devant mon lit, il se fit connoître à moi par ce transport, et par un ruisseau de larmes, qui, dans un caractère tel qu'on connoîtra le sien, étoit peut-être le dernier effort de la reconnoissance. Il s'étoit rétabli facilement; et le commandeur de Buillantes ayant reconnu tout-d'un-coup qu'il avoit affaire à un homme au-dessus du commun, l'avoit traité avec toutes

sortes d'égards. Il s'étoit fait expliquer l'obligation qu'il avoit à mon zèle : son cœur s'étoit enflammé à ce récit. Il avoit paru plus inquiet du rétablissement de ma santé, que de tout ce qui intéressoit et sa vie et sa fortune ; et me voyant enfin reprendre mes forces, il fut un quart-d'heure à mes pieds, pénétré de tendresse, et s'épuisant en discours passionnés que ma foiblesse ne me permettoit point encore d'interrompre.

Je ne pus désavouer que je lui avois rendu un service sans exemple ; mais je l'assurai que je m'en croyois payé en voyant à qui j'avois eu le bonheur de le rendre. Et je trouvois effectivement quelque chose de si noble et de si intéressant dans sa figure, que j'aurois recommencé par inclination ce que je n'avois fait que par un aveugle emportement de générosité. Son empressement ne diminua point autour de moi lorsque ma santé me permit de le recevoir et de l'entretenir. Il n'attendit point que je lui marquasse de la curiosité pour connoître son nom et les circonstances de son naufrage. Il me fit ce récit.

Mon nom est Perès. Je suis né dans une province d'Espagne, où ma maison tient un des emiers rangs. Ce n'est ni l'amour, ni l'ambition ui ont dérangé ma fortune, et je me trouve

néanmoins plus malheureux qu'on ne le fut jamais au même âge. Je m'étois rendu à la cour, avec les espérances communes aux jeunes gens de ma sorte, et la protection d'une multitude de parents qui étoient revêtus des premiers emplois du royaume. Je n'y fus pas long-temps sans me ressentir de leur faveur. On me proposa un mariage qui devoit m'allier au ministre, et qui m'assuroit tout-d'un-coup un poste considérable. J'y donnai mon consentement sans avoir vu l'héritière qu'on me destinoit. Mais j'avois un rival dont on ne m'avoit fait connoître ni le nom, ni les vues; homme lâche et capable des derniers crimes. Il n'osa se mesurer ouvertement avec moi, et la réputation de courage que je m'étois déjà faite en quelques occasions particulières, lui fit éviter jusqu'à ma présence. L'unique ressource d'un concurrent si méprisable étant la calomnie, il empoisonna l'esprit du ministre par de si horribles accusations, qu'il lui fit changer de pensée pour mon mariage. J'en fus averti, et ma fierté m'empêcha d'en marquer beaucoup de chagrin. Cependant, comme il importoit à mon honneur d'éclaircir la cause de ma disgrace, je redoublai si souvent mes instances auprès du ministre, que j'appris de lui les lâchetés de mon rival. Il ne me cacha pas même son nom. Une joie maligne que je crus découvrir sur son visage,

et qui venoit peut-être moins de l'envie de m'offenser, que de la satisfaction qu'il avoit de pouvoir justifier ses refus, me fit tourner néanmoins mon premier ressentiment contre lui. Je lui reprochai avec tant de hauteur cette indigne facilité à se prévenir contre un homme tel que moi, qu'il se crut offensé à son tour. Ce qui n'avoit été qu'un refroidissement causé par les noirs artifices d'un ennemi, devint une haîne personnelle, qu'il crut devoir à ma présomption, et j'éprouvai bientôt que ce ne sont pas les plus grandes fautes qui s'attirent les plus sévères punitions.

Cependant j'avois été plus heureux que je ne le désirois, en inspirant à dona Béatrix Marinan des sentiments que je n'avois pas conçus pour elle. A-peine l'avois-je vue dix fois pendant que j'avois eu l'espérance de l'épouser. Elle souffrit plus impatiemment que moi la révocation des ordres du ministre, et je fus surpris de recevoir d'elle un billet, qui m'apprit que je n'avois rien à regretter, si je faisois dépendre mon bonheur de sa tendresse. Je balançai sur un incident qui ne me touchoit par aucun endroit sensible. L'amour ne me disoit rien en faveur de dona Béatrix. Le seul motif qui m'auroit pu porter à profiter de sa foiblesse, étoit l'espèce de triomphe qu'elle me faisoit obtenir sur le ministre et

sur mon rival. Mais ne pouvant plus me promettre, en l'épousant, les avantages qu'on avoit attachés d'abord à cette alliance, c'étoit acheter trop cher le plaisir d'une si foible vengeance que de lui sacrifier mille autres espérances de fortune. Si je pensois, d'ailleurs, à faire éprouver quelques marques de mon ressentiment à mon rival, c'étoit par des voies plus dignes de mon courage. Il me parut dur, malgré ces réflexions, de laisser le billet de dona Béatrix sans réponse; et prenant le parti de lui écrire, je ne pouvois me dispenser de le faire dans des termes obligeants. Ma lettre fut galante. Loin de m'excuser sur l'indifférence de mes sentiments, je me plaignis, au contraire, du malheur qui m'ôtoit la liberté de les suivre; et de quelque manière qu'elle pût l'entendre, je ne la trompois point en l'assurant que j'aurois fait mon bonheur de l'épouser. Cette explication, que je croyois propre à lui faire connoître que je ne portois pas plus loin mes prétentions, fut, au contraire, un nouvel aiguillon pour les siennes. Elle se hâta de me répondre qu'elle me rendoit le maître de mon sort; que la seule bienséance l'ayant retenue jusqu'alors dans la soumission qu'elle devoit à son oncle, elle ne s'y croyoit obligée par aucune loi, lorsqu'il abusoit de son autorité pour l'empêcher de suivre le penchant de son cœur;

enfin qu'elle étoit disposée à m'accorder sa main aussitôt que je voudrois la recevoir.

Dona Béatrix étoit libre en effet, et suivant nos usages, elle avoit pu se choisir un mari depuis qu'elle étoit entrée dans sa vingtième année. Cette réflexion me fit penser qu'ayant consenti moi-même à notre mariage, l'honneur m'obligeoit de ne pas rompre sans ménagement avec elle, sur-tout lorsqu'elle vouloit être fidèle à ses promesses, et qu'elle paroissoit compter sur les miennes. Je songeai aussi qu'après tout il ne manquoit à mes premières espérances que la faveur du ministre et le poste qu'il m'avoit fait proposer en m'offrant sa nièce. Dona Béatrix avoit du bien. J'étois riche. Un ministre ne vit pas éternellement, et si je ne devois rien espérer de son appui, je ne voyois point ce qu'un homme de ma naissance pouvoit appréhender de sa haîne. Je me déterminai par la force de ces raisons à renouer sérieusement avec elle. Dès notre première entrevue, nous convînmes d'un jour pour la célébration de notre mariage.

Mais si je nourrissois contre mon rival un ressentiment que je voulois satisfaire par une vengeance éclatante, il n'étoit pas moins occupé du succès de son amour; et l'attention continuelle qu'il avoit sur les démarches de dona Béatrix lui fit découvrir facilement de quels soins elle

étoit remplie. Il l'aimoit avec une passion si furieuse que, n'étant point capable des générosités de l'amour, il forma aussitôt tous les noirs projets qui pouvoient assurer l'exécution de ses désirs. Le premier fut de charger de ses intérêts un frère qu'il avoit dans les armes, et qui, pensant à s'avancer par le mariage de son aîné, entreprit de me faire renoncer à mes prétentions. Ce brave osa me tenter par des menaces. Il apprit sur-le-champ qu'elles étoient peu redoutables. Je le tuai. La fureur qu'en eut mon rival lui inspira le seul mouvement de courage qu'il eût jamais ressenti; encore fut-il souillé par une lâcheté infâme. Il m'attaqua, mais secondé d'un autre de ses frères, qui n'eut pas plus de honte que lui de me forcer à un combat inégal. Dans mon indignation, je ne songeai qu'à parer les coups du second, et je résolus de tourner tous les miens contre don Antonio; c'étoit le nom de mon rival. Mais il n'eut pas plus tôt pénétré mon dessein, que, cédant à sa frayeur, il prit honteusement la fuite. Son frère soutint son entreprise avec plus de fermeté; mais il eut le malheur de tomber d'un coup mortel.

Deux combats, qui s'étoient suivis immédiatement, m'obligèrent de garder quelques précautions. Je me retirai chez un de mes parents, où je pouvois attendre sans inquiétude ce qu'on

penseroit de mon affaire à la cour. Mon rival trouvant dona Béatrix plus révoltée que jamais contre sa tendresse et ses offres, prit le temps de mon absence pour l'enlever. On ignora quelle route il avoit prise avec elle. Mais ce qui sembloit propre à me justifier, acheva de me rendre odieux au ministre. Il me regarda comme la première source du malheur de sa nièce et de la disgrace de sa famille. Mon procès fut instruit avec la dernière rigueur; et tout ce qui put être allégué pour ma défense ne fit excepter que ma vie d'une sentence cruelle, qui m'enlevoit l'honneur et toute espérance de fortune. Outre la confiscation de mes terres, je fus condamné à un bannissement perpétuel. La haîne de mes ennemis parut jusque dans le choix du lieu de mon supplice. C'étoit Oran, le plus triste séjour de l'univers.

J'y fus conduit avec tout l'appareil qui fait une partie de la honte du crime. Quelque indifférence que je dusse avoir pour le lieu de ma demeure, après une aventure si funeste, je n'eus pas plus tôt passé le détroit, que je sentis toute l'horreur du sort auquel j'étois condamné. Je me trouvai dans une ville peuplée d'un petit nombre de misérables, avec lesquels mon seul dégoût me faisoit prévoir que je ne formerois jamais la moindre société. La garnison même,

qui étoit fort mal entretenue, sembloit s'être avilie par le commerce qu'elle avoit avec les habitants. Il ne falloit pas me flatter de trouver quelque moyen de sortir d'un si triste esclavage. Je n'avois d'un côté que l'Afrique, qui est aujourd'hui plus que jamais le règne de la barbarie, et de l'autre une mer qu'il m'étoit impossible de traverser, et qui m'ôtoit jusqu'à la pensée d'aller chercher de l'occupation dans quelque royaume de l'Europe. Les précautions qu'on prend pour empêcher la désertion des troupes, et pour arrêter tous ceux que le désagrément du lieu feroit penser à retourner en Espagne, tiennent les ports incessamment fermés, et l'on ne sort de ce triste séjour qu'avec des permissions que je ne pouvois pas même demander.

Ce fut dans cette malheureuse situation qu'excitant mon esprit à chercher tout ce qui pouvoit adoucir ma misère, je m'efforçai de réveiller le courage du commandant et de la garnison, pour les préparer à quelque vigoureuse entreprise contre les Maures. La ville avoit été insultée vingt fois par ces barbares, et l'on avoit regardé comme un triomphe de les éloigner de nos murailles. Après avoir pris quelque connoissance de leur situation et de celle du pays, je conçus qu'il étoit facile de les repousser jusqu'à la ri-

vière de Mega, et de leur en fermer le passage une fois pour toujours, en bâtissant quelques forts au long des rives. Ce projet fut goûté du commandant; il m'en confia l'exécution. Mes essais furent si heureux, qu'ayant rencontré une troupe de Maures, qui s'étoient rassemblés au premier bruit de notre approche, je les taillai en pièces jusqu'au dernier. Mais la facilité que ces barbares ont à se joindre, fit renaître en peu de jours une armée beaucoup plus nombreuse. Je la défis encore, et dans l'espace de trois semaines j'en forçai tous les restes à se mettre à couvert de l'autre côté de la rivière.

Le bruit de ce succès vola bientôt jusqu'à Madrid. Mes parents et mes amis firent valoir mes services à la cour, et je me ressentis de leur zèle par une pension que le commandant reçut ordre de me payer. Cependant le goût de la gloire, autant que la nécessité de m'occuper, me fit étendre insensiblement mes idées. Quoique les Maures se continssent sur leurs bords, j'étois irrité de les y voir continuellement en état de défense, comme s'ils eussent pensé eux-mêmes à nous tenir en bride. Je fis jeter un pont sur la rivière, hors de la portée de leurs yeux; et prenant le temps de la nuit pour le passer avec mes troupes, je fondis impétueusement sur eux à la pointe du jour. Mon entre-

prise fut heureuse; mais ce ne fut point pour moi, qui eus le chagrin d'être fait prisonnier, tandis que mon armée victorieuse donnoit la chasse aux fuyards. Mon cheval s'abattit si malheureusement, que je demeurai plus d'un quart-d'heure étourdi de ma chute. Le jour étoit encore obscur : mes gens ne s'étant point aperçus de mon aventure, je tombai entre les mains d'un peloton de Maures, qui se hâtèrent de m'emmener par des routes écartées, et qui me reconnurent, contre mon espérance, à l'adresse de quelques lettres qui se trouvèrent sur moi. Mon nom étoit déjà célèbre sur toute la côte d'Afrique. Les Maures regardèrent ma captivité comme un triomphe. Je fus conduit directement à leur capitale, où le bruit de mon malheur étoit déjà parvenu. La foule du peuple, que je vis assemblé autour du palais, me fit connoître que j'étois attendu. On me présenta au roi, qui me regarda long-temps sans ouvrir la bouche. Enfin m'adressant la parole : Chrétien, me dit-il, ta figure ne dément point ta réputation; mais tu nous as fait trop de mal pour prétendre à mes caresses et à mes bienfaits, et me tournant le dos sans attendre ma réponse, il donna ordre à l'un de ses officiers de me conduire au lieu qu'il m'avoit destiné.

Je ne fis point d'instances pour me faire écou-

ter, et de quelque traitement que je fusse menacé, je ne cherchai point d'autre ressource que dans ma fierté et ma constance. On me fit monter dans une voiture, où je ne fus accompagné que de l'officier auquel le roi m'avoit remis. J'étois trop occupé de mon chagrin pour examiner curieusement son visage, et je fis même peu d'attention au soin continuel qu'il prenoit de me le dérober. Toutes mes réflexions étoient amères. Quelle fin d'une carrière que je venois de m'ouvrir si glorieusement! Je me rappelois l'origine de mes malheurs, et le peu de part que j'y avois eue par ma conduite. Les lâches pratiques de don Antonio, et l'injuste haîne du ministre, étoient la seule cause de ma ruine? Devois-je trouver un motif de consolation dans le témoignage de mon innocence, ou reprocher ses crimes à la fortune, et m'en faire un sujet de désespoir?

Nous arrivâmes à ma prison, qui étoit un château fortifié par l'art et par la nature, à douze ou quinze lieues de la capitale. L'officier qui me conduisoit se hâta de sortir de notre voiture, et me laissa entre les mains des gardes qui nous avoient escortés. On m'introduisit dans un appartement qui ne servoit pas pour la première fois de prison. Les fenêtres en étoient basses et grillées, les murs épais, et la porte défendue

par une infinité de verroux. Je m'y livrai, avec un renouvellement de douleur, à la considération de mon infortune; mais je n'y fus pas longtemps sans entendre ouvrir ma porte, et je reconnus à l'habit plutôt qu'au visage l'officier qui m'avoit amené. Il affectoit encore de se déguiser; et n'ayant aucune raison de croire que ce fût un soin qu'il prît par rapport à moi, je lui supposai quelque blessure ou quelque difformité qu'il s'efforçoit de me cacher.

Il s'approcha de moi d'un air plus mesuré que l'état de ma fortune ne sembloit l'y obliger. Je m'aperçus même qu'il étoit tremblant, et le son de sa voix me le parut encore davantage. Il se servit de la langue espagnole pour me demander dans quelle partie de l'Espagne j'étois né. Je lui répondis naturellement que j'étois gentilhomme de Galice; il continua de me demander par quelle aventure je me trouvois en Afrique à la tête des troupes espagnoles. Quoique l'embarras que je croyois remarquer dans toutes ces questions fût capable de m'inspirer quelque réserve, n'ayant rien à me reprocher qui pût me causer de la confusion, je lui racontai une partie de mes malheurs, et je ménageai peu mes ennemis dans le récit que je lui fis de leur lâcheté et de leur injustice. Il m'interrompit par diverses questions. Il écoutoit mes réponses, et quelque-

fois il condamnoit brusquement ce que je lui représentois de plus juste et de plus innocent dans ma conduite. Il me demanda particulièrement ce que j'avois pensé de la fuite de ma maîtresse, et si j'avois appris ce qu'elle étoit devenue. Ses mouvements devenoient plus animés et son ton plus ferme à mesure qu'il m'entendoit; dans quelques moments, je fus frappé de sa curiosité, jusqu'à me repentir de m'être ouvert si librement; mais la pensée que mes aventures n'avoient rien de commun avec ma situation présente, et que je n'avois rien, d'ailleurs, à raconter qui ne fût honorable à mes sentiments, me fit achever mon récit, sans égard pour des agitations et des témoignages d'inquiétude que je ne pénétrois pas.

Enfin, celui qui n'avoit fait jusqu'alors que m'embarrasser par ses mouvements et ses questions, me causa une vive surprise, par le changement qu'il mit tout-d'un-coup dans sa posture et dans son langage. Il se leva d'un air aussi fier qu'il l'avoit eu timide, et comme si le temps qu'il avoit passé à m'entendre eût servi à le fortifier contre moi, il prit un ton qui ne m'annonça dès les premiers mots que de la haîne et de la vengeance. Les injures furent aussi peu ménagées que les reproches; et lorsque je commençois à douter si je n'avois pas affaire à quel-

que insensé qui venoit de tomber dans l'accès de sa folie, il se découvrit le visage, et me laissa reconnoître tous les traits de don Antonio.

Mon étonnement, plutôt que ma frayeur, lui donna le temps de m'apprendre lui-même, et son nom, et tout ce que j'avois à redouter de sa fureur. Traître, me dit-il, avec une basse arrogance, reconnois-tu le plus mortel de tes ennemis, l'objet de tes insultes autrefois, aujourd'hui ton maître? Sais-tu que je commande dans ce château, et que le roi t'a soumis à mes ordres? Quoi! reprit-il, en voyant que je le regardois froidement, tu ne trembles pas du châtiment que je te prépare? Ah! quel compte tu vas me rendre du sang de mes frères, de la perte de ma fortune, et des mépris de dona Béatrix! Il continua long-temps de me traiter avec le même emportement, tandis que cherchant dans moi-même par quel étrange caprice du sort je le trouvois en effet dans le pouvoir de me nuire, l'indignation que je ressentois de cette nouvelle trahison de la fortune étoit le plus vif des sentiments qui m'agitoient. Je ne sais, lui dis-je sans m'émouvoir, à quoi le ciel me réserve; mais l'autorité que tu t'attribues ici, seroit sans doute pour moi le comble de l'humiliation. M'étant levé après ces deux mots, il s'imagina que je le menaçois de quelque vio-

lence; et ne s'en fiant pas même à ses armes, ni à la certitude qu'il avoit que j'étois désarmé, il se retira vers la porte, d'où sa haîne se satisfit par un nouveau torrent d'injures. Songe, en souffrant, me dit-il pour dernier adieu, songe, en périssant, que tes tourments et ta mort vont être mon ouvrage, et faire mes plus chères délices. Je détournai les yeux, et ne lui faisant plus un mot de réponse, je ne lui donnai pas même la satisfaction de me croire attentif à ses menaces.

Ma première réflexion fut que son autorité ne pouvoit être aussi absolue qu'il s'étoit efforcé de me le faire craindre, puisque sa vengeance étoit suspendue. Un lâche n'auroit pas perdu les premiers moments, s'il n'eût été retenu par quelque frein qu'il n'osoit rompre. Dans quelque faveur qu'il pût être auprès du roi, et par quelque voie qu'il s'y fût élevé, il n'y avoit aucune apparence que ce prince entrât dans ses ressentiments jusqu'à lui abandonner la vie d'un prisonnier de guerre qu'il n'avoit aucune raison de mépriser. Cependant je concevois qu'étant livré à sa garde, dans un lieu dont il étoit gouverneur, il pouvoit me traiter avec une dureté qui me feroit un rigoureux supplice de ma prison, et que s'il n'osoit rien entreprendre ouvertement contre ma vie, il y avoit mille

voies secrettes de se défaire d'un ennemi, qui sont la ressource ordinaire d'un perfide. Il ne m'arriva rien jusqu'au lendemain qui pût me faire naître des réflexions; mais lorsqu'après avoir passé la nuit sans le moindre secours, je commençois à craindre que le dessein de mon ennemi ne fût de se défaire de moi par la faim, je vis ouvrir les portes de ma prison et je me remis aisément dona Béatrix, quoiqu'elle eût quitté, comme don Antonio, l'habit espagnol pour prendre celui du pays. Son visage n'étoit pas moins changé que sa parure. Elle étoit accompagnée d'un domestique que je pris à sa figure pour un homme de notre nation. Ils fermèrent la porte avec soin, et dona Béatrix ayant reçu mes premières civilités sans me répondre, s'assit pour verser un ruisseau de larmes, avant que de m'avoir fait entendre sa voix.

Je n'avois jamais eu pour elle une passion fort vive, et tant de malheurs qui étoient venus à la suite m'avoient laissé peu de sentiments de reste pour la regretter. Sa vue ne me causa donc aucun transport, et l'amour n'eut point de part aux premiers mouvements de ma compassion; mais si je n'avois pu lui voir répandre tant de pleurs sans être touché de sa tristesse, je fus bien plus sensible au récit qu'elle me fit de sa misérable situation. Don Antonio lui avoit

fait prendre la route de la mer en sortant de Madrid, et trouvant à chaque pas des facilités qui devoient faire juger que ses mesures etoient prises de plus loin, il l'avoit forcée de s'embarquer avec lui sur un vaisseau qui sembloit lui appartenir, tant il avoit trouvé de diligence et de soumission dans le capitaine et les matelots. Il avoit gagné avec le même bonheur la côte d'Afrique, où il lui avoit déclaré pour la première fois ses desseins, en l'exhortant à s'y soumettre et à les approuver de bonne grace. C'étoit de quitter le christianisme avec les pays chrétiens, et de chercher à la cour du roi de Maroc un établissement qu'il n'avoit pas trouvé à Madrid. Les plaintes et les larmes de dona Béatrix n'avoient servi qu'à faire prendre à ce misérable un ton plus dur et plus absolu. Il l'avoit traitée dès ce moment avec une hauteur insupportable, en lui reprochant sans cesse la préférence qu'elle m'avoit donnée sur lui; et dans la suite, il avoit employé la violence pour se mettre en possession des droits qu'il s'attribuoit sur elle. Soit qu'il eût fait pressentir le roi, qui étoit alors à Fez, sur l'accueil qu'il y devoit attendre, soit qu'ayant embrassé la religion du pays dès les premiers jours, il eût gagné par cette démarche l'estime et la confiance d'une nation infidèle, il avoit reçu du roi tou-

tes sortes de caresses et de bienfaits. Il possédoit plusieurs terres considérables avec le château dont il étoit gouverneur, et l'opinion qu'on avoit pris de sa capacité et de son zèle, l'avoit fait admettre au conseil privé. A la première nouvelle qu'il avoit eue de mes entreprises contre les Maures, il s'étoit persuadé qu'ayant découvert sa retraite, je n'avois pris les armes que pour le persécuter et lui ravir dona Béatrix. C'étoit lui qui, depuis que j'avois forcé les Maures de repasser la Mega, les avoit encouragés à se rassembler sur les bords du fleuve, dans l'espérance qu'étant extrêmement propres aux coups d'adresse, ils trouveroient quelque occasion de me surprendre et peut-être de m'enlever. Le courage lui avoit manqué pour se mettre à leur tête; mais il avoit eu l'œil sur leur conduite, et se livrant aux transports de sa joie lorsqu'il avoit su que j'étois prisonnier, il avoit brigué la commission de me garder comme une fortune à laquelle il auroit sacrifié tous ses autres biens.

Dona Béatrix ajouta que depuis deux ans qu'elle étoit soumise à la tyrannie de ce perfide, elle avoit vécu dans une guerre perpétuelle avec lui. Il n'avoit jamais obtenu d'elle que les faveurs qu'il lui avoit arrachées avec d'horribles violences, et souvent le secours odieux de

ses esclaves. Il lui avoit caché que je fusse prisonnier de guerre, et que le roi m'eût commis à sa garde; mais il ignoroit que le domestique espagnol pour lequel il avoit le plus de confiance, et qu'il avoit chargé des clefs de ma prison, étoit beaucoup moins attaché à lui qu'à dona Béatrix. Etant parti le matin pour aller rendre compte au roi de ma situation, il ne se défioit point que son confident, et celui qu'il se proposoit déjà d'employer à sa vengeance, dût être l'instrument de mon salut.

Dona Béatrix ne me laissa point le temps de lui marquer l'intérêt que je prenois à son infortune. Elle passa tout-d'un-coup à me conjurer de rompre ses chaînes et de la rendre par toutes sortes de voies à sa famille et à sa patrie. J'admirai cette proposition, lorsque je me trouvois moi-même dans une captivité dont je craignois de ne pas voir aisément la fin. A-la vérité, je comprenois que son secours et celui du confident de don Antonio pouvoient m'ouvrir les portes de ma prison; mais quelle apparence de gagner les bords de la Mega, au travers des Maures qui tenoient encore la campagne? Il ne s'offroit pas néanmoins d'autres routes, car il y avoit encore moins d'espérance de s'échapper par les ports de ces barbares; et pénétrer plus avant dans l'Afrique pour y trouver des

chemins moins observés, étoit une entreprise dont la sûreté même ne pouvoit servir qu'à nous précipiter plus infailliblement dans d'autres dangers. Je fis ces objections à dona Béatrix. Elles me regardoient beaucoup moins qu'elle, puisque le péril ne m'auroit point effrayé si je n'avois eu d'embarras que pour moi-même. Mais sa réponse et celle de l'Espagnol me firent connoître qu'ils s'étoient déjà occupés du même dessein, et qu'ils n'avoient attendu qu'un guide assez hardi pour les conduire. Ils me proposèrent de gagner Alger, où les priviléges du commerce nous ouvriroient un passage sous le seul titre de négocians. Il n'étoit question, me dirent-ils, que de nous dérober assez adroitement pour faire ignorer notre route et pour éviter d'être poursuivis. La vraisemblance de ce projet ne pouvoit me frapper autant qu'eux, qui s'en étoient fait une longue étude; mais comme toutes mes craintes ne tomboient que sur dona Béatrix, je n'insistai pas long-temps sur un danger qui lui causoit si peu d'alarme.

La résolution de notre départ fut ainsi formée dès le premier jour, et le domestique espagnol se chargea des préparatifs. Mais le retour de don Antonio nous jeta dans d'autres inquiétudes, dont il me fut encore plus difficile de me délivrer. Dans le dessein de m'ôter la vie, il avoit

et ce fut de lui que j'appris avant la nuit que la malheureuse Béatrix venoit d'expirer aux yeux de son tyran.

Il ne me falloit point d'autre garant de la bonne foi de ce garçon, que les expressions de son désespoir et l'horreur qu'il conçut pour son maître. Mes sentiments étoient sans doute aussi vifs, quoique je les fisse éclater beaucoup moins. Mais prenant un parti qui me fut dicté aussitôt par l'honneur autant que par le désir de venger une fille infortunée, dont les malheurs n'avoient jamais altéré la vertu, je conjurai l'Espagnol de ne pas différer plus long-temps que la nuit suivante à m'ouvrir les portes de ma prison, et sans m'expliquer sur mes desseins, je l'assurai que s'il restoit quelques traces d'humanité dans le pays où nous étions, je ne voulois que deux jours pour faire monter son détestable maître sur l'échafaud. Il seroit trop glorieux pour un infâme, lui dis-je, de périr de ma main. Mais je n'avois pas eu besoin d'une longue réflexion pour former mon projet. Il ne fut exposé à manquer que par l'impatiente fureur de don Antonio qui avoit choisi la nuit suivante pour achever l'office du poison. Il communiqua heureusement son dessein au domestique, qui saisit un instant pour m'en avertir et qui me marqua le premier moment de l'obscurité pour notre

départ. Quelque facilité que don Antonio eût à me poursuivre, je ne voulois que le temps de gagner Fez, et je me flattois que tandis qu'il s'agiteroit pour trouver son confident, il me seroit facile de m'éloigner.

Il me le fut encore plus que je ne l'avois espéré; car, ayant trouvé à quelque distance du château deux chevaux extrêmement légers, nous fûmes peut-être arrivés à la capitale avant qu'on eût le moindre soupçon de notre fuite. J'allai descendre au palais du roi, et faisant demander une prompte audience, je m'annonçai ouvertement sous le nom de don Perès, général espagnol. La surprise où je vis tout le monde sur mon passage étoit précisément l'effet que j'étois charmé de produire, et je souhaitois que le roi pût ressentir la même impression. Je fus introduit si promptement dans son cabinet, que je ne doutai pas, du-moins, de l'impatience qu'il avoit de m'entendre. Mon abord fut ferme, mais respectueux. La même facilité que j'ai eue à m'échapper de ma prison, lui dis-je, je l'aurois eue à sortir de vos états; mais l'opinion que j'ai de votre générosité ne me permet pas de vous quitter en fugitif. C'est de vous-même que je veux obtenir la liberté de retourner dans ma patrie, et je veux la mériter par un service dont vous allez sentir le prix. Un infâme vous

perd d'honneur. Vous m'avez traité en roi qui use des droits de la victoire, et le misérable à qui vous avez confié ma vie vous expose à passer pour mon bourreau. Là, je lui racontai, non-seulement le dessein que don Antonio avoit formé de m'empoisonner, mais l'effet de sa jalouse fureur contre dona Béatrix; et reprenant notre démêlé dans son origine, je le vis rougir plusieurs fois de la lâcheté d'un homme à qui il prodiguoit toute sa confiance. Voyez, ajoutai-je, si j'ai droit d'exciter votre justice contre un perfide, et si l'intérêt de votre gloire doit vous y porter moins que celui de ma vengeance.

Quoique dur et féroce, le roi de Fez est généreux. Il sentit la noblesse de mon procédé, et ne pensant pas même à me donner des gardes, il ne me demanda que le temps de faire paroître devant lui son gouverneur. Les ordres qu'il donna pour me faire passer agréablement le reste de la nuit me firent connoître également, et qu'il vouloit répondre à l'opinion que j'avois de lui, et qu'il avoit pris de ma bonne foi celle que je m'étois flatté de lui inspirer. Dès le matin du jour suivant, je fus averti qu'il me demandoit, et que don Antonio avoit été amené au palais par des gardes. Je ne pus me défendre d'un mouvement de joie en apprenant l'humiliation de mon perfide ennemi. Elle redoubla

lorsqu'il m'aperçut et qu'il ne put douter que je ne fusse devenu son accusateur. Le roi lui reprochaen ma présence tous les crimes dont je l'avois chargé, et le pressant d'en faire l'aveu, il lui fit envisager de près le supplice qui l'attendoit. Mais l'adroit renégat se flattant de ne pouvoir être convaincu par ma seule déposition, prit le parti de se défendre par un désaveu formel, et protesta qu'il ne m'avoit pas même connu en Espagne. Cette apologie étoit si peu vraisemblable, que le roi en parut indigné; cependant sa colère étant retenue par la qualité de musulman que le misérable don Antonio avoit toujours soutenue avec affectation, il n'osa peut-être donner une préférence éclatante au témoignage d'un chrétien. Il me regarda : Perès, me dit-il, je mets la différence que je dois entre vous et votre ennemi; mais comment prouverez-vous des imputations qu'il désavoue ? Je ne me fis pas répéter cette question. Mon honneur m'en paroissoit blessé. La voie des armes est ouverte, répondis-je avec chaleur. Le roi loua ma proposition, et faisant valoir à don Antonio la permission qu'il lui accordoit de se justifier par son courage, il ne put deviner que ce qu'il regardoit comme une faveur, fût pour mon ennemi un châtiment aussi certain que le supplice. . . . .

Pour moi qui le compris tout-d'un-coup, j'eus honte, pendant quelques moments, de la nécessité où je me mettois de tremper mes mains dans un sang si vil. Cependant n'ayant aucun avantage à tirer du témoignage de son domestique espagnol, qui ne passoit aux yeux des Maures que pour un esclave, et m'étant trop engagé pour laisser mon honneur en doute, chez une nation qui me regardoit comme son vainqueur, je me préparai à terminer cette querelle dès l'après-midi du même jour. J'abandonnai le choix des armes à mon ennemi. Il se déclara d'abord pour l'épée, contre l'usage des Maures qui ne se servent que du sabre. Un quart-d'heure après il me fit prier denous servir du pistolet. Je consentis à ce changement; mais ce ne fut pas le dernier. Il renvoya chez moi, pour me faire demander en grace que notre combat se fît à coups de fusil. Sa lâcheté me fit pitié, car tant d'incertitude ne pouvoit venir d'une autre cause. Enfin lorsque je me disposois à partir pour le joindre, je reçus de lui une lettre écrite en espagnol, par laquelle il me conjuroit avec les plus basses expressions la crainte, de ne pas pousser plus loin ma ...ance, et de me contenter de l'humilia- où je l'avois réduit. Il me promettoit de reconnoître coupable devant le roi, à la seule

condition que j'employerois mon crédit auprès de ce prince, pour lui faire conserver avec la vie son rang et sa fortune. La force du mépris éteignit tous mes ressentiments. J'appris au roi les offres de son gouverneur, elles furent exécutées avec des circonstances qui auroient fait mourir de honte un homme moins lâche et moins perfide. Mes instances lui sauvèrent la vie, et le seul avantage que je tirai d'être venu à la cour, fut de me trouver si bien dans l'esprit du roi, qu'après m'avoir comblé de témoignages d'estime, ce prince m'accorda la liberté. Il y mit néanmoins une condition fort dure; en m'offrant de me faire conduire à Oran, ou dans quelque port d'Espagne, il me fit engager ma parole que je ne prendrois jamais les armes contre les Maures, et que je n'assisterois pas même le gouverneur d'Oran de mes conseils. Ainsi la seule voie que la fortune m'avoit offerte pour me rétablir dans ma patrie m'étant fermée par une loi inviolable, il ne me restoit qu'à choisir quelque autre endroit du monde, où je pusse tenter de réparer mon malheureux sort. Après mille réflexions, je me déterminai à passer en Italie, où la guerre étoit allumée entre l'Empire et la France. Je me rendis à Alger avec une escorte de Maures, qui me traitèrent sur la route comme un homme chéri de leur maî-

tre, et je m'embarquai sur le premier vaisseau qui fit voile pour les états du grand-seigneur, d'où je pouvois trouver plus de facilités pour gagner l'Italie par terre ou par mer.

Une troupe de passagers, Maures ou Turcs, qui étoient à bord avec moi, ne m'inspira pas beaucoup de curiosité pour les connoître. Je passois seul le temps de ma navigation à méditer sur mes nouvelles entreprises, lorsque je fus interrompu par un esclave de ma nation, qui me conjura d'abord de prêter beaucoup d'attention à ce qu'il n'avoit la liberté de m'expliquer qu'en peu de mots. Je suis observé, me dit-il, et chaque moment que j'employe à vous parler, m'expose peut-être à des traitements cruels. Vous voyez un malheureux, qui l'est moins par ses propres peines, que par celles d'une femme qu'il aime uniquement, et qui doit être bientôt la proie de quelque infidèle. J'ai été enlevé avec elle sur la côte de Catalogne. On nous mène en Turquie pour nous vendre. Quelques efforts que j'ai malheureusement tentés pour nous sauver par la fuite, m'ont attiré un châtiment dont je frémis. Cependant la mort m'effrayant moins que le sort dont je ne puis me garantir, je conçois qu'avec votre secours il n'est pas impossible encore de rompre nos chaînes.

Etes-vous assez généreux pour me l'accorder ?

A-peine eus-je répondu qu'il pouvoit compter sur mes services, que se hâtant de m'expliquer son projet : Je suis homme de mer, me dit-il; j'ai commandé dix ans un vaisseau de guerre. Il est question de m'aider pendant la nuit à jeter la chaloupe. Deux des compagnons de mon sort, que j'ai gagnés par l'espérance de se mettre en liberté, ne suffisent pas pour exécuter ce dessein sans bruit ; mais le temps est si calme, qu'il ne restera vraisemblablement que le pilote au gouvernail. Je le tuerai si vous me prêtez quelque arme, et je ne doute point qu'avec la connoissance que j'ai de la manœuvre, nous ne venions à-bout dans un instant de mettre la chaloupe en état de nous servir. Vous serez le maître alors, ajouta-t-il, ou de vous livrer à ma conduite, ou de demeurer dans le vaisseau, sans qu'on puisse se défier du secours que vous m'aurez prêté. Ce plan ne me parut point aussi facile qu'à lui. Cependant sans lui faire sentir que les imaginations d'un désespéré ne font pas la même impression sur un esprit tranquille : Il me suffit, lui répondis-je, que vous me donniez l'occasion de servir des infortunés. Je ne suis point assez attaché à la vie pour vous faire valoir le risque auquel je vais l'exposer ; et je lui engageai ma promesse d'être sur le tillac avec mes armes et tout ce qu'il juge-

roit nécessaire pour le secourir. Je lui demandai comment il se promettoit d'y faire monter sa dame, qui devoit être renfermée dans quelque cabane avec les autres esclaves de son sexe? Il craignoit, me dit-il, de risquer trop en m'expliquant ses mesures; mais elles étoient certaines, et je pouvois m'en reposer sur l'intérêt qu'il avoit à les faire réussir.

M'ayant quitté, il me laissa le temps de délibérer moi-même sur ce que je pouvois ajouter à son dessein pour en faciliter l'exécution. Nous étions à la hauteur de l'isle de Corse; et comprenant que dans une mer si étroite il ne nous seroit pas difficile de gagner cette côte, j'avois d'autant moins de répugnance à la conduite de l'esclave espagnol, que je m'épargnois bien des embarras et des lenteurs pour gagner l'Italie. Le domestique de don Antonio composoit toute ma suite. Je lui devois trop de confiance pour ne pas compter sur son attachement. Il m'embarrassa par diverses objections. Cependant mes promesses ayant été trop formelles pour les rappeler à l'examen, je lui donnai ordre de se tenir prêt à me suivre. C'étoit avant-hier, c'est-à-dire, la nuit qui a précédé celle-ci, que nous devions tenter une si grande entreprise. Vous savez à quelle heure commença la tempête, puisque vous l'avez essuyée. Il fut bien moins question de penser à la fuite, qu'à la conservation

du vaisseau que nous voulions abandonner. Je me prêtai au travail comme le moindre matelot; ce qui n'empêcha point que dans l'affreux désordre où étoit l'équipage, je ne visse l'Espagnol et ses deux compagnons détacher la chaloupe, sous des prétextes que personne n'avoit la liberté d'examiner. Heureux s'il a profité assez habilement de sa hardiesse, pour se délivrer tout-à-la-fois et de l'esclavage et de la mer! Je le perdis de vue dans l'obscurité, et ne pensant moi-même qu'à défendre ma vie, à l'instant d'un naufrage inévitable, je me saisis d'un mât fracassé, que je jetai assez adroitement en mer, pour m'élancer dessus au même moment. Le domestique de don Antonio, que j'exhortai à me suivre, se jeta après moi avec le même bonheur. Notre exemple anima quelques autres matelots à nous imiter. Ils n'ont pas résisté, sans doute, à l'impétuosité des flots, puisque cette voie de salut n'a été favorable que pour moi; mais j'errois depuis plus de six heures au gré du vent, et je voyois encore quelques-uns de mes compagnons attachés au mât. Les cris que la vue de votre vaisseau nous a fait pousser comme de concert, ont attiré vos yeux sur nous; mais lorsque mon agitation redoubloit par des espérances si prochaines, j'ai senti à la légèreté du mât que mes malheureux compagnons périssoient suc-

cessivement. J'ai tiré de nouvelles forces du malheur d'autrui. L'ardeur que j'ai remarquée à vos gens pour me secourir, m'a fait même éprouver que dans l'extrémité du péril on peut être sensible à la joie. Mais que dis-je? je l'ai été jusqu'au transport, à la compassion et à la reconnoissance, lorsqu'après vous avoir vu faire mille efforts pour vous saisir de mon mât, je me suis aperçu, en vous voyant disparoître, que vous aviez été englouti par les flots, et j'aurois abandonné mille fois l'instrument de mon salut, si j'avois eu la moindre espérance de racheter votre vie aux dépens de la mienne. Enfin j'ai été enlevé, au milieu de cettte agitation, par des mains puissantes, qui m'ont couché tranquillement dans la chaloupe. Mon premier mouvement a été de presser mes libérateurs de vous rendre le même office. Ils vous cherchoient, et la violence de la tempête étant extrêmement diminuée, ils n'ont pas eu de peine à vous trouver. Quelques liqueurs fortes avoient déjà rétabli mes forces. Si l'on vous a dit avec quelle effusion de joie et de reconnoissance je vous ai tenu embrassé pendant un quart-d'heure, pâle et sans mouvement comme vous étiez, m'efforçant de vous communiquer la chaleur que je devois moins à ma vigueur naturelle qu'à la force des circonstances, et me plaignant au ciel de m'avoir

mis dans le cas d'une reconnoissance dont je me croyois déjà condamné à ne pouvoir jamais m'acquitter, on n'a pu vous faire prendre qu'une foible idée du sentiment qui accompagnoit mes mouvements extérieurs. Je me suis retiré en vous voyant ouvrir les yeux, trop content d'être assuré de votre vie, et je n'ai voulu reparoître devant vous, qu'après vous avoir su assez rétabli, pour être en état de vous rappeler ce que vous avez fait pour un inconnu, et de comprendre vous-même que vous ne devez mettre ni mesures, ni bornes aux droits que vous avez acquis sur moi.

Un récit si intéressant augmenta beaucoup l'inclination que je m'étois sentie pour Perès sur les seules graces de sa figure ; et je ne désavouerai point que ce que j'avois fait pour lui, ne fût encore une sorte de lien qui fortifia ce penchant. On s'attache autant par le bien qu'on fait que par celui qu'on reçoit. Je ne pensai néanmoins qu'à lui faire interrompre des remercîments qu'il ne finissoit point. L'étonnement que j'avois de le voir si tôt rétabli, tandis qu'au troisième jour je me sentois encore la tête et l'estomac dans un étrange désordre, me fit souhaiter d'apprendre comment il s'étoit défendu si heureusement contre les flots. Il m'assura qu'à la réserve du premier moment, où il avoit avalé,

malgré lui, quantité d'eau, il avoit eu peu de peine à se soutenir à l'aide du mât. Les vagues, qui passoient à tous moments sur sa tête, ne lui avoient jamais fait perdre assez la respiration pour avoir trouvé beaucoup de difficulté à la reprendre. Il avoit conservé toute la liberté de sa raison ; et n'ayant appréhendé qu'une lassitude dont il se sentoit encore fort éloigné, sa surprise étoit que ses compagnons n'eussent pas eu la force de résister comme lui à des secousses qui l'avoient si peu fatigué. En effet, l'expérience m'a fait connoître dans la suite, que le moindre appui soutient facilement un homme dans la mer, et que la présence d'esprit et le courage sont deux ressources d'une grande utilité contre la tempête.

J'eus la satisfaction, après mon rétablissement, de reconnoître de jour en jour que le goût de mon caractère avoit autant de force que la reconnoissance pour me faire un intime ami de don Perès. Je lui jurai les mêmes sentiments. Sa fortune commençoit à m'intéresser beaucoup plus que la mienne; et ce fut après avoir beaucoup réfléchi sur la manière dont je pouvois m'y rendre utile, que je m'efforçai de l'engager à prendre comme moi le parti d'entrer dans l'ordre de Malte. Il ne s'y sentoit pas le même penchant. Dans quelque désordre que sa fortune

fût en Espagne, il ne pouvoit perdre l'espérance de la rétablir au premier changement de ministère. Il étoit l'aîné d'une maison puissante; et mon exemple ne servoit tout-au-plus qu'à l'ébranler. Cependant, lorsque le commandeur de Buillantes lui eut expliqué que les derniers engagements peuvent être long-temps reculés; et qu'il n'iroit rien chercher dans les armées d'Italie, qu'il ne pût trouver au service de la religion, l'amitié lui fit vaincre le reste de ses répugnances, et le seul désir de ne pas nous séparer lui tint lieu de vocation. J'étois assez riche d'une grosse pension que je m'étois réservée, pour ne lui laisser sentir aucun besoin de fortune. La difficulté n'étoit qu'à lui faire accepter des secours contre lesquels il ne manqueroit pas de se révolter. Mais je convins avec le commandeur de Buillantes, qu'en attendant ce que nous lui faisions espérer de la générosité du grand-maître, le commandeur lui créeroit quelque emploi dans son escadre, et que, sous ce prétexte, il lui assigneroit des appointements considérables que je payerois secrettement.

Nos trois vaisseaux s'étant rassemblés, nous continuâmes pendant quinze jours de chercher les galères turques. Mais la même tempête qui nous avoit dispersés, les avoit fait rentrer dans leurs ports. Ma première caravanne fut ainsi réduite

à une course aussi stérile pour la gloire, qu'elle me paroissoit heureuse par l'acquisition que j'avois faite d'un ami. Nous regagnâmes Malte, où la tempête avoit causé tant de dommage jusqu'au milieu du port, qu'on y regarda le retour de nos vaisseaux comme une faveur du ciel. Don Perès, que nous présentâmes au grand-maître, en fut reçu avec la distinction qui étoit due à son mérite et à sa naissance. Mais il sentit, dès le premier jour, un triste effet de l'engagement qu'il avoit pris avec le roi de Maroc. En apprenant qu'il avoit commandé les Espagnols contre les Maures, le grand-maître, qui avoit reçu quelques sujets de plaintes des Algériens, lui proposa de se charger d'une expédition qu'il méditoit contre ces corsaires. L'honneur étoit une loi que Perès respectoit trop pour mettre quelque chose en balance avec elle. Il déclara naturellement que toute la côte d'Afrique étoit un lieu sacré pour lui. J'aurois cru qu'il y pouvoit mettre quelque distinction, et qu'un serment qui regardoit le roi de Maroc, ne devoit pas s'étendre à tous les Maures; mais il se rappeloit les termes du roi, qui avoient compris également ses sujets et ses alliés.

Perès avoit autant d'étendue d'esprit que de noblesse de sentiments. N'étant pas bien déterminé à s'engager dans notre ordre, il conçut

qu'il y avoit d'autres voies de s'y attirer de la considération, et toute son étude fut de les chercher. Après avoir refusé vingt fois les secours que je l'avois pressé d'accepter, il me fit un jour cette ouverture : J'ai honte, me dit-il, de recevoir du grand-maître une pension et des caresses que je n'ai méritées par aucun service; et tout considéré, si je dois accorder à quelqu'un cette sorte de droits sur ma reconnoissance, il est plus naturel que ce soit à mon ami. Vous avez, dites-vous, dix mille ducats comptant et des lettres de crédit pour une grosse somme. Voulez-vous contribuer à la fortune de celui qui fait profession de vous devoir déjà la vie? Cette proposition m'ayant comblé de joie, je m'arrêtai bien moins à lui faire valoir la satisfaction que je ressentois de le pouvoir servir, qu'à le prier, comme je faisois continuellement, de ne pas exagérer les obligations qu'il m'avoit; et comme nous nous trouvions chez moi, je ne fis que prendre ma cassette, que je voulus aussitôt lui mettre entre les mains. Non, non, me dit-il, vous prenez mal ma pensée. Il m'a semblé, continua-t-il, que rien ne seroit plus noble et plus digne de vous, que d'employer une somme qui est inutile dans vos coffres, à servir la religion à vos propres frais, et qu'en équipant un vaisseau sous l'autorité du grand-maître,

vous acquerriez bientôt, avec l'honneur d'une entreprise presque sans exemple, de quoi vous dédommager des premières dépenses. Qui sait à quoi la valeur peut vous conduire? Vous me donnerez votre lieutenance; et tout ce qu'on peut attendre d'un peu d'usage et d'une parfaite amitié, vous me le verrez faire constamment pour votre gloire.

Ainsi cette assistance que Perès m'avoit demandée pour lui, se réduisoit à me servir moi-même par la plus glorieuse idée qu'il pût m'inspirer. Cher et illustre ami, lui dis-je en l'embrassant, je ne trouve qu'un changement à faire dans un projet qui m'enchante. C'est que ma jeunesse, le peu d'expérience que j'ai dans les armes, et le fond que je fais sur votre généreuse amitié, m'obligent de vous demander pour moi le rang auquel vous voulez vous réduire. Vous commanderez le vaisseau, je serai votre lieutenant, et je ne vois rien au-dessus de mes espérances lorsque vous m'animerez par vos exemples. Je n'écoutai point toutes les raisons par lesquelles il voulut combattre ma réponse; et ne pensant qu'à solliciter l'agrément du grand-maître, je l'assurai qu'avant la nuit j'aurois la permission qu'il désiroit, si elle pouvoit être obtenue.

Ma proposition parut nouvelle à la cour. La

plupart des jeunes chevaliers étant des cadets sans bien, il étoit inoui qu'on eût servi la religion sans intérêt; et cette pensée qui pouvoit faire craindre au grand-maître quelque relâchement dans mon obéissance, fut le principal obstacle qui retarda son consentement de quelques jours. Cependant, après avoir pris l'avis de son conseil, il m'accorda la faveur que je lui demandois, sous la seule condition que je ne serois jamais absent plus de trois mois, et que la religion tireroit ses droits ordinaires de tous les avantages que je remporterois sur les infidèles. Perès se crut au comble de ses désirs. Je lui abandonnai le soin d'acheter un vaisseau et de le faire équiper. Il ne s'en trouva point qui le satisfît dans le port de Malte. Nous partîmes, avec la permission du grand-maître, pour Venise, où l'on nous fit espérer que nous trouverions à choisir entre plusieurs bâtiments que la flotte de cet état venoit d'enlever aux Turcs. Nous y arrivâmes si heureusement, qu'on y étoit presqu'à la veille d'en faire la vente. Perès, qui avoit employé le peu de temps qu'il avoit passé dans l'isle de Malte, à se mettre au fait de la marine, et n'avoit laissé rien échapper à sa pénétration, nous acheta un des meilleurs voiliers que les Turcs eussent dans cette mer; et, par un autre avantage que nous n'aurions pas

trouvé si facilement à Malte, il engagea à notre service cinquante soldats résolus, qui nous composèrent, avec dix matelots bien choisis, soixante hommes capables de toutes sortes d'entreprises.

Toutes les instances par lesquelles j'avois espéré de le déterminer à prendre le commandement, et les efforts que je renouvelai en nous mettant en mer, ne purent le faire changer de résolution. Je ne trouvai qu'une voie pour finir ce différend. Ce fut de supprimer le titre de capitaine, et de faire connoître la forme de gouvernement que je souhaitois d'établir, par le nom même que je donnai à notre vaisseau. Je le nommai *les deux Commandants*, et je déclarai, dès le premier jour à l'équipage, qu'il n'y avoit point de distinction de titre entre mon ami et moi; de sorte que tous nos gens s'accoutumèrent d'eux-mêmes à ne parler de nous qu'en nommant l'un, *le Commandant françois*, et l'autre, *le Commandant espagnol*. La défiance de notre soumission, que j'avois cru remarquer au grand-maître, nous fit prendre le parti de retourner d'abord à Malte, pour recevoir les premiers ordres à la tête de nos gens; mais la fortune, qui nous destinoit plus de gloire que de bonheur et de richesses, nous préparoit sur la route une

rencontre dont toutes les aventures de ma jeunesse ont pris leur source.

A-peine étions-nous sortis du golfe, que don Perès, avec qui je m'entretenois de nos desseins sur le tillac, aperçut un vaisseau qui sembloit prendre le large pour nous éviter. Serions-nous assez heureux, me dit-il, pour trouver si tôt l'occasion de faire l'essai de nos armes? Et pressant la manœuvre, il fit tourner nos voiles vers ceux qui paroissoient nous fuir. Toute leur vîtesse ne put nous empêcher de les joindre. C'étoit un vaisseau turc, qui ne put être trompé à la figure du nôtre; car nous avions pris soin d'en faire changer jusqu'à la forme. Quoiqu'il fût fort bien en artillerie, la chaleur d'une première entreprise ne nous permit point d'avoir recours à des voies si lentes. Nous allâmes furieusement à l'abordage. Perès nous donna des exemples que le plus foible de notre troupe auroit eu honte de ne pas suivre; et pour ne rien déguiser, nous trouvâmes si peu de défense dans nos ennemis, que notre victoire fut sans honneur. Ils n'étoient pas en moindre nombre que nous; mais soit qu'ils fussent effrayés de notre résolution, ou que le remords des crimes qu'ils venoient de commettre éteignît leur courage, ils nous cédèrent les armes sans résistance.

La première vue de notre proie nous promit

peu de richesses; et nous apprîmes au même moment que nous n'avions affaire qu'à des pirates de *Dulcigno*, qui n'avoient rien à risquer que leur vie et leur vaisseau. Cependant, aussitôt que nous les eûmes fait enchaîner, il se présenta plusieurs femmes, qui vinrent nous remercier comme leurs libérateurs. Elles nous racontèrent que, s'étant embarquées sur la côte de Gênes pour se rendre à Malte, elles avoient eu le malheur d'être arrêtées par ces corsaires, qui, ne trouvant point sur un vaisseau de passage plus de richesses qu'ils n'en avoient aperçu, s'étoient déterminés barbarement à faire main-basse sur tout ce qui ne leur avoit pas semblé propre à leur infâme trafic, et n'avoient réservé que les femmes avec quelques hommes qu'ils avoient choisis. Ils avoient coulé ensuite le vaisseau à fond, pour se délivrer de l'embarras de le conduire après eux, dans une mer où ils avoient mille périls à redouter. Je demandai à ces étrangères s'il y avoit parmi les captifs quelques personnes de distinction. Elles me répondirent qu'il s'y trouvoit deux dames, dont la figure avoit plus d'éclat que leur train, et qui avoient paru plus affligées que toutes les autres du malheur qui les avoit fait tomber dans l'esclavage. Perès marqua autant d'empressement que moi à les voir. Tout étant si tranquille autour de nous qu'il ne nous restoit qu'à voguer

tranquillement vers Malte, nous cherchâmes à nous amuser dans la compagnie de ceux qui nous devoient leur liberté. Nous ne prévoyions ni l'un ni l'autre que nous y allions trouver la perte de la nôtre, et l'origine d'autant d'infortunes que de plaisirs. Ces deux dames, dont je ne me remis pas tout-d'un-coup le visage, étoient la maîtresse et la fille du commandeur de M..., qui nous avoient traités avec tant de politesse dans le voisinage d'Orbitello. Le commandeur étant mort, elles avoient pris aussitôt le parti de retourner à Malte, et les corsaires les avoient enlevées dans leur route.

On se souvient que la jeune fille n'avoit pas plus de treize ans, lorsque le vaisseau qui m'amenoit de France avoit relâché à Orbitello. Il s'étoit passé six mois depuis mon arrivée à Malte. On connoit donc son âge. Mais, ce que j'ai mal représenté dans notre première rencontre, ou plutôt ce qui ne pouvoit être que le fruit des six mois qui s'étoient écoulés depuis ma visite; car il n'est pas vraisemblable que mon cœur et mes yeux ne fussent plus les mêmes, je lui trouvai plus de charmes qu'une femme n'en a jamais réunis. Ce fut l'impression d'un seul moment, et l'effet en devint tout-d'un-coup si terrible, que, ne pensant pas même à m'en défendre, je m'approchai d'elle avec une avide

impatience, comme si tout mon bonheur eût déjà consisté à la voir de près, à la contempler, et à ne plus m'éloigner d'elle un moment.

Mais la force d'un sentiment si peu réfléchi me fit découvrir avec la même promptitude que j'avois un rival dans mon ami, et que le cœur de Perès éprouvoit tout ce qui se passoit dans le mien. J'évite également de retracer ici l'excès de mon plaisir et de ma peine. Peut-être suis-je le seul exemple d'un amour né au milieu de tant de douleurs; les premiers mouvements en furent aussi aveugles que leur cause. J'arrêtai Perès par le bras, et sans avoir démêlé ce que je trouvois de redoutable dans l'ardeur qu'il marquoit pour s'approcher de la fille du commandeur, je lui donnai lieu, pour la première fois, par une interruption si brusque, de penser que je me croyois quelque supériorité sur lui. Cependant la honte que j'en ressentis m'ayant fait faire un effort pour me vaincre, j'affectai de réparer cette grossièreté par une contenance riante, et je ne trouvai rien de mieux pour assurer mes prétentions autant que pour sortir d'embarras, que de m'abandonner à la joie que je devois ressentir d'avoir si heureusement rendu service à deux personnes que je connoissois depuis long-temps. J'ajoutai mille choses que je croyois capables de faire entendre à Perès, que

ce n'étoit pas de ce jour-là que j'avois le cœur touché pour la jeune Italienne; et je ne me souvenois point, en lui tenant ce langage, de lui avoir protesté mille fois que j'étois sans tendresse et sans engagement.

La maîtresse du commandeur m'ayant reconnu au premier instant, je fus soulagé de mon embarras par la nécessité de répondre à ses remercîments. Perès n'avoit point ouvert la bouche, et sa surprise n'étoit peut-être pas le plus vif de ses sentiments. Il continua de garder le silence, en jetant les yeux sur moi par intervalles; ce qui ne m'empêcha point de continuer mes caresses à la mère et à la fille, avec une espèce de transport qui me rendoit insensible à toute autre considération : mes soins ne furent pas perdus. Elles m'apprirent que le commandeur ayant été emporté par une mort subite, le visiteur de l'ordre, qui se trouvoit chez lui par hazard, avoit mis aussitôt le scellé sur tout ce qu'il y avoit de précieux dans la maison; et qu'après avoir vécu si long-temps avec un homme qui leur avoit promis cent fois de leur faire une fortune honnête, elles ne s'en trouvoient pas plus riches en retournant dans leur patrie. Je ne sais si l'intention de la mère étoit de sonder ma générosité; mais elle ne dut pas me trouver difficile à gagner, puisque je m'empressai d'aller au-devant de ses

désirs. Je pris un moment pour lui faire entendre que, sans être commandeur, je jouissois d'un assez gros revenu pour l'empêcher de regretter ce qu'elle avoit perdu. La seule méprise qu'il y eut entre nous, fut qu'elle s'imagina que mes offres s'adressoient à elle-même; et que se félicitant déjà de la conquête de mon coeur, elle crut retrouver avec un amant plus jeune la même fortune qui venoit de lui échapper.

Cependant, comme rien n'étoit si éloigné de mes idées, je me livrai au plaisir de croire que j'allois devenir heureux par l'amour. Cette passion, que je ne connoissois que depuis un instant, me faisoit déjà sentir que je n'avois point d'autre bonheur à désirer. Tous les moments que j'avois passés me paroissoient une perte continuelle du seul bien auquel la nature m'avoit rendu sensible. Je fus pendant tout le jour dans cette ivresse, et toute ma conduite s'en ressentit. Ayant fait passer les deux dames dans notre vaisseau, je ne les quittai point un moment jusqu'au soir. L'erreur de la mère se confirma d'autant plus, que, sentant le besoin que j'avois de la ménager, mes attentions se tournoient continuellement vers elle; et l'amour, d'ailleurs, qui m'avoit touché si vivement pour la fille, m'inspiroit une retenue qui ne me permettoit point de prendre avec elle un air si libre. Perès n'étoit pas

plus tranquille; mais avec plus d'expérience et de raison que moi, il savoit déguiser ses sentiments comme il avoit su pénétrer les miens. Ne se défiant point que je fusse déjà si avancé avec la mère, il avoit fait marcher le soin de nos affaires communes avant toutes les prétentions de l'amour, et moitié incertain, moitié piqué de mes vues, il n'avoit pas laissé de mettre l'ordre nécessaire dans le vaisseau que nous avions pris.

Je ne pus éviter de le rejoindre le soir; mais je dois confesser que, sans me sentir pour lui moins d'amitié, sa présence me jeta dans une contrainte insupportable. Mon chagrin redoubla, lorsque dans un entretien que nous eûmes avec les dames, je crus lui remarquer de l'affectation à mettre quelque différence entre son état et le mien, par les engagements que j'étois résolu de prendre dans l'ordre de Malte, et qui ne me laissoient point la liberté de disposer de mon cœur. C'étoit peut-être la jalousie qui me faisoit empoisonner ses intentions; mais ayant été surpris de le voir si peu empressé pour la jeune Italienne, après avoir cru découvrir la première impression qu'il avoit ressentie de ses charmes, je me figurai qu'il avoit fait fond sur cette voie pour me disputer son affection. Nous nous quittâmes sans aucune marque de refroidissement. Cependant j'emportai des soupçons de sa bonne

foi, qu'il avoit peut-être aussi de la mienne; et je me mis au lit avec cette malheureuse défiance. Elle eut peut-être autant de force pour m'engager dans une folle résolution, que tous les sentiments qui exerçoient déjà sur moi leur tyrannie. Je ne pus penser que j'avois un rival si dangereux, sans chercher tous les moyens de mettre les intérêts de mon cœur à couvert. J'avois la parole de la mère; mais étois-je sûr de la tendresse de la fille? Il ne me vint rien de plus favorable à l'esprit dans ces premières réflexions, que de feindre, en arrivant à Malte, une maladie qui m'obligeât d'interrompre pour quelque temps nos courses, et qui engageât Perès à se remettre en mer jusqu'à mon rétablissement. J'espérois, dans cet intervalle, de lier solidement mon intrigue, et d'être bientôt en état de braver toutes sortes de rivaux.

Combien de difficultés échappoient à mon imprudence! Je ne parle point du tort que j'allois faire à ma fortune, en ruinant l'opinion que le grand-maître avoit eue jusqu'alors de mes mœurs et de ma conduite. Cette idée ne s'offrit pas même à mon esprit, et je l'eusse rejetée, sans doute, si elle étoit venu troubler des espérances de plaisir, avec lesquelles je ne mettois rien en balance. Mais je ne voyois pas que la maladie même que je voulois contrefaire, étoit ce qu'il

y avoit de plus opposé à mes désirs, puisque ne pouvant me proposer de vivre dans une même maison avec ma maîtresse, je me privois du plaisir de la voir, et je la laissois exposée, non-seulement à Perès, jusqu'au jour de son départ, mais à toute la jeunesse de l'ordre, dont l'avidité est extrême pour les femmes. D'ailleurs quel étoit mon but, en me supposant même au point de confiance où je voulois parvenir ? Quel lieu voulois-je choisir pour la possession tranquille de mes amours ? Avois-je une retraite, comme le vieux commandeur, pour en faire le séjour de deux femmes, que je ne devois pas me promettre de pouvoir séparer ? Et quand il m'auroit été plus facile de m'en procurer une, étois-je donc résolu d'abandonner ma vocation, ou me flattois-je que le temps que j'employerois à l'amour me seroit compté pour une caravane ? La moindre de ces réflexions m'auroit fait regarder tous mes projets comme un excès de folie ; mais dans l'aveuglement où j'étois, il ne me vint pas même à l'esprit qu'avec de l'argent, de la jeunesse, et la parole que j'avois reçue de la maîtresse du commandeur, j'eusse le moindre obstacle à redouter.

Le vent nous fut si favorable pendant la nuit et le jour suivant, que nous entrâmes dans le port de Malte, vingt-quatre heures après notre

aventure. Je ne manquai point de feindre de grandes douleurs, en touchant la terre, et mettant la maîtresse du commandeur dans mon secret, je convins avec elle qu'elle me rendroit de fréquentes visites. S'il paroît surprenant qu'elle fût encore persuadée que je l'aimois, il faut se rappeler ma jeunesse, qui lui avoit fait espérer de prendre tout l'ascendant qu'elle vouloit sur moi, ma timidité peut-être, qui m'avoit toujours fait envelopper mes expressions, et la force de l'amour-propre, qui pouvoit faire aisément illusion à une femme de trente ans, surtout lorsqu'elle ne prenoit sa fille que pour un enfant, qu'elle ne soupçonnoit point d'être en concurrence avec elle. Mais, de quelque manière qu'on veuille l'expliquer, elle me croyoit si enivré de ses charmes, que, prenant pour moi une partie des sentiments qu'elle me supposoit pour elle, mes intérêts lui parurent communs avec les siens, et qu'elle entra dans toutes les mesures que je lui proposai.

Don Perès parut seul devant le grand-maître, qui applaudit beaucoup à notre premier essai. Les excuses de mon absence, dont j'avois prié mon ami de se charger, m'attirèrent tant de visites et de compliments, que ne pouvant me feindre assez malade pour refuser de les recevoir, je craignis de ne pouvoir soutenir assez long-

temps le personnage que j'avois entrepris. Mais comme il regardoit particulièrement Perès, que j'avois déjà tâché fort adroitement d'engager dans une nouvelle course, il me délivra bientôt de cette crainte, en me faisant connoître que j'avois espéré inutilement de lui en imposer. Il prit un moment où j'étois seul. Après quelques préparations, qui ne me parurent point sans embarras, il se plaignit amèrement de me voir si tôt perdre la confiance et l'amitié que je lui avois jurées, et ne me laissant point le temps de chercher des excuses, il me déclara qu'il ignoroit aussi peu ma passion, que la vanité du prétexte qui me retenoit au lit depuis notre arrivée. Je ne vous déguiserai point, ajouta-t-il, que vos premiers procédés m'ont affligé. Les mêmes charmes qui ont gagné votre cœur, avoient fait une vive impression sur le mien. Je me serois mieux défendu, si j'avois pénétré tout-d'un-coup vos sentiments; et ce que vous avez pu trouver de suspect et d'obscur dans quelques-uns de mes discours, n'étoit qu'un innocent artifice que j'employois pour les découvrir. Mais depuis qu'une incommodité feinte, un désir pressant de me voir éloigné, et le commerce secret que vous entretenez avec ces deux dames, m'ont appris ce que j'en dois penser, le ciel m'est témoin que j'ai étouffé jusqu'au moindre sen-

timent d'une passion qui m'a fait craindre la ruine de notre amitié; et vous allez juger par l'ouverture que j'ai à vous faire, quelles sont enfin mes dispositions.

Je ne partirai point sans vous, continua-t-il, et ce n'est pas pour vous abandonner dès les premiers jours que je vous ai promis un éternel attachement. Je ne puis consentir non plus à vous voir demeurer à Malte, sous un prétexte dont on ne manquera point, tôt ou tard, de découvrir la fausseté. Nous remettrons donc incessamment à la voile, et nous remplirons glorieusement nos destinées. Mais voici le préservatif que je vous ai préparé contre la jalousie. Vous vous souvenez, reprit-il, du récit que je vous ai fait de mon naufrage, et de l'espérance que j'avois eue de rendre service à quelques esclaves de ma nation. Ils furent plus heureux que moi dans leur chaloupe. Le vent les jeta dans l'isle de Gorze, où leur seul malheur a été de perdre le chef de leur entreprise, c'est-à-dire, l'Espagnol qui s'étoit ouvert à moi, et qui étoit accompagné d'une maîtresse chérie, dont l'intérêt l'avoit fait penser à la fuite. Cette malheureuse personne, abandonnée, par la mort de son amant, aux désirs de trois autres fugitifs qu'elle n'avoit connus que par le même hazard qui les avoit rassemblés sur leur vaisseau, a pris

le parti de se rendre ici, dans l'espérance d'y trouver la protection qu'elle mérite par sa beauté. J'ignore de qui elle a su mon nom; mais se rappelant de l'avoir entendu prononcer par les compagnons de sa fuite, elle est venue depuis deux jours pour implorer ma générosité, en me faisant connoître le droit qu'elle y avoit, par les promesses que j'ai faites à son amant. Je n'ai souhaité d'être instruit de sa condition, que pour régler ma conduite et mes secours sur cette connoissance. Elle m'a raconté sans déguisement, qu'étant d'une naissance honnête, le goût du plaisir lui a fait oublier son devoir, et qu'après s'être livrée à son amant, qui lui faisoit quitter sa famille pour se retirer avec lui dans une de ses terres, ils ont été enlevés par un corsaire de Tunis, la nuit même de leur départ, c'est-à-dire, avant qu'ils eussent tiré le moindre avantage de leur fuite pour satisfaire leur amour. Ce récit m'a fait comprendre qu'elle a peu de ressources à espérer du côté de sa famille; et la demande qu'elle me fait d'un secours vague, dont il semble qu'elle m'abandonne l'explication, me persuade que j'aurai peu de peine à l'engager dans toutes mes vues. Elle est aimable. J'étois dans l'embarras de trouver quelque moyen pour faire renaître votre confiance, et pour vous tirer de la léthargie où je crains que l'amour ne vous retienne trop

long-temps. Je me suis déterminé, non-seulement à m'attacher à elle, mais à m'en faire accompagner dans mes courses, et je viens vous proposer de faire le même usage de votre maîtresse.

Il me regarda en souriant, après ce discours. Ma surprise ne me permettant point de trouver sur-le-champ des expressions pour lui répondre, il reprit avec le même enjouement : Cherchez, me dit-il, agitez-vous pour trouver quelque expédient qui soit plus convenable à la situation de votre cœur, à votre gloire, à l'intérêt de votre fortune; et si vous comptez nos engagements d'amitié pour quelque chose, songez aux serments par lesquels nous avons lié nos entreprises et nos espérances; je me rends sur-le-champ à vos désirs: mais suivez mes conseils si vous avez quelque soin de votre honneur, et quelque opinion de mon amitié.

Ma confusion s'étant un peu dissipée, je convins en l'embrassant qu'un odieux soupçon, dont je n'avois pu me défendre sur les apparences, avoit un peu altéré la douceur de notre commerce; et prenant occasion de cet aveu pour lui découvrir toute l'ardeur de ma passion, je passai tout-d'un-coup de l'inquiétude à l'excès de la confiance. La maîtresse du commandeur ne passoit pas un jour sans me venir voir, et dans

les idées où elle étoit, elle se faisoit toujours accompagner d'une autre femme, comme si elle eût appréhendé de m'accorder trop d'avantage sur elle, avant que toutes nos conditions fussent réglées. Je racontai à Perès que dans la visite qu'elle m'avoit rendue la veille, elle m'avoit proposé de quitter Malte, où elle sentoit bien que nous ne pouvions demeurer long-temps à couvert, et de nous rendre à Venise ou à Paris, qui lui paroissoient les seuls lieux du monde où les commerces de galanterie pussent subsister long-temps sans éclat. M'ayant fait expliquer la situation de mes affaires, elle avoit reconnu que je ne pouvois me dispenser de prendre des engagements dans l'ordre de Malte, et j'avois entrevu à son langage, que les femmes galantes font bien plus de fond sur un amant forcé au célibat, que sur ceux qui peuvent leur échapper par des dispositions qui leur font rompre tôt ou tard un commerce d'amour, pour songer au mariage. Elle m'avoit donc pressé de faire les vœux de la religion; je lui avois promis de tout employer pour obtenir que mon voyage de Venise fût compté pour ma seconde caravane, et je comptois de me faire dispenser facilement de la troisième. Comment lui proposer, dis-je à Perès, un nouveau plan qui s'accordera mal avec la tendresse qu'elle a pour sa fille, et avec

le zèle dont elle paroît remplie pour ses intérêts ? En effet, toutes les explications qu'elle avoit eues avec moi, me paroissoient les soins d'une mère qui vouloit faire tourner la galanterie à l'établissement solide de sa fille, et nos entretiens avoient toujours été si sérieux, que je n'ai jamais compris sur quels fondements elle s'étoit imaginé que j'avois de la tendresse pour elle.

Perès, à qui ce soupçon n'étoit pas venu plus qu'à moi, me répondit qu'au point où j'en étois sans doute avec la jeune Italienne, il ne prévoyoit pas que sa mère, ni elle, pussent rejeter aucune de mes propositions. Et quoique je l'assurasse que je n'avois encore pour garant que les promesses de la mère, il prit sur lui de les engager toutes deux à nous suivre. Les femmes, me dit-il, ne connoissent ni danger, ni peine, avec le motif de l'intérêt et de l'amour. J'aurois peut-être eu quelque difficulté à le charger de cette commission, s'il ne m'eût persuadé par d'autres discours que le goût du plaisir ne tenoit que le second rang dans son coeur après la gloire et l'amitié. Il revint après une heure d'absence. Ce qu'il me rapporta sans ménagement me fit trembler, et l'air ironique dont il accompagna son récit ne fut pas capable de me remettre de ma frayeur. Je vous félicite, me dit-il, du progrès que vous avez fait dans un coeur sur lequel

je ne vous connoissois pas de prétentions. Vous êtes aimé avec les derniers transports. On est disposé à vous suivre à travers mille périls; et pour s'en procurer la liberté, on va mettre *Helena* (c'étoit le nom de la jeune Italienne) dans un couvent, où l'on souhaite même que l'envie lui vienne de s'engager tout-à-fait. Il m'expliqua plus sérieusement l'entretien qu'il avoit eu avec la maîtresse du commandeur. Dès les premiers mots, il avoit compris l'erreur où elle étoit sur l'objet de ma passion, et s'observant assez pour découvrir sans affectation tout le fond de ses sentiments, il avoit reconnu avec une extrême surprise que dans toutes les communications qu'elle avoit eues avec moi, elle avoit cru travailler pour elle-même. L'ouverture par laquelle il avoit commencé ne lui avoit pas permis de dissimuler tout-à-fait notre dessein, et c'étoit là-dessus qu'elle avoit formé celui de mettre sa fille dans un couvent, pour se disposer à me suivre. Mais Perès, s'étant tenu à ce qui lui étoit d'abord échappé, l'avoit prié de suspendre ses démarches jusqu'à d'autres explications. Elle sera bientôt ici pour les recevoir, ajouta-t-il, et voici ce que j'ai déjà médité pour vous servir. Nous n'avons point affaire à des vestales, et les considérations qui m'arrêteroient, s'il étoit question d'une femme d'honneur, ne

doivent point ici nous contraindre. Je considère, au contraire, que c'est un service que nous allons rendre à nos maîtresses que de nous engager à prendre soin de leur sort, et de les sauver peut-être de la nécessité de s'adresser plus mal. Ce que je pense à éviter est seulement la jalousie d'une mère, que je crois capable de vous causer beaucoup de chagrin par les difficultés qu'elle peut faire naître à votre amour. Sans entrer dans des explications dont le moindre mal seroit de faire traîner notre entreprise en longueur, je vous conseille d'approuver tout ce que la mère vous proposera, et de l'inviter à dîner dans quelques jours sur votre vaisseau. Elle ne manquera point d'y mener sa fille. J'aurai soin que mon Espagnole soit de la fête; et par le soin que je vais prendre d'ordonner tous les préparatifs de notre départ, nous serons en état de mettre à la voile au moment que nous nous trouverons rassemblés.

Un homme plus prudent ou moins passionné auroit demandé à Perès s'il ne craignoit point qu'une hardiesse de cette nature ne passât pour un crime aux yeux du public; mais quoique les mesures qu'il vouloit prendre le missent à couvert de cette crainte, et que ce fût pour gagner du temps qu'il négligeoit de me les expliquer, je me livrai à son conseil avec une témé-

rité qui n'étoit point excusée par les soins de sa prudence, puisque je les ignorois. Ma franchise va paroître jusque dans le récit de mes fautes, et j'annonce volontiers que je ne commence point par les plus graves. La *Rovini*, car pourquoi ferois-je difficulté de la faire connoître par son nom ? La Rovini, dis-je, tarda peu à venir m'apporter elle-même le consentement qu'elle donnoit à notre dessein. Elle y ajouta la résolution où elle étoit de laisser sa fille dans un couvent. Perès, qui se trouvoit présent à cette visite, soulagea mon embarras en lui proposant la fête du vaisseau. Elle l'accepta sans se faire presser; et sur ce qu'il lui fit entendre que notre départ n'étoit pas éloigné, elle parla volontiers d'y mener sa fille, comme dans une dernière occasion de se réjouir qu'elle vouloit lui procurer. Nous l'exhortâmes à ne pas différer les préparatifs de son voyage. Elle nous parut aussi ardente que nous à souhaiter que le jour en fût avancé. Perès, qui ne cessa point de la voir, prit soin de répandre, et chez elle, et parmi les personnes qui la connoissoient, qu'elle devoit passer en Italie dans notre vaisseau. Ce fut la meilleure précaution de sa prudence. Le jour du dîné étant arrive, nous nous rendîmes au port, après avoir pris les ordres du grand-maître pour notre départ. La Rovini, que nous avions fait conduire avec sa fille

et l'Espagnole, y étoit à nous attendre. Nous commençâmes par un grand dîné, qui fut poussé jusqu'à la nuit, et les ténèbres n'eurent pas plus tôt commencé à s'épaissir, que Perès donna ordre secrettement qu'on mît à la voile.

Il attendit que nous fussions sortis du port pour adresser aux trois dames le discours qu'il avoit médité. Il prit son sujet d'assez loin, et venant à la conclusion par divers détours, il leur déclara que, faisant fond sur les sentiments qu'elles avoient pour nous, et nous sentant pénétrés pour elles de la plus vive tendresse, nous nous étions flattés de ne pas leur déplaire en les associant à notre fortune et à nos entreprises. Au moment où je parle, ajouta-t-il, Malte est loin de nous, et ce qui va nous occuper uniquement est la gloire et l'amour. L'Espagnole marqua peu de surprise. La Rovini parut inquiette un moment, et sa rêverie néanmoins n'aboutit qu'à témoigner quelque chagrin de se trouver embarquée sans ses malles. Mais Perès avoit prévenu cette plainte. Je les ai fait apporter, lui dit-il, depuis que vous êtes à bord. Ma hardiesse fut regardée, après cette explication, comme une galanterie qui donna naissance au badinage le plus agréable. La Rovini se consola d'avoir sa fille avec elle; et croyant désormais sa partie trop bien formée avec moi pour

avoir besoin de se contraindre, elle me donna pendant toute la soirée mille témoignages de joie et de tendresse.

Mon embarras fut d'abord extrême. Je voulois beaucoup de mal à Perès de n'avoir pas mieux expliqué dès le premier moment quel devoit être notre partage. Comme je répondois mal aux avances de la Rovini, que la force d'une véritable passion me rendoit fort retenu avec Helena, et que Perès, attentif à la bienséance, ou peu pressé peut-être par ses sentiments pour l'Espagnole, ne marquoit pas pour elle un empressement fort exclusif; la conversation ne cessa point d'être générale, et des spectateurs indifférents auroient eu peine à juger pour qui l'amour nous intéressoit tous deux. Cependant cette comédie ne pouvoit durer longtemps. Dès le même soir, la Rovini, qui s'attendoit à passer la nuit avec moi, me prit à l'écart, et m'ayant représenté qu'elle avoit élevé sa fille avec beaucoup de retenue, elle me fit entendre que son dessein étoit, non-seulement de la laisser dans l'ignorance de notre commerce, mais de lui dérober tout ce qui pouvoit lui en faire naître le soupçon. C'est l'unique raison, ajouta-t-elle, qui me faisoit souhaiter de la voir dans un couvent. Mais, ne pourriez-vous pas la loger dans un cabinet qui soit à quelque distance

de votre chambre ? L'occasion étoit belle, sans doute, pour lui déclarer que je ne prétendois rien d'elle qui pût blesser les yeux de sa fille. J'en aurois profité, s'il ne m'étoit venu à l'esprit une idée qui s'accordoit mieux avec la tendresse de mes sentiments. Cette séparation, qu'elle demandoit pour Helena, m'assuroit la facilité de la voir seule, de lui ouvrir mon cœur sans témoins, et d'obtenir d'elle-même ce que je n'aurois voulu devoir qu'à son inclination. Tous mes désirs n'avoient encore pu me faire obtenir cette faveur. Dans le temps que je croyois sa mère d'intelligence avec moi pour la livrer à mon amour, j'avois fort bien compris que dans la vue de faire ses conditions plus avantageuses, elle pouvoit se croire intéressée à ne me pas laisser la liberté d'en approcher ; et depuis que Perès m'avoit appris de quelles idées elle se flattoit, je n'avois eu ni le temps, ni le pouvoir de ménager mes intérêts moi-même. Ainsi, loin de m'expliquer avec elle, je résolus de faire durer beaucoup plus long-temps son erreur, et d'en profiter secrettement pour gagner le cœur de sa fille par mes caresses. Il m'importoit peu quelle opinion elle pouvoit prendre de l'affectation avec laquelle je m'efforcerois d'éviter toutes sortes d'ouvertures avec elle, et sur-tout de la solitude où elle alloit se

trouver la première nuit et les suivantes. Je regardois, au contraire, le temps qu'elle passeroit à m'attendre, comme une augmentation de facilité pour la visite que je méditois; et si l'amour la faisoit veiller, c'étoit en quelque sorte pour ma sûreté.

Il ne me fut pas difficile d'arranger les logements d'une manière favorable à mon dessein. Nous conduisîmes les trois dames dans leurs cabanes. Perès, qui brûloit d'apprendre de quoi j'étois convenu avec la Rovini, me rejoignit après les avoir quittées. Il approuva beaucoup mes vues; et pour les siennes, dont j'étois aussi curieux d'être informé, il me confessa naturellement que, n'ayant point encore été fort pressant avec son Espagnole, ce n'étoit pas dès le premier jour qu'il vouloit entrer dans une liaison intime avec elle. Ainsi cette nuit, que nous avions envisagée de loin comme le commencement de notre bonheur, ne décida rien pour nos espérances. Il ne me restoit que celle de satisfaire du-moins mes plus tendres désirs. J'en attendois le moment avec des transports d'impatience. Les précautions que j'avois à prendre ne regardoient que mon entrée dans la cabane d'Helena, que j'appréhendois d'effrayer. Je m'en approchai sans bruit; et connoissant la manière d'en ouvrir la porte, je comptois

m'introduire de même jusqu'à son lit. Cependant un léger mouvement qu'elle entendit lui fit demander s'il y avoit quelqu'un dans sa cabane. Il falloit répondre ou abandonner notre entreprise. Je me hazardai à dire oui. C'est donc vous, maman, reprit-elle. Comme je ne craignois rien tant que de lui causer assez de frayeur pour lui faire jeter quelque cri, je pris le parti de lui répondre encore que j'étois sa maman. Je gagnai ainsi son lit, sur le bord duquel je m'assis aussitôt. Elle me demanda pourquoi j'étois sans lumière. C'est que j'ai plusieurs choses d'importance à vous communiquer, lui dis-je en contrefaisant doucement le son de ma voix, et je serois fâché qu'elles fussent entendues. Commencez donc par vous assurer que vous n'avez rien à craindre, et que je ne vous demande que la permission de vous entretenir un moment. Supposez que je suis votre maman, ajoutai-je d'un ton encore plus doux, et n'ayez pas plus d'inquiétude avec moi qu'avec elle. Mais qui êtes-vous? reprit-elle. Je suis le chevalier de..... lui répondis-je, qui vous aime plus que sa propre vie, et qui aimerois mieux la perdre mille fois que de vous offenser ou de vous déplaire. Je continuai ainsi à la flatter, jusqu'à ce que je me crus sûr, par ses réponses, qu'elle étoit disposée à m'écouter tranquillement.

Vous êtes ce que je connois de plus aimable, lui dis-je enfin, et j'ai pour vous des sentiments si tendres, que je ne puis être heureux si vous ne m'accordez pas votre cœur. Je viens vous le demander, belle Helena, en vous donnant le mien. Mon unique désir est de vous faire un sort digne d'envie par les biens de la fortune et par les complaisances de l'amour. Vous serez la maîtresse absolue de tout ce qui m'appartient, comme votre mère l'étoit chez le commandeur de...., et lorsque vous disposerez ainsi de tout ce que je possède, vous verrez que c'est encore sur moi que vous aurez le plus de pouvoir. Je n'aurois pas fini si tôt un discours que je trouvois tant de plaisir à prononcer; mais elle m'interrompit. Eh! quoi donc, me dit-elle d'un ton de douceur et d'innocence dont je fus enchanté, n'aimez-vous pas ma mère, et n'est-ce pas pour être aimée de vous, comme du commandeur, qu'elle est venue vivre avec vous? Elle s'en flatte du-moins, et c'est elle-même qui me l'a dit. En voulant me mettre au couvent, elle m'avoit promis qu'à votre retour de la mer elle viendroit m'en tirer, et que nous mènerions avec vous une vie aussi heureuse que chez le commandeur. Je l'interrompis à mon tour. Elle se flatte mal-à-propos, lui dis-je, car je n'ai jamais aimé que vous, et c'est pour vous seule que j'ai pensé

à me faire accompagner de votre mère, qui n'aura qu'à vous l'obligation de tout le bonheur qu'elle se promet avec moi. Mais ne me promettez-vous pas de répondre à ma tendresse, et de consentir à tout ce que je veux faire pour vous rendre heureuse. Ici Helena, dont j'attendois impatiemment la réponse, parut balancer un moment. Vous ne me répondez rien, lui dis-je. Ah! je vois bien que votre mère m'aime plus que vous. Son embarras ayant encore duré quelques instants, elle me dit enfin que pour être sincère, elle vouloit m'avouer qu'elle s'étoit bien aperçue, dès le jour que je les avois délivrées de l'esclavage, que j'avois pris de l'inclination pour elle, et qu'elle avoit eu cette pensée aussi long-temps que les discours de sa mère ne l'avoient pas forcée d'en prendre une autre; qu'elle avoit eu tant de plaisir à se figurer que je l'aimois, que si je voulois l'en croire, elle avoit beaucoup souffert en perdant cette espérance; enfin que, s'il étoit vrai que j'eusse pour elle les sentiments dont je l'assurois, son cœur lui disoit de même qu'elle étoit capable d'en prendre de fort tendres, et que sans s'embarrasser des biens et des avantages que je lui faisois envisager en s'attachant à moi, elle feroit tout son bonheur de m'aimer et de me plaire. Une déclaration si tendre, prononcée avec une

timidité ingénue, qui se faisoit sentir par une espèce de tremblement que je remarquois dans le son de sa voix, me fit éprouver dès ce moment plus de plaisir que je ne m'en étois jamais promis de l'amour; et je n'en puis donner une plus haute idée, puisque j'y avois déjà comme attaché toute la douceur de ma vie. Il n'y eut ni respect, ni défaut d'expérience, qui pût prendre le moindre ascendant sur mon transport; je me laissai tomber à côté d'Helena, et rencontrant sa tête et ses mains, je m'enivrai un moment de mille plaisirs inexprimables, avec la satisfaction de croire que je les faisois partager; mais lorsque ma hardiesse augmentoit, et que je ne me sentois point repoussé assez brusquement pour croire qu'elle fût condamnée, je fus saisi par des bras plus puissants qui m'arrachèrent du lit avec la dernière violence, et qui me firent éprouver dans plus d'un endroit des meurtrissures capables de me faire jeter des cris. Le seul soin de ma défense m'auroit fait appeler quelqu'un de mes gens à mon secours, si, dans les mouvements que je fis pour me dégager, je n'eusse distingué les habits d'une femme. Il ne me parut pas incertain que ce ne fût la Rovini. Mais cette pensée augmentant ma confusion, j'aidai aux efforts qu'elle faisoit pour m'entraîner vers la porte, et je me gardai

bien de laisser échapper un seul mot qui pût faire connoître à Helena que j'étois aux mains avec sa mère. Quelque jugement qu'elle portât du bruit qu'elle entendoit près d'elle, et de mon départ précipité, la crainte étouffa sa voix. La Rovini s'étant obstinée à garder le même silence, cette scène bizarre ne causa aucun trouble dans le vaisseau.

Cependant j'étois tenu au collet, et suivant sans résistance la main qui m'entraînoit, je ne fus pas long-temps à reconnoître mon ennemie. Sa langue, que le transport de sa colère, ou la crainte d'être reconnue de sa fille, avoit comme forcée jusqu'alors au silence, se délia pour m'accabler d'injures. Les noms de perfide et de monstre ne me furent point épargnés, et les coups auroient peut-être recommencé, si je ne m'étois mis, en entrant dans sa chambre, derrière une chaise que je lui opposois pour me garantir. Le parti que je n'aurois pas manqué de prendre, auroit été de l'abandonner seule à sa fureur, si je n'eusse appréhendé de la lui voir tourner contre sa fille. Mais cette crainte, autant que la nécessité d'en venir à des explications qui ne pouvoient plus être différées, me détermina enfin à lui demander un moment de tranquillité et d'attention, pour l'ouverture que j'avois à lui faire. Je ne mérite, lui dis-je, ni

les coups, ni les reproches dont vous m'accablez. Je n'ai point de part à votre erreur, et lorsque vous m'avez supposé pour vous d'autres sentiments que ceux de l'estime et de l'amitié, vous n'en avez trouvé le fondement ni dans mes discours, ni dans ma conduite. J'aime votre fille. Cela est-il clair? Je n'ai aimé qu'elle depuis le premier moment que je l'ai connue, et c'est pour elle uniquement que je vous ai fait des propositions d'établissement. J'y faisois entrer néanmoins le vôtre, parce que je ne pouvois distinguer vos intérêts de ceux de votre fille. Mais c'est à la charmante Helena que j'ai consacré tous les mouvements de mon coeur. Voyez maintenant si vous voulez contribuer au bonheur d'une fille qui doit vous être chère, et rendre le vôtre certain par les arrangements que j'ai pris pour notre satisfaction commune.

J'attendois sa réponse; mais ne faisant attention qu'à sa pensée, elle me demanda si je m'étois assuré de l'inclination de sa fille. J'entendis le sens de cette question, et me faisant honneur de ma sincérité, je lui confessai naturellement que je venois d'entretenir sa fille pour la première fois. A-peine eus-je achevé ces deux mots, que la furieuse Rovini poussant contre moi la chaise qui nous séparoit, sortit de la chambre où j'étois avec elle, et gagna celle de

sa fille, où elle s'enferma sans vouloir m'entendre. Je passai le reste de la nuit à la porte, moins occupé de mon amour que de la crainte d'un transport dont je ne pouvois pénétrer les suites. Avec quelque soin que j'eusse baissé la voix pour éviter d'être entendu, un de mes gens, qui fut réveillé par le bruit, et que le respect empêcha de s'approcher sans être appelé, prit le parti d'avertir Perès, qu'il se passoit quelque chose d'extraordinaire entre les deux dames et moi. Il accourut, et le récit que je lui fis de mon aventure le fit éclater de rire. J'étois encore trop ému pour prendre goût à cette plaisanterie. Mais se plaignant de me voir l'humeur si chagrine, il me conjura d'écouter une autre scène qui n'étoit guère différente de la mienne, et qui ne lui avoit pas permis de m'écouter sérieusement, quand il avoit comparé mon sort avec le sien. A peine m'avoit-il quitté, que, malgré le dessein où il étoit de laisser dormir tranquillement son Espagnole, il avoit pris la résolution d'essayer si elle s'offenseroit de lui voir troubler son repos. Il étoit allé à sa chambre, dont il n'avoit pas eu de peine à s'ouvrir l'entrée, et se présentant à elle avec la gaieté d'un amant qui ne prévoit pas beaucoup de résistance, il avoit été surpris de s'entendre reprocher un excès de liberté qui blessoit la bienséance. Il n'avoit pris d'abord ce

reproche que pour une coquetterie, et devenant plus pressant à mesure que ses désirs augmentoient, il s'étoit rendu si importun, qu'on s'étoit défendu avec une violence, dont son visage conservoit quelques traces. Enfin, vaincu par les efforts et par les larmes de dona Elvire, il avoit consenti à l'écouter, ou plutôt il l'avoit suppliée de lui apprendre la cause de ses dégoûts ou de sa haîne. Elle avoit pris le langage de la vertu pour lui protester qu'elle étoit aussi sensible qu'elle le devoit aux soins généreux dont il l'avoit honorée dans sa disgrace; mais que dans le misérable état de sa fortune, n'ayant pour tout bien que son honneur, que le ciel avoit préservé de sa propre foiblesse et de la violence des corsaires, elle étoit résolue de le conserver à quelque prix que ce fût. Je suis bien éloigné, lui avoit répondu Perès, d'y vouloir donner la moindre atteinte; et ce que je vous propose est un commerce honnête et constant, qui ne doit rien altérer aux vertueux sentiments de votre cœur. Mais rejetant jusqu'à l'ombre de la galanterie, elle lui avoit demandé pour unique grace de la laisser libre, ou de souffrir qu'elle nous quittât au premier port où nous aurions la commodité de relâcher. Perès piqué peut-être de cette rigueur, qui n'avoit pu lui paroitre qu'une affectation de vertu, n'avoit pas balancé à lui deman-

der quelle différence elle trouvoit donc entre lui et son premier amant? Et piquée à son tour d'une question qu'elle avoit regardée comme un outrage, elle lui avoit répondu qu'elle y trouvoit celle que l'amour faisoit mettre entre un amant chéri, et un visage odieux. Elle l'avoit forcé de sortir après cette réponse, et toutes les instances par lesquelles il l'avoit sollicitée de lui r'ouvrir sa porte, pour recevoir ses soumissions et ses excuses, n'avoient abouti qu'à lui attirer de nouvelles injures.

Perès, peu touché par l'amour, ne trouvoit qu'un sujet de raillerie dans la ressemblance de nos aventures. Je prévois notre sort, ajouta-t-il. Après avoir regardé nos dames comme l'agrément de notre route, peut-être en vont-elles faire le supplice, et nous serons fort heureux à-la-fin de trouver quelque moyen de nous en défaire honnêtement.

Tout ce qu'il y avoit de plaisant dans son récit, ne dissipa point l'inquiétude et le chagrin dont j'étois possédé. Je suis fâché, lui dis-je, de vous voir dans une disposition qui ne me permet pas même d'attendre de vous un bon conseil. Ce qui vous paroît un badinage est la plus sérieuse affaire de ma vie. J'aime plus que jamais depuis que je suis sûr d'être aimé. Ma passion est devenue si nécessaire à ma vie, que

je préférerois la mort à la nécessité de me séparer d'Helena. Je la verrai malgré sa mère; je ferai mon bonheur de sa tendresse, je la rendrai heureuse elle-même par l'ardeur et la constance de mes sentiments. Ne seroit-il pas de bonne grace que sa mère fût arrêtée par des excès de délicatesse, elle qui a vécu quinze ans avec un commandeur décrépit ? Et puis ne sommes-nous pas ici les maîtres? Qu'a-t-elle droit de me refuser, après avoir eu dessein de se livrer elle-même à moi? Plaisant exemple pour sa fille! autorité encore plus plaisante d'une mère qui n'oseroit avouer publiquement ce titre. S'il falloit discuter les droits, Helena appartient à l'ordre. N'est-elle pas fille d'un commandeur? Je m'engageai ainsi dans un torrent de plaintes et de réflexions, dont Perès, disposé à la raillerie par son aventure, ne put s'empêcher de rire beaucoup. Il y mêla néanmoins quelques avis sérieux sur le tort que j'avois de laisser prendre sur moi tant d'empire à l'amour. Mais je n'étois plus en état de goûter un conseil si sage. Je condamnerois votre passion, me dit-il, si vous y cherchiez autre chose que du plaisir et de l'amusement. Ce sont les bornes que la sagesse vous impose. L'honneur ne doit pas moins vous y retenir. Ne doutez pas, ajouta-t-il, que les caprices de la Rovini, comme la fierté de

mon Elvire, ne cèdent bientôt à l'intérêt. Qu'ont-elles à espérer de plus heureux que nos offres? La nécessité leur fera jeter le masque, et votre impérieuse mère sera trop contente de devoir son entretien à l'attachement que vous avez pour sa fille.

Il me fut aussi impossible de me rassurer sur les prédictions de Perès, que de me rendre à ses exhortations. Je n'en retournai pas moins à la porte d'Helena, où je passai tout le reste de la nuit dans une agitation que je ne puis représenter. A-peine le jour fut-il arrivé, que tremblant encore pour la sûreté de ma chère maîtresse, je fis entrer dans sa chambre une femme que j'avois prise pour la servir. Mon trouble augmenta jusqu'au moment où je la vis reparoître. Elle me dit que la Rovini avoit passé la nuit à côté de sa fille, et qu'ayant fait à son réveil des plaintes fort amères de ma témérité, elle se promettoit bien de ne plus quitter un moment Helena, la nuit et le jour. Je demandai s'il lui étoit échappé quelque regret de se trouver dans le vaisseau. Son ressentiment ne s'étoit point tourné de ce côté-là, et je conçus que malgré sa colère, elle ne renonçoit point aux espérances de fortune qu'elle avoit fondées sur mes promesses.

Cependant rien ne fut plus triste que notre

société pendant les deux jours suivants. Perès affectoit pour son Espagnole une froideur dont il espéroit peut-être plus d'effet que de ses transports. Et moi qui voyois continuellement Helena sous l'aîle de sa mère, à-peine osais-je lever les yeux sur elle, dans la crainte que mes regards ne fussent observés. Le troisième jour un vent impétueux nous ayant jetés, avec quelque danger, sur les côtes de la Morée, nous réparâmes avantageusement quelque dommage que notre vaisseau avoit souffert, par la prise d'un brigantin turc, qui portoit les impôts du pays à Constantinople. Après nous être saisis du trésor et de l'équipage, nous délibérâmes si nous nous asservirions à l'usage, qui est de conduire directement ces sortes de prises au grand-maître. Mais d'autres intérêts nous faisant souhaiter que notre course fût plus longue, Perès ne combattit point l'envie que je marquai de nous défaire du brigantin dans le premier port chrétien. Nous retournâmes jusqu'à l'entrée du golfe, où nous prîmes le parti de gagner Ancône. Perès me dit en abordant : Je suis fort curieux de savoir si nos dames marqueront ici quelque envie de nous quitter. Cette pensée qui ne m'étoit pas venue jusqu'alors, me jeta dans une si vive inquiétude que je fis jeter l'ancre à quelque distance du rivage, et demeurant à bord, je laissai à Perès le

soin de finir nos affaires. Mais ayant pris un moment dans l'intervalle pour revenir au vaisseau, il poussa l'orgueil de son triomphe jusqu'à reprocher à dona Elvire de n'avoir pas encore pensé à prendre quelques rafraîchissements dans la ville. Elle reçut ce compliment comme une simple politesse, et ne conservant plus le moindre souvenir du dessein qu'elle avoit eu d'abandonner le vaisseau, elle proposa à ses deux compagnes de profiter des offres de Perès. Je tremblai en les y voyant consentir, et j'en fis un reproche secret à Perès, qui rit de ma frayeur.

Nous nous rendîmes dans une hôtellerie du port, où je n'eus pas plus tôt mis le pied, que mon mauvais génie m'inspira une pensée également funeste à mon honneur et à mon repos. Sans la communiquer à Perès, je le priai d'occuper adroitement la Rovini, pour me donner le temps d'entretenir sa fille; et le prévenant seulement sur une courte absence que je méditois, je lui recommandai de feindre que j'étois retourné avec elle au vaisseau. M'étant approché d'Helena, dont les yeux étoient sans cesse tournés sur moi, je lui demandai en peu de mots, si elle m'aimoit assez pour quitter sa mère et me suivre. Mon dessein étoit de l'éloigner, en effet, de quelques milles d'Ancône, et de la mettre dans un couvent, où je me proposois

de la venir prendre aussitôt que nous serions de retour à Malte. Elle n'eut pas besoin de cette explication pour m'assurer qu'elle ne vouloit vivre que pour moi. Je convins avec elle d'un signe par lequel mon valet lui feroit entendre qu'il seroit temps de sortir. Les ordres que je donnai secrettement, furent de me trouver dans la ville une voiture. Elle fut prête en moins d'un quart-d'heure. Helena ne se fit point avertir deux fois qu'il étoit temps de se rendre à la porte. Sa mère eut d'autant moins d'inquiétude de la voir disparoître, qu'étant sorti moi-même quelques minutes auparavant, elle n'eut pas le moindre soupçon de notre intelligence. J'attendois la charmante Helena. L'amour ne me permit point de faire attention qu'une si étrange démarche dans une fille de quatorze ans ne supposoit pas une éducation aussi réglée que sa mère nous avoit représenté la sienne. Je m'abandonnai à toute la chaleur de mes sentiments. Nous sortîmes de la ville, sans autre suite que le valet qui nous avoit servis. Nous marchâmes d'abord au hazard, pour gagner quelque avance sur ceux à qui la pensée pouvoit venir de nous poursuivre. Mais après avoir fait environ trois milles avec beaucoup de diligence, je fis arrêter la chaise dans un village, où je voulois m'informer s'il y avoit quelque couvent voisin. Mes

idées étoient fort éloignées du péril qui me menaçoit. Il fallut offrir à Helena quelques rafraîchissements. La force de l'occasion, ou plutôt la foiblesse de deux cœurs passionnés, nous fit oublier le projet que je venois de communiquer à l'aimable Helena, et que je lui avois fait approuver. Nous nous trouvâmes en un moment au-delà des bornes que nous nous étions imposées, et, loin de revenir de cet égarement, nous ne pensâmes qu'à l'augmenter par de nouveaux excès. L'oubli de nous-mêmes et de tout ce qui étoit hors de nous fut poussé si loin, que nous passâmes trois semaines dans le même lieu, sans faire réflexion si le vaisseau m'attendoit, si Perès avoit trouvé le moyen d'apaiser la Rovini, et si l'argent même qui se trouvoit dans ma bourse suffisoit pour la dépense peu ménagée que nous avions faite dans l'hôtellerie. Il ne m'en restoit pas assez du-moins pour exécuter le projet du couvent, et lorsque je commençai à faire cette réflexion, je ne trouvai point d'autre expédient que de faire partir mon valet pour Ancône, avec ordre de ne se présenter à Perès qu'avec beaucoup de ménagements. Il revint peu d'heures après. Le vaisseau étoit parti; mais il m'apportoit une lettre de Perès, que ce fidèle ami avoit envoyé de son bord dans le lieu où je l'avois quitté. Il me marquoit qu'ayant trompé la

Rovini par la feinte que je lui avois suggérée, il l'avoit fait rentrer facilement dans le vaisseau; mais la fureur qui l'avoit saisie en découvrant que je lui enlevois sa fille, avoit été si difficile à modérer, qu'après avoir passé quelques jours à m'attendre, plus occupé du soin d'arrêter une mère furieuse, que de celui de vendre le brigantin, il s'étoit cru obligé par la prudence de remettre à la voile. Il me donnoit rendez-vous à Naples, où il vouloit relâcher avant l'hiver; et n'ignorant point que j'avois peu d'argent sur moi, il avoit laissé chez un banquier mille pistoles, qui devoient m'être comptées à la seule vue de sa lettre.

Mon imprudente passion me fit regarder toutes ces nouvelles comme autant de faveurs de la fortune. Je me trouvois libre avec ce que j'aimois. Il ne me manquoit rien pour la satisfaction de tous mes désirs. Sur-le-champ j'allai toucher mes mille pistoles, et prenant la route de Naples dans la même voiture que j'avois gardée jusqu'alors, je me promis de passer délicieusement, dans une si belle ville, environ six semaines qui restoient jusqu'au temps que Perès m'avoit fixé. Nous ne trouvâmes que de l'agrément sur la route. Helena, dont la douceur m'avoit toujours paru un peu trop semblable à la langueur, acquit tant de vivacité par l'exercice

continuel du plaisir, que j'avois l'esprit aussi agréablement occupé de son entretien, que mon cœur l'étoit toujours de ses charmes. Nous arrivâmes à Naples dans un temps où les spectacles et les fêtes s'y succédoient tous les jours, à l'occasion de la paix qui venoit d'être signée entre l'Empire et la France. A-peine fûmes-nous assûrés d'un logement, que, nous étant informés des occasions de nous réjouir, nous n'épargnâmes rien pour y paroître avec distinction. Helena, qui avoit du-moins tiré de son éducation le goût de la parure, se signala dès le premier jour par la galanterie de son ajustement. Sa taille et sa bonne grace lui attirèrent tant d'admiration, malgré le déguisement du masque, que se trouvant environnée d'une foule de courtisans qui se poussoient sans ordre dans une des plus grandes salles d'Italie, je perdis ses traces, et je fis des efforts inutiles pour les retrouver. Mes recherches se firent d'abord sans alarme. Je ne pouvois me figurer qu'elle fût sortie de la salle, et lui supposant les mêmes soins pour me rejoindre, je me flattois du-moins qu'à mesure que la foule viendroit à diminuer, il me seroit plus aisé de la reconnoître. Mais ayant perdu toutes mes peines, l'amertume qui s'empara de mon cœur fut si vive et si pressante que, sentant jusqu'à ma voix qui s'affoiblissoit avec mes

forces, je m'assis sur le coin d'un banc, où toute ma fermeté naturelle ne fut point capable d'arrêter mes larmes. Que m'auroit-il servi de prendre des informations parmi des gens dont nous n'étions pas connus? Ce n'étoit pas, d'ailleurs, de ceux qui restoient dans la salle que je pouvois savoir où je devois chercher une femme qui n'y étoit plus; et quel chemin avois-je à prendre pour la découvrir? Mon désespoir augmentoit à chaque moment: j'étois observé néanmoins dans la situation où je m'étois mis. Un masque, qui avoit remarqué jusqu'à mes larmes, s'approcha de moi, et me demanda civilement ce qui m'affligeoit. A-peine eus-je la force de retenir mes sanglots. J'ai perdu.... et ne sachant par quelle qualité je devois désigner Hélena, j'ai perdu, lui dis-je, après avoir hésité quelques moments, une jeune étrangère que je donnerois ma vie pour retrouver. Ne seroit-ce pas, reprit-il, cette belle personne qui a fait l'admiration de toute l'assemblée? Ah! ce ne peut être qu'elle, répondis-je avec tout l'empressement de l'espérance. Il sourit de mon ardeur; et me faisant entendre qu'il croyoit savoir de quel côté je devois la chercher, il m'offrit de me servir de guide dans une ville que je n'avois pas l'air de connoître beaucoup. J'y consentis, sans examiner si ce n'étoit pas une nouvelle imprudence;

Un équipage fort leste qui attendoit à la porte nous reçut au même moment. Nous fûmes conduits à grand train dans une maison qui étoit à l'extrémité d'un faubourg. J'y fus introduit avec toutes sortes de politesses. La compagnie y étoit nombreuse, et l'empressement avec lequel on s'assembla autour de moi, me fit connoître qu'on attendoit quelque chose d'extraordinaire de mon arrivée. J'étois démasqué. On admira beaucoup ma figure. Les questions commencèrent sur mon pays, sur le sujet de mon voyage, sur le temps que je me proposois de passer à Naples; et comme si l'on eût ignoré l'embarras où mon guide m'avoit trouvé au bal, on parut apprendre avec la dernière surprise ce qu'il raconta de ma tristesse et de mes larmes. Alors la curiosité devint encore plus pressante pour savoir ce que j'avois perdu, et quels liens j'avois avec la personne que je regrettois. Mes réponses furent vagues. Et m'impatientant à-la-fin de ne pas trouver les éclaircissements qu'on m'avoit promis, je déclarai nettement à mon guide que je me croyois joué par ses promesses. Il sourit de cette chaleur, et il m'assura que depuis notre arrivée il avoit déjà reçu des nouvelles qui devoient me consoler.

En effet, m'ayant pris aussitôt par la main, il me pria de le suivre dans une salle voisine. Tous

les spectateurs nous y accompagnèrent. Le premier objet que j'y aperçus fut Helena, qui étoit assise au milieu de quelques dames, de qui elle recevoit mille caresses. Ses yeux étoient mouillés de pleurs, et je découvris tant de marques d'inquiétude et d'abattement sur son visage, que je me flattai de lui avoir coûté des regrets aussi sincères que les miens. La présence de vingt personnes, dont je ne connoissois encore ni la qualité, ni le nom, ne m'empêcha point de courir à elle, et de l'embrasser avec des mouvements de joie qui en causèrent beaucoup à toute l'assemblée. On m'apprit alors que j'étois chez la princesse de *Mezza Terra*, qui avoit voulu se faire un amusement de notre aventure. Helena s'étant égarée dans la foule des masques, avoit senti plus tôt que moi la crainte de ne pas nous retrouver, et dans le saisissement qu'elle en avoit eu, elle s'étoit démasquée pour interroger tous ceux qui se présentoient autour d'elle. Sa figure ayant charmé ceux qui l'admiroient déjà sous son déguisement, elle avoit obtenu peu de réponse à des questions qu'on ne comprenoit point; et les regards qu'on jetoit sur elle achevant de l'effrayer, elle s'étoit assise comme moi sur un banc, où elle s'étoit mise à verser un ruisseau de larmes. La princesse de Mezza Terra avoit été la plus ardente à la rassurer, et la pressant

par diverses interrogations, elle avoit tiré d'elle que c'étoit son amant qu'elle avoit perdu. Mon portrait et la description de mon habillement avoit fait concevoir à la princesse qu'il seroit aisé de me démêler dans la foule. Elle avoit chargé de ce soin le comte de Palini, et cherchant à se réjouir par une aventure extraordinaire, elle avoit persuadé à la triste Helena qu'étant femme du gouverneur de la ville, elle pouvoit savoir en peu de temps ce que j'étois devenu. Elle l'avoit menée avec elle dans une maison de plaisir qu'elle avoit au faubourg, où elle avoit fait préparer à souper pour une multitude d'amis, qui prenoient autant de plaisir qu'elle à notre embarras.

Nous fûmes les divinités de la fête. Je fus aussi caressé par les dames, qu'Helena de tous les cavaliers. Le repas fut prolongé fort avant dans la nuit. On nous pressa de raconter nos aventures; et je fus obligé, pour me tirer d'embarras, d'inventer cent circonstances qui étoient propres, au contraire, à déguiser ce que je ne voulois pas découvrir. Enfin, lorsque le temps de se retirer fut arrivé, nous ne manquâmes point de gens officieux qui nous offrirent leur voiture. J'aurois souhaité de ne me pas séparer d'Helena. Mais n'ayant rien à risquer avec les plus honnêtes gens de Naples, je consentis à la

laisser partir avec un chevalier et deux dames qui avoient paru plus empressés que les autres autour d'elle. Le carrosse où j'étois suivoit de près; et l'ordre fut donné aux deux cochers de se rendre au lieu où nous étions logés. Cependant, sans avoir rien entendu qui dût me faire craindre quelque changement, je ne trouvai point Helena en arrivant à notre hôtellerie. Je demandai à mes guides ce que je devois penser de ce retardement. Ils en parurent aussi surpris que moi. Nous passâmes plus d'une heure dans des impatiences inutiles. Enfin, leur ayant proposé de nous rendre chez le marquis de Leniati, qui s'étoit chargé avec ses deux sœurs de remettre Helena chez elle, ils m'y conduisirent avec autant d'empressement que moi pour pénétrer cette nouvelle aventure.

On nous ouvrit chez le marquis; mais le portier, qui avoit apparemment ses ordres, s'informa si j'étois du nombre de ceux qui souhaitoient de le voir, et m'entendant répondre que j'étois celui dont il demandoit le nom, il me dit honnêtement que le marquis s'étoit déjà retiré, et qu'Helena, dont l'absence pouvoit me causer de l'inquiétude, s'étoit déterminée à passer la nuit avec les deux dames. Cette réponse ne faisant qu'augmenter mon trouble, j'aurois insisté absolument à vouloir lui parler, si le comte

de Palini, qui étoit dans notre carrosse, ne m'eût représenté qu'Helena étant entre les mains de deux des plus honnêtes femmes de Naples, je devois être sans inquiétude jusqu'au lendemain, et la croire aussi sûrement qu'entre mes bras. Je pris le parti, sur sa parole, de retourner chez moi; mais je n'en passai pas moins la nuit dans une cruelle agitation.

A-peine le jour fut-il arrivé, qu'on m'annonça le marquis de Leniati, qui demandoit avec empressement à me voir. Je n'eus pas le temps de sortir du lit pour le recevoir. Il m'embrassa d'un air tendre, et me priant de faire écarter mes gens, il me fit attendre par cette précaution quelque ouverture sérieuse et importante.

Je ne veux point, me dit-il, que vos alarmes durent plus long-temps, et j'aurois regret de vous en avoir causé, si je n'étois sûr de les réparer en vous communiquant aujourd'hui ma joie. Votre propre intérêt doit vous rendre capable de quelque discrétion, et c'est une loi que vous me permettrez de vous imposer. Il s'arrêta pour me donner le temps de lui promettre le secret. Il y a quinze ans, reprit-il, que n'en ayant pas plus de trente, j'étois à voyager dans les différentes parties de l'Italie. Je connoissois le commandeur de....., qui avoit son château dans le voisinage d'Orbitello. Il y faisoit depuis peu son

séjour avec une jolie Maltoise qu'il avoit engagée à le suivre, et qui ne pouvoit avoir pour lui d'autre attachement que celui de l'intérêt. Je passai quelques semaines avec eux, pendant lesquelles j'eus le bonheur de plaire à la maîtresse du commandeur. Elle me reçut plusieurs fois dans son lit, et je ne la quittai qu'après m'être rassasié de ses faveurs. Quelques mois après, étant de retour à Naples, je reçus d'elle une lettre qui m'apprit que je lui avois laissé un fruit de nos amours, et que ne pouvant déguiser sa situation au commandeur, elle avoit réussi avec plus de bonheur qu'elle ne l'avoit espéré, à persuader à ce bon vieillard qu'il étoit de lui. Elle me demandoit quelles étoient mes intentions sur le sort de cet enfant. Je lui écrivis que ma réponse étoit renfermée dans l'explication qu'elle me donnoit elle-même, et qu'elle devoit être sans inquiétude pour ce qui naîtroit d'elle lorsque son vieil amant s'en reconnoissoit le père. Il ne me restoit point d'inclination pour elle, et le fruit d'une passion de trois semaines me touchoit si peu, que je ne me sentois pas la moindre disposition à me charger de ce fardeau. Ma lettre, qui étoit d'ailleurs moins tendre que civile, dût la piquer beaucoup, puisqu'elle m'a privé depuis ce temps-là d'en recevoir des siennes.

Cependant, ayant été hier invité à souper chez la princesse de Mezza Terra, je n'ai pu voir la jeune Helena sans lui reconnoître quelques traits de sa mère. Ajoutez-y, si vous voulez, le mouvement secret de la nature, qui m'avertissoit qu'elle est ma fille; mais, après l'avoir pris pendant quelque temps pour un effet de la même impression qui portoit tout le monde à l'admirer, je me suis approché d'elle, je l'ai examinée avec plus d'attention, et les fables même que vous racontiez de sa naissance et de vos aventures, ne m'ont pas fait perdre l'opinion qu'elle avoit des droits plus forts à ma tendresse, que ceux du mérite et de la beauté. C'est ce qui me fit engager mes sœurs à lui offrir de la remettre chez elle. Je lui nommai sans affectation sa mère et le commandeur dès qu'elle fut dans mon carrosse; et son embarras fortifiant aussitôt mes conjectures, je pris le parti de la conduire directement chez moi, où je voulois éclaircir une si bizarre aventure. J'étois dans cette occupation lorsque vous vîntes à ma porte, et, m'étant attendu à votre visite, j'avois chargé mes gens de la réponse qu'ils vous firent. Helena ne se fit pas presser long-temps pour m'avouer de qui elle étoit fille. Mon secret m'échappa aussitôt, et dans le premier mouvement de ma joie, je la tins long-temps embrassée, en lui

apprenant, par mes caresses autant que par mon récit, la certitude que j'avois d'être son père. Elle s'en est laissé persuader d'autant plus aisément, qu'elle se souvient d'avoir appris de sa mère qu'elle ne doit point sa naissance au commandeur. Mes soeurs, à qui je n'ai pas voulu cacher les raisons qui me la faisoient conduire chez moi, ont été témoins de cette explication.

Mais en pressant Helena de nous confesser dans quelle sorte de liaison elle est avec vous, nous avons su d'elle que vous vivez ensemble avec toute la liberté du mariage. Ne vous offensez point, interrompit le marquis en me voyant rougir; je ne pense point à vous en faire un reproche. Elle nous a dit aussi que vous êtes homme de condition et chevalier de Malte, mais encore sans engagements. Voici l'idée qui m'est venue. Je suis riche, et j'ai conçu qu'un gentilhomme qui se destine à l'ordre de Malte doit l'être peu. Helena me devient assez chère pour lui faire un mariage considérable, et j'emploierai, d'ailleurs, tout mon crédit à la fortune de celui qui l'épousera. Voyez, monsieur, ajouta-t-il, si cette espérance et les qualités qui vous l'ont fait aimer suffisent pour vous faire souhaiter de devenir son mari. Votre figure annonce tout ce que je désire dans un gendre, et la tendresse dont ma fille paroît remplie pour

vous, m'assure que je ne puis faire un choix plus propre à la rendre heureuse.

Quoiqu'un si long discours m'eût donné le temps de préparer ma réponse, et que la conclusion même eût été amenée d'assez loin pour ne m'avoir pas causé trop de surprise, je ne trouvai pas tout-d'un-coup dans mes réflexions, de quoi me défendre contre des offres si pressantes. Ma seule ressource fût de le remercier de ses intentions, et d'applaudir au bonheur d'Helena, qui trouvoit son père dans un homme si aimable et si généreux. Je ne sais quel sens il put donner à mes expressions. Mais m'ayant invité à me faire habiller, il me proposa de l'accompagner chez lui. En le suivant, je me réjouissois bien moins de la fortune d'Helena, que je ne gémissois de la nécessité où j'allois être de vivre séparé d'elle; car il ne falloit pas compter que celui qui la reconnuoissoit pour sa fille, lui laissât la liberté de se rejoindre à moi le même jour; et toute la facilité qu'il m'offroit pour la voir, ne pouvoit satisfaire la passion dont j'étois plus enflammé que jamais.

Peut-être se forma-t-elle les mêmes idées de notre sort. Sa tristesse du-moins me fit juger en la revoyant, qu'il lui restoit quelque chose à désirer dans le changement de sa condition. Mais si j'eus la liberté de la voir, ce fut toujours

sous les yeux des deux sœurs du marquis, qui l'aimoient déjà jusqu'à s'intéresser autant que leur frère à son établissement. Dès la première visite, on parla beaucoup de mon mariage. Je me retranchai dans les termes que j'avois d'abord employés. Tout l'amour dont je brûlois ne pouvoit me faire oublier ce que je me devois à moi-même et à l'honneur de ma maison. Je remettois à faire l'ouverture de mes idées à ma chère Helena, dans quelque moment où je me flattois de pouvoir me dérober avec elle aux yeux de ses deux tantes. Il fut long-temps à se présenter, et tous mes soins ne purent le faire naître. Le marquis me pressoit pendant ce temps-là de conclure. Enfin, dans la nécessité de m'expliquer avec lui, je lui dis naturellement qu'il s'étoit formé une fausse idée de moi s'il me croyoit mal avec la fortune, ou s'il me prenoit pour un homme qui dût regarder comme un avantage, les conditions auxquelles il m'offroit sa fille. Les charmes d'Helena étoient le seul attrait qui pût m'attacher à elle. En un mot, comme il avoit voyagé en France, et que la principale noblesse du royaume ne pouvoit lui être inconnue, je lui avouai que j'étois l'aîné de la maison dont je portois le nom, et que je n'avois pensé à l'ordre de Malte, que par des idées particulières qui avoient été combattues de toute ma famille.

Mon dessein n'étoit pas de lui faire entendre que je voulusse renoncer absolument à sa fille, mais j'espérois que me voyant de si fortes raisons de balancer, il deviendroit moins pressant, et que l'avenir m'offriroit quelque moyen de prendre d'autres mesures avec Helena. Cependant M. de Leniati s'imagina, au contraire, que je ne m'étois relevé du côté de la naissance et de la fortune, que pour faire valoir le désir que j'avois de me voir bientôt son gendre. Il m'en marqua de la reconnoissance, et fixant le jour de notre mariage, il me quitta pour en ordonner les préparatifs. Je l'aurois arrêté pour m'expliquer plus clairement, s'il ne m'étoit venu à l'esprit que dans les approches d'une cérémonie qui ne lui paroissoit plus douteuse, je serois moins observé en parlant à Helena, et que si elle étoit bien disposée pour moi, comme j'osois n'en pas douter, il nous seroit facile de tromper la vigilance de son père.

En un mot, mon espérance étoit de l'engager à quitter Naples avec moi, et de lui faire préférer les douceurs d'un commerce libre, à des chaînes dont je ne me sentois aucune envie de me charger. J'eus enfin l'occasion que je cherchois de l'entretenir seule. Mais quel fut mon étonnement de la trouver persuadée que j'étois résolu de l'épouser ! et dans quel embarras ne tombai-je

point pour lui ôter cette prévention ? Je cherchai d'abord à m'assurer si elle m'aimoit toujours avec la même passion. Son cœur n'étoit pas changé ; mais je voyois qu'à chaque réponse elle paroissoit toujours compter sur notre mariage, et qu'étant comme enivrée du nom et des richesses de son père, elle oublioit la tache de sa naissance, jusqu'à se figurer que nos conditions étoient égales. Cependant la vivacité de sa tendresse, s'exprimant par mille marques de chagrin et d'impatience, je me hazardai sur ce fondement à lui faire entendre que son père ignoroit mes affaires, lorsqu'il me supposoit assez libre pour disposer de ma main sans avoir pris quelques mesures du côté de Malte et de ma famille. La crainte de le refroidir pour moi, ajoutai-je, m'empêche de lui faire cette ouverture. Il est nécessaire néanmoins que notre mariage soit différé ; et ce qui me jette dans un désespoir mortel, c'est que ce délai me prive de tous les plaisirs de l'amour. Si vos sentiments étoient toujours les mêmes, repris-je, en la regardant tendrement, vous souffririez autant que moi d'une privation si cruelle ; et je connois bien des moyens qui pourroient nous délivrer de l'esclavage où nous sommes. Quelques caresses que je joignis à cette proposition, firent tout l'effet que j'avois souhaité sur Helena. Elle me jura que n'ayant rien de plus

cher que moi, elle se prêteroit à tout ce qui pourroit nous assurer la facilité de nous voir. Qui vous empêche, lui dis-je, de vous dérober de la maison du marquis ? Nous nous retirerons dans quelque village voisin, jusqu'à l'arrivée de Perès, qui se chargera volontiers de mes affaires à Malte ; et j'aurai le temps dans cet intervalle de donner de mes nouvelles à ma famille. Votre père, qui sait dans quels termes nous avons vécu, ne s'offensera point de nous voir accorder quelque chose à notre tendresse, et si nous nous apercevons qu'il soit capable de s'en offenser, nous nous garderons bien de lui faire connoître notre familiarité.

Je trompois Helena; et sa simplicité devoit encore être extrême, pour se laisser persuader par de si foibles raisonnements. Mais l'amour les fortifioit en ma faveur. Elle consentit à prendre un moment, dès le même jour, pour monter dans un carrosse que je tiendrois prêt à quelque distance de la porte du marquis. La seule condition qu'elle m'imposa, fut de retourner à Naples aussitôt que je l'aurois conduite au village où je voulois me retirer avec elle, et d'apprendre au marquis qu'elle n'en avoit pas moins de soumission pour toutes ses volontés. Je lui laissai la satisfaction de croire qu'il pourroit se contenter de cette marque de respect, et je l'en-

levai dans l'après-midi à son père, avec autant de joie que je l'avois déjà enlevée à sa mère. Je n'étois pas beaucoup plus sûr du lieu de notre retraite que je ne l'avois été en sortant d'Ancône. Cependant la vue d'un village fort agréable, qui n'étoit pas fort éloigné du port, me détermina tout-d'un-coup à m'y arrêter. Naples ne m'auroit pas retenu long-temps, si je n'eusse été forcé d'y attendre Perès. Mais dans la nécessité où j'étois de le rejoindre, je regardai encore comme un avantage de m'être retiré dans une solitude, dont je serois libre de sortir à son arrivée, sans exposer Helena à paroître aux yeux de sa mère.

Il fallut feindre de retourner à la ville, pour exécuter l'engagement où je m'étois mis de revoir son père. Mais loin de chercher le marquis de Leniati, j'évitai, au contraire, tous les lieux où je pouvois craindre de le rencontrer. Helena n'en fut pas moins persuadée que je lui avois fait goûter notre fuite, et cette pensée la rendit tranquille. Ainsi l'amour me précipitoit de désordre en désordre, et me rendoit capable de tromper jusqu'à l'objet dont j'étois idolâtre; car je ne pouvois me dissimuler à moi-même que je faisois un tort cruel à la fortune d'Helena. Pouvois-je espérer pour elle que les sentiments de son père se soutinssent dans le degré de chaleur où la nature les avoit d'abord élevés, sur-tout lorsqu'il

s'apercevroit tôt ou tard que je n'aurois pensé qu'à tromper sa fille, et que le plus éloigné de mes désirs avoit toujours été celui de l'épouser ? Tous les avantages que j'étois résolu de faire à Helena, étoient-ils capables de compenser les bienfaits du marquis ? Et par quelles richesses, d'ailleurs, pouvois-je réparer la corruption de ses mœurs et la ruine de sa vertu ? Mais une passion bien enflammée connoît-elle des règles de justice? Je me livrai si aveuglément à mes transports, que n'ayant plus de goût pour d'autre bien que la possession d'Helena, je ne cherchai pas même à me faire la moindre liaison dans le lieu de notre demeure. J'avois pris une maison fort commode, qui s'étoit trouvée à louer à notre arrivée. Deux laquais, avec une femme pour le service d'Helena, composoient tout mon domestique. J'avois un jardin, un bois, un ruisseau, et tout ce qui fait le charme d'un cœur amoureux dans la solitude. Il me restoit assez d'argent pour me procurer des livres. Tous les plaisirs auxquels j'étois sensible se trouvoient ainsi réunis dans l'enceinte de mes murs, et je n'aurois pas changé ma situation pour un empire où je n'aurois pas été sûr de posséder tranquillement les mêmes biens.

Cependant mon repos fut troublé par la jalousie. Comme la chaleur ne nous permettoit de

prendre le plaisir de la promenade que le soir, j'aperçus plusieurs fois sur le sommet du mur, au coin d'un angle, dont l'enfoncement étoit assez profond, quelque chose de mobile, qui se déroboit par intervalles dans l'obscurité. En vain m'approchois-je pour le reconnoître. Je cessois d'apercevoir lorsque j'étois au point où j'aurois commencé à découvrir l'objet distinctement. Mais j'étois bien moins étonné de ce phénomène que d'en voir rire Helena, qui étoit naturellement fort timide. Enfin, la curiosité m'ayant fait descendre seul au jardin, pour me placer dans quelque lieu d'où cette figure ne pût échapper à ma vue, je la vis reparoître, et je découvris clairement que c'étoit une tête; c'est-à-dire, que celui qui venoit nous observer étant suspendu derrière le mur, ne se montroit qu'autant qu'il étoit nécessaire pour nous apercevoir. De quelque condition qu'il pût être, je m'imaginai qu'il n'y avoit que l'amour qui pût le rendre capable d'une curiosité si constante, et je ne soupçonnois point qu'elle pût avoir d'autre objet qu'Helena. Cette idée me jeta dans une si vive défiance, que je résolus d'approfondir dès le lendemain l'aventure. La nuit et le jour suivant furent pour moi un siècle de tristesse et d'agitation. Je m'armai vers le soir d'un pistolet, et me plaçant au lieu que j'avois occupé la veille,

à-peine eus-je vu paroître la tête, que lui présentant le bout de mon arme, je la menaçai de lâcher le coup si elle faisoit le moindre mouvement pour se retirer. Une pièce de gibier ne reste pas plus immobile sous le fusil du chasseur. J'étois si proche, qu'en faisant quelques pas de plus, je reconnus la tête d'une femme. A l'étonnement que je marquai par diverses questions, on me répondit en tremblant que j'étois trop cruel, de menacer de la mort une femme qui ne cherchoit que le plaisir de me voir, et qui méritoit peut-être ma reconnoissance par ses sentiments. Il en falloit bien moins pour me faire changer de langage. Je m'efforçai de réparer ma brutalité par des politesses. Mais tandis que la conversation se lioit avec plus de chaleur, j'étois écouté par Helena, qui ne m'avoit pas vu sans soupçon, descendre deux fois seul au jardin. La personne qui me parloit ne perdit pas un moment pour se retirer en l'appercevant. Il ne m'étoit rien échappé qui pût être équivoque pour une amante, et si j'avois quelque chose à me reprocher, c'étoit peut-être d'avoir écouté avec trop de complaisance une déclaration de tendresse qui avoit flatté mon amour-propre. J'ignorois, d'ailleurs, de qui je l'avois reçue, et les ténèbres, qui m'avoient laissé découvrir le visage d'une femme, ne m'avoient pas permis de juger

de son âge, ni de démêler ses traits. Cependant le ressentiment d'Helena se déclara par des plaintes fort amères, et toute la jalousie qui m'avoit agité un moment auparavant passa dans son cœur.

Les excuses par lesquelles je m'efforçai de l'apaiser furent sincères. Je lui appris naturellement quelles avoient été mes vues, et me souvenant de l'avoir vu rire plusieurs fois de ce qui m'avoit alarmé, je lui demandai à elle-même comment je devois expliquer l'air d'intelligence qu'elle avoit eu les jours précédents avec la tête qui paroissoit sur le mur. Ce ne fut qu'après bien des instances qu'elle me confessa le véritable sujet de son chagrin. La femme qui la servoit étoit d'une humeur fort badine, et nous voyant descendre tous les soirs au jardin, elle l'avoit avertie que son dessein étoit de m'effrayer par les apparitions que j'avois vues plusieurs fois successivement. Helena y avoit consenti pour s'en faire un amusement, et n'ayant pris les mouvements de ma jalousie que pour des marques de frayeur, elle avoit pris plaisir à voir renouveler la même scène. Le projet de la femme-de-chambre avoit même été plus étendu. Elle avoit prié sa maîtresse de s'éloigner de moi lorsque je m'approcherois du mur, pour lui laisser le temps de m'effrayer encore plus par

quelque autre artifice. Quoique Helena lui en eût fait la promesse, elle s'étoit si bien persuadée que c'étoit la crainte qui m'agitoit, qu'appréhendant de pousser trop loin le badinage, elle n'avoit pu se résoudre à me quitter. Cependant m'ayant vu prendre seul le chemin du jardin, elle m'avoit suivi dès la première fois. Le silence que j'avois gardé à mon retour l'avoit rendue assez inquiette pour m'observer le lendemain de beaucoup plus près. Enfin ce qui l'avoit jetée elle-même dans la dernière alarme, au-lieu de reconnoître sa servante, ses yeux, plus perçants que les miens, lui avoient fait découvrir un visage inconnu; et quelques expressions tendres qu'elle avoit entendues, lui avoient fait croire aussitôt qu'elle étoit tout-à-la-fois ma dupe et celle de sa servante.

Cette aventure me parut fort obscure à moi-même. Je rassurai Helena en lui promettant que je n'en avois aucune connoissance, et que j'étois aussi surpris qu'elle de tout ce que je venois d'entendre. L'angle du jardin répondoit à la cam-
ne, et c'étoit le seul endroit qui ne fût point
onné par d'autres jardins. Il n'y avoit
d'apparence de pouvoir découvrir la per-
nne qui m'avoit parlé, en nous hâtant de la faire
suivre. Mais il étoit si clair que la femme-
mbre étoit mêlée dans cette intrigue, que

nous la fîmes appeler aussitôt. Tant qu'elle n'eut point d'autre crainte que celle d'être congédiée, elle se réduisit à m'expliquer le projet qu'elle avoit confié à sa maîtresse, en me confessant qu'elle avoit paru plusieurs fois sur le mur, et elle me jura que ne s'y étant point présentée depuis deux jours, elle ignoroit par qui sa place avoit été occupée; mais je trouvai si peu de vraisemblance dans ce récit, que l'ayant effrayée par des menaces plus terribles, je la forçai de m'avouer qu'elle n'étoit chez moi que pour servir une dame, qui l'avoit engagée par de grandes espérances à se charger de ce rôle. J'aurois mauvaise grace d'entrer dans un détail trop flatteur pour moi; mais quoique je ne me fusse laissé voir dans le village que le jour de mon arrivée, j'avois plu à la veuve d'un auditeur du Conseil, qui s'y étoit retirée avec de gros biens. Elle avoit jugé que ma retraite étoit une partie d'amour, et sa passion n'en étoit devenue que plus vive pour un homme de mon âge, qu'elle voyoit capable d'un si tendre attachement. Lorsque j'avois fait chercher une femme pour le service d'Helena, elle m'en avoit fait présenter une qui lui étoit dévouée. Les lumières qu'elle s'étoit procurées sans cesse sur la conduite intérieure de ma maison, sur mon assiduité auprès de ma maîtresse, sur mes manières tendres et galantes;

enfin, sur le dévouement absolu que je marquois pour l'objet de mon amour, avoient achevé de lui troubler l'imagination. Les propositions qu'on m'avoit fait faire plus d'une fois de me lier avec quelques honnêtes gens du village, étoient venues de sa part. Elle avoit été désespérée de mes refus; et perdant l'espérance de s'ouvrir l'entrée de ma maison, qui étoit défendue comme celle d'un monastère, elle avoit pris le parti de se ménager l'occasion de me voir; et s'il étoit possible de me parler, pendant le temps que j'employois tous les jours à prendre l'air au jardin. L'exécution de ce projet avoit été concertée avec la femme-de-chambre; qui s'y étoit prise assez adroitement pour tromper sa maîtresse.

Helena étoit présente à ce récit. Dans le premier mouvement de son indignation, elle congédia sa suivante; et comme si elle eût appréhendé que les explications que cette fille pouvoit ajouter ne fissent trop d'impression sur moi, non-seulement elle lui défendit de prononcer un mot de plus, mais elle me força de me taire moi-même chaque fois qu'elle me vit prêt à lui répondre. J'eus cette complaisance pour elle, quoiqu'il me parût important de connoître mieux le caractère de la dame qui s'étoit prévenue si fortement en ma faveur. Cet incident

empoisonna de mille amertumes la douceur de notre commerce. Helena trop facile à se laisser troubler par la jalousie, ne me vit plus faire un pas hors de sa vue sans s'abandonner aux plus noires défiances. Si elle se réveilloit pendant la nuit, son premier soin étoit de s'assurer que j'étois près d'elle. Un moment de distraction, un regard trop froid ou trop lent, étoient des crimes qu'il falloit expier par mille soumissions. Cependant des caprices si passionnés ne servant qu'à me la rendre plus chère, je redoublai les témoignages de ma tendresse, pour la guérir d'une prévention aussi funeste pour son repos que pour le mien. A quoi l'amour ne me fit-il pas consentir? Je portai la complaisance jusqu'à me laisser revêtir d'un habit de femme, qu'elle me fit porter habituellement, dans la pensée que ne pouvant être distingué d'elle au jardin, il seroit inutile à sa rivale de chercher l'occasion de me voir. Tout le reste de ma conduite et de mes occupations répondit bientôt à cette folle idée. On n'auroit pas mis de différence entre une femme et moi, non-seulement pour la parure, mais pour l'air d'affectation et de mollesse.

Je ne pouvois oublier que le temps fixé par Perès étoit fort proche; et loin de le hâter par mes désirs, je commençois à le craindre. Il ne pouvoit manquer d'interrompre une vie dont

les charmes me sembloient augmenter continuellement. Qu'avois-je à désirer dans le reste du monde, lorsque je trouvois dans l'étendue de ma maison ce qui suffisoit pour me rendre heureux ? Je m'étois fait une espèce de philosophie, qui me faisoit porter l'indifférence pour la fortune et pour la gloire jusqu'au mépris; et si je n'eusse conçu qu'il me falloit des ressources pour les nécessités d'une longue vie, j'aurois été capable de perdre de vue mon ami, mon vaisseau, Malte, la France, et de m'ensevelir jusqu'à la mort dans le village où j'étois. Ce fut dans ces idées que je délibérai, si, sans voir Perès, je ne pouvois pas lui faire demander à son arrivée une somme assez forte pour me soutenir pendant plusieurs années dans ma solitude. Il avoit mon argent, et rien ne me paroissoit, d'ailleurs, si aisé que de lui faire remettre une procuration pour recevoir de mon banquier la pension que je m'étois réservée sur mon bien. Il n'étoit pas plus difficile de me la faire toucher de Malte à Naples. Pour l'engager constamment dans mes intérêts, je pensois à lui faire présent de mon vaisseau, et je ne pouvois croire qu'il s'obstinât à me chercher et à me voir, lorsque je lui ferois déclarer que des raisons importantes à mon bonheur me faisoient renoncer à toutes mes vues d'établissement. Je fus si satisfait de ce projet,

que m'ouvrant d'abord à mon valet-de-chambre dont je connoissois la fidélité, je le chargeai de se rendre au port de Naples, et d'y attendre le débarquement de Perès, avec une lettre où je lui marquois mes intentions.

Mais dès le même jour ce garçon étant revenu avec beaucoup de diligence, m'apprit que Perès étoit à Naples depuis vingt-quatre heures, et qu'étant surpris de n'avoir trouvé personne au port pour le recevoir, il s'agitoit beaucoup dans la ville pour découvrir mes traces. Deux raisons faisoient revenir mon valet sur les siennes; l'une, pour me mettre en garde contre la surprise d'une visite imprévue, s'il arrivoit que Perès vînt à connoître effectivement ma demeure; l'autre, pour recevoir de nouveaux ordres sur la manière dont il devoit se défendre, s'il souhaitoit absolument de me voir. Je fus si frappé de cette nouvelle, que m'imaginant déjà l'entendre à ma porte, je pensai à reprendre aussitôt les habits de mon sexe, pour ne pas m'exposer à la confusion d'être surpris dans la parure où j'étois. Mais Helena vint à bout de me rassurer, en me faisant faire attention qu'il ne découvriroit pas ce qui avoit été jusqu'alors impénétrable à son père. J'avois su, en effet, que le marquis de Leniati s'étoit donné beaucoup de mouvement pour nous trouver; et quoique

j'eusse fait croire à Helena, dans les premiers jours, que je lui avois fait goûter moi-même les excuses de notre fuite, elle avoit appris depuis, par mon propre aveu, que je ne m'étois pas présenté à lui depuis notre départ.

Je changeai néanmoins quelque chose aux premiers ordres que j'avois donnés à mon valet; et craignant qu'il ne me devînt trop difficile de me dérober à l'empressement de Perès, j'écrivis une autre lettre par laquelle je priois ce cher ami de suspendre ses recherches, et de m'attendre le lendemain dans un lieu que je lui marquois. Avec les raisons que j'avois de vouloir éviter sa visite, j'appréhendois qu'à force de mouvement et de questions il ne rencontrât Leniati, qui ne manqueroit pas de saisir cette occasion pour retrouver sa fille. A-peine mon valet fut-il parti, que toutes mes craintes se trouvèrent vérifiées. Perès s'étoit lié avec le marquis, à l'occasion d'une lettre de la Rovini qu'il s'étoit chargé de lui remettre. Il avoit laissé cette femme à Malte, où il étoit retourné exprès pour se défaire d'elle, dans la seule vue de m'épargner une scène fâcheuse s'il me retrouvoit avec sa fille. N'ayant pu refuser sa commission, il s'étoit chargé de voir Leniati de sa part, et les explications qu'il avoit eues avec lui, les avoient déterminés à me chercher ensemble. Peut-être se

seroient-ils donné des peines inutiles, si en prénant des informations dans le village ils n'étoient tombés sur la servante que nous avions renvoyée. Elle nous avoit fait reconnoître facilement au portrait qu'elle leur avoit fait de nous.

J'allois descendre au jardin avec Helena, lorsque j'entendis frapper brusquement à ma porte. Il me prit un tremblement que je ne pus vaincre. C'est Perès, dis-je à Helena, ouvrirons-nous? Tandis que nous tenions conseil, il continuoit de frapper; et mon second valet, à qui j'avois recommandé mille fois de ne jamais ouvrir sans mon ordre, fut si vivement entraîné par le bruit, qu'il étoit à la porte avant que j'eusse entendu le mouvement qu'il faisoit pour s'y rendre. Cependant je crus distinguer le bruit de ses clefs, et, dans le transport de ma crainte, je courus avec la dernière vîtesse pour l'empêcher d'ouvrir. Mais il ouvroit à l'instant que je le joignis; de sorte que n'ayant pu retenir la porte, qui se poussoit déjà sur moi, je demeurai exposé à la vue, non-seulement de Perès, mais encore de Leniati, que je n'avois pas soupçonné d'être avec lui. La honte de l'état où j'étois m'auroit fait précipiter dans un abîme, s'il s'en étoit ouvert un à mes pieds. Je détournai la tête en rougissant. Perès fut heureusement le seul qui me reconnut; et, par une attention digne de

sa prudence et de son amitié, il comprit aux marques de mon trouble, qu'il me choqueroit mortellement s'il m'embrassoit avec les railleries que je méritois. Il feignit de ne pas me remettre, et s'adressant au valet, qui étoit déjà fort interdit de l'effort que j'avois fait pour l'arrêter, il lui demanda, en me nommant, de quel côté il falloit prendre pour me voir. Ce fut une nouvelle scène, par l'embarras de ce garçon, qui n'osoit ouvrir la bouche pour me faire connoître. Le seul moyen que je crus capable de me sauver de cette confusion, fut de baisser la tête à l'oreille de Perès: Entrez, lui dis-je, et souvenez-vous de ce que vous devez à mon honneur. Il m'entendit. Nous le trouverons, dit-il aussitôt au marquis; et le pressant d'avancer, il le fit pénétrer jusque dans une salle qu'il trouva ouverte devant lui. Helena, qui m'avoit suivi des yeux, s'étoit retirée dans un cabinet après les avoir reconnus. Ne doutant point qu'elle n'eût pris cette précaution, je la fis avertir de me venir joindre. Elle fut à moi dans l'instant. Elle étoit tremblante. Je n'étois pas moins saisi qu'elle, et peut-être n'y eut-il jamais d'exemple d'un pareil embarras.

Voyez, lui dis-je, presque sans haleine, à quoi vous m'exposez par vos caprices. Comment soutenir la vue de deux gens d'honneur dans

l'état où je suis? Et j'arrachois, à chaque mot de ce discours, les dentelles et les rubans dont j'étois paré. En un moment je fus déchargé d'une parure qui avoit occupé, pendant deux heures, les mains et l'étude d'Helena. Je repris les habits de mon sexe. Il n'est pas question de nous cacher, lui dis-je, et ce qui nous reste à faire de plus prompt, est de paroître ensemble aux yeux de votre père et de mon ami. C'étoit le désespoir qui me faisoit prendre, malgré moi, cette résolution; car, dans la rapidité de mille réflexions qui s'étoient présentées à mon esprit, j'aurois souhaité d'avoir une voiture prête pour nous échapper, et je n'aurois rien regretté de ce qu'il auroit fallu laisser derrière nous, si j'avois eu l'espérance d'éviter Leniati par la fuite. Mais cette ressource étant impossible, je pris Helena par la main, et je m'efforçai, en la menant vers la salle, de composer mon visage et ma voix. Je l'exhortai elle-même à la fermeté, dans une occasion où notre bonheur dépendoit de notre conduite. Perès ne m'eut pas plus tôt aperçu que s'élançant vers moi, il m'embrassa mille fois avec la plus vive tendresse. Je ne pus me défendre de quelque confusion en recevant ses caresses; mais faisant un effort pour me remettre, je me tournai vers Leniati, qui sembloit incertain du ton qu'il devoit prendre avec

moi. Monsieur, lui dis-je, si vous connoissez le pouvoir de l'amour, notre fuite n'a pas dû vous surprendre. Vos propositions de mariage m'avoient flatté; mais des obstacles, que je n'ai pu vous découvrir, ne m'ayant laissé voir ce bonheur que dans l'éloignement, je n'ai pas eu la force de résister aux mouvements d'une tendresse qui ne m'abandonnera qu'avec la vie. Les désirs de ma chère Helena sont les mêmes. Nous sommes faits pour nous aimer. Laissez-nous attendre dans la tranquillité où nous sommes des moments dont le terme, à-la-vérité, me paroît encore obscur, mais qui seront bien suppléés par la constance, la fidélité et la tendresse inaltérable de mes sentiments. Don Perès peut vous avoir dit, ajoutai-je, que votre fortune n'est pas nécessaire pour rendre la nôtre douce et heureuse; je ne vous demande pour Helena, que l'affection paternelle, et pour moi l'amitié que je veux mériter par la mienne.

Il me répondit, sans aucun mouvement qui sentît la colère ou la plainte, qu'il connoissoit les emportements de la jeunesse, et qu'après les avantages qu'Helena m'avoit accordés sur elle, je n'étois pas coupable de les faire durer. Mais je n'ajoute qu'un mot, me dit-il, sur lequel vous devez régler vos résolutions; c'est que toutes les faveurs que je destinois à Helena sup-

posent qu'elle s'en rendra digne par sa conduite, et que, si elle résiste au dessein que j'ai de la marier, je renonce à la qualité de père, que mon inclination m'avoit fait prendre avec l'applaudissement de ma famille. Cette déclaration étoit précise, et le ton dont elle avoit été prononcée faisoit sur moi plus d'impression que les reproches et la violence. Il me vint dans un instant mille idées qui affoiblirent les plus puissantes raisons que j'avois eues de regretter le mariage. Helena n'étoit-elle pas sortie sage des mains de sa mère, et pouvois-je regarder comme une tache des foiblesses qu'elle n'avoit eues que pour moi? Qu'importoit celle de sa naissance, lorsque je pouvois me fixer à Naples avec elle, et cacher à ma famille le lieu de ma demeure aussi facilement que mon mariage? J'avois souhaité d'entrer dans l'ordre de Malte pour suivre le penchant qui m'y appeloit : la même raison ne justifioit-elle pas le changement de mes vues? et dans le choix d'un genre de vie, n'étoit-ce pas l'inclination la plus forte qui devoit toujours l'emporter? Tous les mouvements de mon cœur me faisoient sentir qu'il étoit fait pour l'amour; et dans quel autre état pouvois-je les satisfaire que dans un mariage heureux et tranquille?

Ceux qui ont éprouvé l'empire d'une passion

départ lorsque nous serions revenus du jardin, et de lui dire qu'aussitôt qu'il seroit rentré à Naples, il se hâteroit de lui renvoyer sa voiture.

Pendant ce temps-là j'étois dans un entretien fort animé avec Perès sur les suites d'une passion qu'il n'avoit prise dans son origine que pour un amusement excusable à mon âge. Il avoit pénétré le sens des dernières expressions que j'avois adressées au marquis, et n'osant les croire sincères, il n'avoit rien eu de si pressant que de m'en demander l'explication. J'avois pris ma réponse de fort loin, et la conclusion avoit été que, ne pouvant supporter la vie sans Helena, j'étois résolu de m'assurer sa possession par le sacrifice de toutes mes espérances. Il avoit voulu m'interrompre vingt fois, et j'avois lu ma condamnation dans ses yeux. Mais espérant de me le concilier par des marques de générosité et d'attachement, je l'avois prié de m'écouter jusqu'à la fin. Mon vaisseau, lui dis-je, me devenant inutile par le nouveau systême que je vais embrasser, je ne prétends point que vous attachiez un grand prix au dessein que j'ai de vous l'abandonner. Et comme les droits de l'amitié sont aussi saints pour moi que ceux de l'amour, je veux vous laisser la disposition de mon revenu, que vous recevrez à Malte de mon banquier, et dont vous me ferez toucher ce qui

ne sera point nécessaire à vos propres usages, car je prévois qu'en épousant Helena, les avantages qu'elle recevra de son père suffiront pour la vie simple que je me propose de mener avec elle.

Perès s'étoit fait une violence extrême pour m'écouter si long-temps. Enfin, croisant les bras avec un air d'étonnement et de compassion, il me demanda s'il devoit s'en rapporter sérieusement à ce qu'il entendoit, et si j'étois capable de m'oublier jusqu'à ce point. Non, reprit-il, ce n'est pas mon ami qui perdra tout principe d'honneur, jusqu'à se précipiter dans la plus honteuse infamie. J'exposerois ma vie pour l'arrêter sur le bord de l'abîme. Je la dois à sa généreuse amitié. Je suis prêt à la sacrifier pour lui sauver l'honneur.

Un reproche si vif m'ayant fort interdit, Perès eut le temps de me remettre devant les yeux tout ce qu'il crut propre à faire impression sur moi. Et ne se pardonnant point, me dit-il, la complaisance qui l'avoit porté, contre ses principes, à favoriser mon amour par ses conseils et par son exemple, il s'accusoit lui-même d'être la première cause de ma perte. Mais comment se seroit-il défié, ajouta-t-il, d'un caractère aussi noble que le mien? Comment m'auroit-il cru capable de compter pour rien l'estime de tous les honnêtes gens? Savez-vous, reprit-il, que

Les mesures que nous prîmes ensemble supposoient qu'Helena et son père fussent encore près de nous. Perès devoit feindre, comme moi, que je n'avois plus d'éloignement pour le mariage, et proposer au marquis, dans cette supposition, de retourner à Naples pour y faire les préparatifs de mes noces. Il auroit donné ordre au vaisseau de mettre dès le même jour à la voile; je me serois rendu pendant la nuit à Pouzzoles avec Helena, et je me serois embarqué sur-le-champ. Pour lui, que rien ne pressoit de retourner à Malte, il auroit attendu l'occasion d'un autre vaisseau pour nous suivre, et paroissant surpris de notre évasion, il auroit consolé le marquis d'une perte à laquelle il ne s'imaginoit pas qu'il pût être mortellement sensible. Ce furent mes instances qui le firent entrer dans un projet qu'il condamnoit en s'engageant à l'exécuter. Il me fit beaucoup valoir la violence qu'il faisoit à ses principes; mais ce sage ami conçut qu'il ne lui restoit que cette voie pour me sauver d'un mal beaucoup plus redoutable.

Notre surprise parut égale en apprenant qu'Helena étoit partie avec son père. Mon ami ne revenoit pas plus que moi de cette trahison. Mais un sentiment qu'il ne partagea point avec moi, fut celui de la douleur. Au contraire, rappelant toutes ses forces pour combattre la mienne,

il me présenta cet incident comme une faveur si déclarée du ciel, qui vouloit me délivrer malgré moi d'une passion également funeste à mon honneur et à mon repos, que je le soupçonnai pendant quelques moments d'avoir été d'intelligence avec Leniati pour me trahir. Cependant, sans se choquer de mes soupçons, il examina de sang-froid ce que nous devions penser d'une démarche si brusque, et me confessant qu'il ne la trouvoit pas favorable à mes espérances, il jugea seulement qu'il en pouvoit tirer parti pour m'arracher à Naples, et me faire prendre le chemin de la mer avec lui. Il s'y prit avec une adresse dont je fus la dupe. Je n'ose vous conseiller, me dit-il, de voir Helena, ni son père, avant que d'avoir pénétré leurs intentions. En vain l'interrompis-je pour l'assurer que je devois faire fond sur celles d'Helena. Ah! reprit-il, en feignant presque autant de chagrin que moi, je suis fâché que vous ignoriez encore combien il y a de légèreté dans le caractère des femmes. Mais si vous avez meilleure opinion de mon amitié, laissez-moi retourner à Naples, et fiez-vous à moi des intérêts de votre amour. Pour peu qu'Helena ait de penchant à vous suivre, je vous garantis que je trouverai le moyen de faciliter son évasion; et pour n'être arrêté par aucun obstacle, ajouta-t-il, je vais envoyer

ordre au vaisseau d'aller nous attendre à Pouzzoles, où nous n'avons besoin que de quelques heures pour nous rendre avec votre maîtresse.

Ce conseil me parut si sincère et si juste, que je m'en remis entièrement au zèle et à la conduite de mon ami. J'attendis son retour avec des transports d'impatience. Il ne revint que le jour suivant, et d'aussi loin qu'il m'aperçut, les signes qu'il me fit de la tête et des yeux m'annoncèrent de tristes explications. Je vous plains, me dit-il en m'embrassant; mais je n'ai prévu que trop juste les suites de la trahison du marquis. Il a fait prendre à Helena d'autres sentiments, et c'est de la part de votre maîtresse même que je vous déclare qu'elle est résolue d'obéir à son père. Partons, reprit-il en m'embrassant encore; éloignons-nous et d'un homme, dont le ressentiment deviendroit dangereux s'il se formoit d'autres craintes, et d'une maîtresse à qui je n'ai pas reconnu autant d'attachement pour vous que vous lui en attribuez. Il est vrai que ne pouvant soupçonner Perès de mauvaise foi, le premier mouvement que je ressentis en fut un de fierté et d'indignation, qui m'auroit fait abandonner sur-le-champ une ingrate et parjure maîtresse si le vaisseau eût été prêt à me recevoir. Mais les secondes réflexions furent plus favorables à Helena. Je m'imaginai que

s'étant expliquée en présence de son père, elle avoit moins consulté son amour que sa crainte. Je fis cette objection à Perès, qui, se voyant comme poussé à-bout par mon obstination, prit enfin le parti de me traiter sans ménagement. C'est malgré moi, me dit-il, que j'en viens à l'extrémité. J'avois résolu de vous cacher ce que je n'ai cru propre qu'à aigrir vos peines. Mais je ne puis vous voir non plus dans cet excès d'aveuglement pour une jeune coquette qui marque pour vous si peu de considération. Lisez, ajouta-t-il, en me présentant une lettre. Elle est de la main d'Helena, qui ne s'est pas fait presser pour confirmer par écrit ce qu'elle m'avoit dit de vive voix. Je reconnus en effet son caractère. Elle me marquoit que ne pouvant refuser à son père l'obéissance qu'elle lui devoit, elle se voyoit dans la nécessité de rompre un commerce qui avoit fait long-temps tout son bonheur. Les voeux qu'elle formoit pour ma consolation furent la plus cruelle partie de cette affreuse lettre. J'y crus voir une froideur si déclarée, que, m'excitant à faire succéder la haîne et le mépris aux tendres sentiments qui me remplissoient encore, je commençai par offrir à Perès de partir à l'instant pour Pouzzoles. Je connoissois mal les ressorts de mon propre coeur, ou plutôt je n'avois point assez d'expé-

rience du caprice des grandes passions pour savoir qu'un passage si prompt de l'excès de la tendresse à celui de la haîne seroit un prodige qu'il ne faut point attendre des forces de la nature. Je me le promis néanmoins du mortel dépit qui m'animoit, et si je ne pus partir sans me sentir le cœur cruellement déchiré, je cherchai dans mon honneur et dans ma raison tout ce qui pouvoit m'aider à triompher de cette foiblesse.

Perès, à qui je ne déguisois point mes agitations, me plaignit, sans rien changer à la fermeté de ses exhortations et de ses conseils. Au-lieu de me conduire directement à Malte, il se figura que pour me remettre en état de paroître avec bienséance à la cour du grand-maître, il devoit me mener à l'occasion d'acquérir assez de gloire pour effacer les impressions fâcheuses que les plaintes de la Rovini avoient pu produire. Renfermant néanmoins ses vues dans lui-même, il remit à me les communiquer au moment de l'action, et j'ignorai l'ordre qu'il donna de tourner la voile vers l'Archipel. L'hiver, qui commençoit à s'approcher, lui donnoit l'espérance de rencontrer quelqu'un des bâtiments que cette saison ramène d'Egypte avec les pélerins de la Mecque, et son dessein étoit de chercher de si près l'occasion de se battre qu'elle ne pût

lui échapper. J'étois enseveli dans un coin du vaisseau, livré à la violence de mes agitations, et toujours persuadé que nous avancions vers Malte, lorsque je fus réveillé de cet assoupissement par la voie de Perès. Il avoit découvert la proie qu'il cherchoit. Aux armes! s'écria-t-il; à l'honneur! à la victoire! Et me voyant lever la tête avec surprise, il me dit en peu de mots qu'étant perdu de réputation à Malte, si je n'y rentrois point par quelque action éclatante, il m'offroit une voie présente pour réparer toutes mes foiblesses. Oui, lui dis-je en courant aux armes, c'est sur les Turcs que je vais me venger des trahisons de l'amour.

La même ardeur s'étant répandue dans tous nos gens, nous eûmes bientôt gagné le vent sur le vaisseau des infidèles. Nous lui lâchâmes toutes nos bordées, qui le mirent dès la première décharge dans la nécessité de se défendre uniquement contre les flots. Il fut percé de plusieurs boulets, qui le mirent en danger de périr avant que nous pussions le joindre. Cependant nous reconnûmes en allant à l'abordage que nos ennemis n'étoient pas sans cœur et sans armes. Ils firent si bonne contenance, que, malgré le désordre de leur vaisseau qui demandoit sans cesse une partie de l'équipage pour arrêter l'abondance de l'eau, ils nous disputè-

rent le terrein pendant plus d'une heure, et nous perdîmes une partie de nos gens avant que de nous voir ferme sur leur pont. Il leur en coûta le double; car on n'a rien vu de si intrépide que notre attaque, et chaque homme qui tomboit de notre côté étoit vengé au même moment par la mort de plus d'un ennemi. Je regrette pour ma gloire que Perès ne soit pas l'historien de ce combat. Il ne me convient de relever que son courage qui se signala par des coups prodigieux. Je le vis attaché au plus brave de nos ennemis. La victoire me parut incertaine, et par admiration pour la valeur de celui qui lui résistoit autant que par emportement de zèle pour mon ami, je me jetai au travers de leurs armes pour séparer deux si braves combattants. Notre ennemi cessa de se défendre en voyant tous ses gens hors de résistance. Il se tourna vers moi pour me rendre ses armes, et joignant la politesse à la soumission, il me dit qu'il me devroit de la reconnoissance pour l'avoir sauvé d'un bras aussi redoutable que celui de son adversaire.

Tout fut soumis en un instant, et nous usâmes avec modération des droits de la victoire. Après le carnage auquel nous nous étions abandonnés, ne voyant de reste que dix ou douze hommes qui s'étoient rendus à discrétion, nous

n'espérions point de tirer beaucoup de fruit de notre conquête ; mais l'adversaire de Perès nous prenant à l'écart, nous supplia d'arrêter l'ardeur de nos gens, qui se disposoient à porter la curiosité dans toutes les parties du vaisseau. Je ne puis prendre, nous dit-il, qu'une haute idée de votre politesse si je la mesure sur votre valeur. Commencez par faire passer sur votre bord quelques dames qui attendent en tremblant le succès de notre combat. Votre canon les a mises dans le même danger que j'ai couru par votre épée, et la moitié de notre équipage lutte à-présent contre les flots qui inondent le vaisseau de tous côtés. Nous nous hâtâmes de donner nos ordres. L'étranger, dont nous avions eu peine à reconnoître la nation, parce qu'ayant distingué la nôtre il m'avoit parlé aussi facilement françois qu'espagnol à Perès, nous pria de venir rassurer ses dames avec lui. Nous les trouvâmes demi-mortes de frayeur. Cependant la vue de leur défenseur ayant remis leur courage, elles reçurent nos soins avec beaucoup de politesse, et cédant aux exhortations de l'étranger, elles consentirent à se laisser conduire dans notre vaisseau. Nous conçûmes aussitôt que nous n'avions point d'autre fruit à espérer de notre victoire. Les dames étoient Turques ; elles revenoient de la Mecque. On n'est point

chargé de richesses au retour d'un pélerinage. Tout notre étonnement étoit de les voir sous la conduite d'un homme que son habit ne pouvoit nous faire prendre pour un Turc, et qui nous éloignoit encore plus de cette idée par ses manières.

La précaution qu'il avoit prise de nous faire passer sur notre vaisseau, nous parut un service qu'il avoit bien voulu nous rendre à nous-mêmes; car tous les soins que nos gens apportèrent avec les siens pour le sauver du naufrage, n'empêchèrent point qu'il ne fût bientôt submergé à nos yeux. Nous regrettâmes peu cette perte. Il nous suffisoit d'avoir des preuves de notre victoire dans une vingtaine de captifs que nous comptions mener à Malte. Perès, toujours prudent, fit mettre dans les chaînes ceux qui ne lui parurent pas dignes d'être traités avec plus de douceur : et réservant toutes nos politesses pour l'étranger et pour ses dames, nous leur fîmes attendre par nos manières une meilleure composition qu'on ne la reçoit ordinairement après un combat si obstiné. Perès fit tourner la voile à l'occident; l'étranger s'en aperçut. Il nous loua de penser à la retraite, et nous y exhortant même par une espèce d'intérêt qu'il paroissoit prendre à notre sûreté, il nous pria seulement de modérer assez notre course pour

ne pas nous mettre hors d'état de lui rendre un service qu'il attendoit de notre générosité. Nous lui demandâmes des explications. Il nous prit à l'écart pour nous les accorder.

J'ai honte, nous dit-il, de vous confesser qui je suis, lorsque vous me trouvez revêtu d'un habit turc. Je connois le vôtre et je l'ai porté. Vous voyez le commandeur Junius, dont il est impossible que vous ne connoissiez pas le nom. Mes aventures n'ont eu que trop d'éclat, et j'ignore moi-même si je dois les nommer infâmes ou glorieuses. Après les distinctions que j'avois reçues de l'ordre, on ne devoit pas s'attendre à me voir abandonner ma commanderie, et tous les avantages que j'avois acquis par de longs services. D'un autre côté, ceux qui sont sensibles à l'ambition, et qui ont appris en obéissant de quelle douceur il est de commander, ne me condamnerontpoint, sans doute, d'avoir préféré l'empire d'une nation à la qualité de sujet du grand-maître.

Loin de m'affliger de votre rencontre, je remercie le ciel, continua-t-il, de l'occasion qu'il me donne de publier mon aventure et mes sentiments. J'étois monté, par l'ordre du grand-maitre, sur un vaisseau françois qui faisoit voile à Smyrne. Ma commission étoit de racheter deux chevaliers, qui avoient été enlevés

par les Turcs en rendant service à l'ordre, et qui avoient trouvé le moyen de faire savoir à Malte l'excès de misère où ils étoient tombés dans l'esclavage. J'avois caché toutes les marques de mon état, et l'on ignoroit dans le vaisseau même où j'étois que je fusse commandeur de l'ordre. Le vent nous jeta dans le golfe de Colochine, et nous força d'y passer quelques jours dans une rade si déserte, qu'il n'y paroissoit aucune trace d'habitants. Le seul goût de l'amusement me fit prendre un fusil pour aller passer quelques heures à la chasse. Je m'enfonçai dans les terres, à la poursuite d'un chevreuil qui me conduisit au sommet d'une colline, d'où j'aperçus une troupe de gens armés qui s'agitoient avec beaucoup de chaleur. Il me fut impossible de résister au mouvement de ma curiosité. Je m'avançai à la faveur d'un bois qui régnoit au long de la plaine, jusqu'à me mettre à portée d'entendre les discours de ceux qui étoient les plus proches de moi. Ma hardiesse redoubla lorsque j'eus distingué le langage grec. Je le parlois facilement, et c'étoit cette raison qui avoit fait tomber sur moi le choix du grand-maître pour le sujet de mon voyage. Il ne me seroit pas venu néanmoins dans l'esprit de m'exposer chez une nation dont j'ignorois les moeurs et les dispositions. Mais quoique la con-

fusion qui régnoit parmi eux ne m'eût point encore permis de recueillir rien de suivi dans leurs entretiens, je me livrai si fort au désir de les entendre, que j'en négligeai les précautions qui avoient servi jusqu'alors à me tenir caché. Je fus arrêté par une multitude de gens contre lesquels je n'entrepris point de me défendre. Ils me conduisirent au centre de leur assemblée, et m'entendant parler leur langue, ils ne me firent rien appréhender de leurs intentions.

Cependant, après m'avoir fait diverses questions auxquelles je répondis avec beaucoup de ménagement, je m'aperçus qu'ils ressentoient une impression extraordinaire de ma présence; et tandis que j'observois si je devois l'attribuer à ma figure ou à mes réponses, ils me proposèrent civilement de me retirer à l'écart. Ceux qui furent chargés de me conduire, m'expliquèrent d'eux-mêmes le sujet qui les avoit assemblés. Leur roi, après s'être attiré leur haîne par autant de barbaries que d'injustices, avoit perdu la vie depuis peu de jours. Ils me confessèrent que c'étoit par leurs propres coups, dans une conspiration formée par les principaux de la nation, et qui n'avoit réussi qu'après l'effusion d'une abondance de sang, que ce prince cruel avoit encore trouvé le moyen de faire couler de ses propres mains. S'étant aperçu, à l'air des con-

jurés, que sa vie touchoit au dernier moment, il n'avoit point attendu les coups qu'on lui destinoit; il s'étoit jeté, le sabre à la main, dans la foule de ceux qui étoient autour de lui. Un reste de crainte et de respect les avoient jetés d'abord dans un si grand trouble, qu'ils s'étoient laissés frapper long-temps avant que de rappeler leur courage et de se souvenir de leur dessein. Cependant la vue de vingt de leurs complices, qui étoient déjà tombés sous un bras si terrible, les détermina enfin à se défendre. Ils mirent le monarque en pièces, par le même nombre de coups qu'il s'étoit sacrifié de victimes. La nation, qui étoit encore dans la chaleur d'un si grand événement, travailloit à se choisir un nouveau maître. Ceux à qui j'avois été présenté étoient les chefs de la nation, sur lesquels on s'étoit remis de ce choix. Ils continuèrent leurs délibérations. Enfin la foule s'étant ouverte, deux de ces graves conseillers députés par les autres, vinrent jusqu'à moi d'une marche lente et d'un air respectueux; ils m'invitèrent à les suivre. Je ne me fis pas presser. Etant rentré avec eux dans le cercle, on m'y fit mille nouveaux honneurs; et celui qui paroissoit y tenir le premier rang, m'adressa un discours dont j'ai retenu jusqu'au moindre mot. Etranger, me dit-il, votre contenance, vos discours, le compte que vous nous avez rendu

de votre patrie et de votre goût pour la guerre, et, ce qui fait encore plus d'impression sur nous, l'air d'humanité que nous croyons découvrir sur votre visage, nous a fait naître la pensée de vous choisir pour notre roi. Ce n'est pas sans une direction particulière du ciel que vous êtes arrivé au milieu de nous, dans le temps que nous sommes assemblés pour nous donner un maître. Acceptez cette qualité, qui vous est offerte par tous les chefs de la nation, et rendez-vous digne de notre obéissance.

Je n'entreprendrai point de vous représenter mon étonnement. A-peine pouvois-je me persuader que mon aventure ne fût point un songe. Cependant l'air sérieux qui avoit accompagné ce discours, et les marques de respect que tout le monde s'empressa de me rendre, eurent la force de lever tous mes doutes. Il ne m'en resta que sur ma conduite, dont je ne me trouvai point assez de présence d'esprit pour décider en un moment. Toute mon attention se réunit à composer mon visage et ma posture, pour répondre à l'opinion qu'on se formoit de moi; et je compris que dans une nation où je ne m'imaginois pas que l'esprit et la politesse fussent des qualités dominantes, je devois peut-être ma principale recommandation à quelques avantages extérieurs que j'avois alors dans la figure. Ma réponse

fut simple. Après avoir remercié le conseil de son choix, je lui demandai jusqu'au lendemain pour me déterminer. Les raisons que j'apportai de mon incertitude ne furent prises que des engagements que j'avois dans un autre pays; je souhaitai qu'on me laissât le temps de peser mes devoirs. Ma proposition fut approuvée, et je n'en fus pas moins traité dès le même moment, avec toutes les distinctions qui convenoient à mon nouveau rang.

Cependant, comme ma propre surprise augmentoit à tous moments, et qu'ignorant encore jusqu'au nom du peuple qui se soumettoit à moi, je voulois prendre du-moins quelques informations sur les engagements dont on me pressoit de me charger, je priai le vieillard qui m'avoit parlé au nom du conseil, de demeurer seul avec moi pendant quelques moments. En lui répétant que le hazard m'avoit jeté sur la côte, je lui confessai que je connoissois peu l'endroit du monde où j'étois, et moins encore la nation qui m'offroit l'honneur de la gouverner. Il comprit que je lui demandois des éclaircissements. Nos lumières, me dit-il, avec beaucoup de modestie, n'égalent point notre droiture et notre courage. Nous n'ignorons point l'origine de notre nation; elle descend des anciens Spartiates. Mais celle du nom de *Maniotes*, que nos pères

ont porté comme nous, nous est absolument inconnue. Notre gouvernement se soutient sous la protection du grand-seigneur, avec la seule charge d'un léger tribut pour l'état, et l'obligation pour notre souverain de porter l'habit turc, et d'aller rendre ses soumissions à la Porte aussitôt qu'il est élevé sur le trône. La religion est libre, et fort mêlée parmi nous. Le feu roi étoit mahométan; et cette qualité l'ayant fait considérer plus particulièrement des Turcs, il en a peut-être pris droit d'abuser de son pouvoir, et de nous traiter avec une cruauté qui l'a conduit à sa perte. Je suis grec, un autre est juif, guèbre, payen; nous avons des églises, des mosquées et des synagogues. Il m'apprit ensuite l'étendue et les qualités du pays, ses ressources pour la guerre et pour le commerce; enfin tout ce qui pouvoit m'en faire prendre une honorable idée, car il me déguisa fort adroitement l'unique tache qui auroit été capable de me refroidir pour la couronne. Les Maniotes vivent de rapine, et le plus glorieux exercice de la natiou, celui qui distingue et qui élève le mérite, est de faire la guerre aux passants et de s'enrichir de leurs dépouilles.

Après une délibération qui dura toute la nuit, je me déterminai à prendre un rang, qui flatte l'ambition, dans quelques circonstances qu'il soit offert, et sur quelque peuple qu'il assure

l'autorité. Je me flattai de devenir utile à une multitude d'hommes qui n'avoient peut-être besoin que d'un chef raisonnable pour former une société plus régulière. Dès le matin je déclarai aux officiers qui me servirent, que j'acceptois les offres du conseil. Le bruit en fut bientôt répandu. Je vis accourir une foule de sujets, qui célébrèrent mon élection par leurs applaudissements. En deux jours, mon autorité fut mieux établie que celle de mon prédécesseur après vingt ans de règne. Mon inclination ayant autant de force que son exemple pour me faire commencer mon administration par la bonté et la douceur, je me vis bientôt adoré de mes sujets. A-peine eus-je appris par quelle guerre ils se déshonoroient, que cherchant d'autres voies pour leur procurer des richesses, j'entrepris de leur inspirer le goût de l'agriculture et de tous les arts qui pouvoient les conduire plus honnêtement à l'abondance. Ce détail vous seroit ennuyeux, et je ne m'attache qu'à ce qui demande d'être justifié dans ma conduite.

Dans la première année de mon règne, je fis le voyage de Constantinople, pour rendre mes soumissions au grand-seigneur. J'en fus reçu avec d'autant plus de bonté, que le bacha de la Morée, avec qui j'avois formé quelque liaison, l'avoit déjà prévenu sur les circonstances ex-

traordinaires de mon élection, et sur le penchant que je marquois à vivre en bonne intelligence avec les Turcs. J'avois conçu effectivement qu'à quelque systême que je pusse m'attacher, il étoit important pour moi de ménager ces redoutables voisins. Ce ne pouvoit jamais être un état indépendant que je devois me flatter d'établir si près d'eux, avec des forces si médiocres et un domaine si borné. A-peine avois-je sous mes ordres cent mille personnes de l'un et de l'autre sexes; et, quoique le métier habituel de la nation fût le brigandage et la guerre, je ne me connoissois pas plus de quinze mille hommes qui fussent capables de porter les armes. J'avois donc affecté de marquer beaucoup de confiance à la protection des Turcs. Mais je me trouvai dans un embarras extrême, lorsqu'après une audience favorable du grand-seigneur, je tombai entre les mains du visir, qui me fit une loi de penser promptement au mariage. Ses raisons me parurent sensées. La Porte ne voyoit pas volontiers les Maniotes en possession d'élire leurs souverains. Autant de nouvelles élections, autant d'occasions de douter de la disposition des nouveaux rois. Elle n'étoit pas portée à l'usurpation de leur droit; mais elle souhaitoit de le voir changer dans celui d'une légitime succession, qui assurât dans les enfants du prince à-peu-près les

mêmes sentiments qu'on auroit trouvés dans leur père. Le visir me représenta que j'y trouverois moi-même mon intérêt, puisque les peines du gouvernement ne manqueroient pas de me paroître plus douces, lorsque j'aurois l'espérance que mon sang en recueilleroit les fruits; enfin, me demandant là-dessus ma parole, il me jeta dans un trouble dont je ne vis d'abord aucun moyen de sortir. Cependant je me hâtai de prévenir la proposition qu'il m'auroit pu faire de me marier à Constantinople. C'étoit me donner le temps de chercher des excuses et des prétextes. Je lui fis entendre que je m'occuperois de ce soin aussitôt que je serois retourné dans mes états, et que j'avois déjà jeté les yeux sur une femme pour laquelle je me sentois de l'inclination.

Il est vrai que je n'avois pas le cœur libre; mais lié par des vœux dont je ne pouvois espérer de dispense, je ne m'étois jamais proposé d'entrer daus les engagements du mariage. Le commerce où je vivois avec une de mes sujettes, étoit une simple galanterie, dont je n'espérois pas que les fruits pussent jamais devenir propres à me succéder. Et la crainte que m'avoient inspirée les tentations du visir se seroit dissipée, sans doute, à mesure que je me serois éloigné de Constantinople, si je n'eusse amené à ma

suite le père de ma maîtresse, à qui les instances du visir ne purent demeurer cachées. Il les regarda comme un bonheur pour sa fille, et s'ouvrant à moi dès le premier jour de mon départ, il ne me cacha point que, pour prix de sa complaisance et de son attachement, il se flattoit que je ne penserois point à prendre une autre femme que sa fille. Je me gardai bien de m'ouvrir à lui; mais je prévis que si j'avois quelque chose à redouter de mes sujets, la source de mes chagrins viendroit de ses prétentions. En effet, je fus à-peine arrivé que communiquant le dessein du visir à tous les chefs de la nation, il leur fit goûter un changement qui ne pouvoit servir qu'à l'augmentation de leur sûreté et de leur puissance. Je fus surpris un jour de recevoir une députation solemnelle du corps de mes états, par laquelle tous mes sujets me pressoient, pour leur intérêt et pour le mien, de me choisir une femme dans la nation; et paroissant entrer dans des vues conformes à mes désirs, ils me firent entendre qu'ils reconnoîtroient volontiers pour leur reine celle en faveur de qui mes inclinations s'étoient déjà déclarées. Je pénétrai d'où venoit l'artifice, et n'espérant de me sauver que par des délais, j'affectai, sans violence, de paroître disposé à les satisfaire. Mais je fus la dupe de ma politique; on ne pensa aussitôt qu'à faire

les préparatifs de mes noces, et les raisons par lesquelles je m'efforçai de les retarder ne furent point écoutées. Ma maîtresse pressa elle-même le jour de la célébration; de sorte que, me défiant de mon autorité pour arrêter le zèle public, mon imagination ne me fournit point d'autre voie que de déclarer au conseil l'obligation où je croyois être de consulter le visir sur mon mariage. Cette objection ne souffrant point de réplique, on suspendit l'empressement qui m'avoit alarmé, et je pris du temps pour envoyer mes députés à Constantinople. N'osant leur faire l'ouverture de mon embarras, je fus réduit à marquer naturellement au visir que mes sujets désiroient autant que lui mon mariage, et qu'ils me proposoient une femme de leur nation; mais que, pour entrer dans les vues qu'il m'avoit communiquées, je ne voulois point conclure sans sa participation; et pour jeter de loin de nouvelles semences de délai, je lui écrivois confidemment qu'il étoit peut-être à souhaiter que mon épouse fût d'un sang plus dévoué aux Turcs que le sang grec. Ma pensée étoit que, donnant lui-même dans cette proposition, il se chargeroit du soin de me chercher un autre parti, contre lequel il me seroit aisé de multiplier les objections dans l'éloignement, et qui serviroit du-moins à ralentir le père de ma maîtresse et tous

ses amis, dont l'impatience faisoit ma principale crainte. Mais qu'arriva-t-il? Le grand-visir, plus ardent que je ne l'aurois cru à saisir mes nouvelles ouvertures, se hâta de m'envoyer trois des plus belles filles du vieux sérail, entre lesquelles il me fit dire que je pouvois faire un choix, qui seroit toujours approuvé du grand-seigneur. Leur arrivée déconcerta extrêmement les Maniotes; ils me crurent aussi affligé qu'eux de me voir ôter la liberté de suivre mes inclinations; d'autant plus que me voyant dans la nécessité de choisir entre les trois dames, j'eus besoin de recourir à d'autres artifices pour les intéresser elles-mêmes à me laisser libre. Je continuai de voir plus assidûment que jamais ma maîtresse, avec une affectation de secret et de ménagement pour les trois dames; mais cherchant à les piquer par le mépris que je faisois de leurs charmes, je pris soin de les faire avertir que je paroissois sans goût pour elles, et que tous mes empressements étoient pour une autre. Il n'y eut point de Maniote qui ne fût disposé à me rendre ce service, et leur zèle fut si heureux, que les trois dames prirent pour moi une aversion qu'elles firent bientôt éclater. Je n'attendis point qu'elles m'en donnassent des marques fort impétueuses, et prenant occasion de leurs premiers ressentiments pour en faire mes plaintes

au visir, je me trouvai le maître de faire traîner mon choix en longueur, par une feinte que je soutins long-temps avec beaucoup d'adresse. Du côté de la Porte, je faisois entendre qu'ayant l'espérance de ramener les dames par degrés, je ne renonçois pas au plaisir d'en prendre une pour mon épouse; tandis qu'avec mes sujets je me plaignois amèrement de la contrainte où j'étois, et des loix rigoureuses qui m'étoient imposées. Cependant, comme ce rôle ne pouvoit toujours durer, je résolus, après l'avoir poussé aussi loin qu'il pouvoit l'être, de changer tout-d'un-coup de batterie. Je m'expliquai ouvertement sur le peu d'espérance que j'avois de m'accorder jamais avec ces dames, après les emportements auxquels elles s'étoient échappées contre moi; et protestant que je n'en respectois pas moins celui qui me les avoit envoyées, je déclarai que mon dessein étoit de les reconduire moi-même à Constantinople, pour justifier mon procédé à la Porte. Les Maniotes louèrent beaucoup une résolution qui leur rendoit l'espérance de me voir une femme de leur nation; et je me flattois, de mon côté, qu'en parlant moi-même au visir, il me seroit aisé de lui faire naître cent nouvelles idées qui éloigneroient toujours la conclusion que je redoutois.

J'étois en route pour l'exécution de ce projet,

lorsque vous m'avez attaqué; et les dames que j'ai avec moi sont celles qui m'ont servi si longtemps à me défendre contre le mariage. J'ai su néanmoins, par les relations que je me suis établies dans quelques ports voisins de Malte, qu'on y a donné des couleurs toutes différentes à mon aventure, et que non-seulement l'on m'y croit marié, mais qu'en apprenant le passage des trois dames qui m'avoient été envoyées par le visir, on s'est figuré que j'allois former un sérail; d'où l'on a conclu que j'avois embrassé le mahométisme. La haute faveur que je me suis ménagée à la Porte a contribué, sans doute, à cette erreur. Loin de regarder votre rencontre et ma défaite comme un malheur, je m'applaudis de l'occasion qu'elles me donnent de me rétablir dans l'estime de l'ordre, et dans l'opinion du public. Il n'y a de changement dans mon sort que celui qui m'a placé sur un trône. Mes nouveaux devoirs ne m'ont pas fait oublier mes anciens engagements, et mes sentiments d'honneur et de religion ont été les mêmes, à la tête d'un peuple barbare, qu'on me les a connus sous l'obéissance du grand-maître.

Nous avions entendu parler mille fois du commandeur Junius, et son caractère étoit fort bien établi dans l'esprit des honnêtes gens. On publioit, en effet, qu'il avoit embrassé la reli-

gion turque, et qu'il abusoit du pouvoir souverain pour satisfaire toutes ses passions. Sa physionomie seule, qui respiroit la droiture et l'honneur, suffisoit pour nous garantir la sincérité de son récit. Nous lui fîmes une infinité de questions sur les usages de ses peuples et sur la nature de son gouvernement. Ce détail allongeroit trop mon ouvrage; et ceux à qui mes papiers passeront après ma mort, y trouveront de quoi satisfaire la curiosité du public. Mais après avoir rendu ce que nous crûmes devoir au roi des Maniotes, et lui avoir fait des excuses de l'interruption que nous avions apportée à ses desseins, nous lui demandâmes ce qui nous restoit à faire pour la réparer. Je n'ai pas douté, nous répondit-il, que votre générosité ne vous portât à m'obliger. Si j'avois à former quelque désir, ce seroit, sans doute, d'être conduit à Constantinople ou dans quelque port turc, d'où je n'eusse point de peine à m'y rendre. Mais comme je ne pourrois vous demander cette grace sans indiscrétion, et que le seul service que vous puissiez me rendre seroit de me jeter sur la côte de la Morée, où je ne me trouverois pas même sans embarras, il me vient une bizarre imagination à laquelle je m'arrête. Avec le fond que je puis faire sur votre secret, je veux vous accompagner jusqu'à Malte et passer l'hiver

avec vous. Le moindre déguisement empêchera que je n'y sois reconnu. Je reverrai des lieux qui m'ont toujours été chers, et peut-être y retrouverai-je quelque ami à qui je ne craindrai pas de me faire connoître. Votre secours me procurera facilement quelque moyen de retourner au printemps dans mes états; et si vous me laissez une partie des sommes que j'ai avec moi, je me fournirai de milles choses qui seront utiles à mes sujets. Nous ne balançâmes point à lui promettre, non-seulement qu'il seroit fidèlement caché à Malte, par le soin que nous prendrions de veiller à sa sûreté, mais qu'il demeureroit le maître de tout ce qu'il avoit sauvé de son vaisseau et des dames même qu'il s'étoit chargé de conduire. Pour les gens de sa suite, il nous parut difficile de leur assurer à tous la liberté; mais nous lui fîmes espérer qu'en arrivant à Malte, nous trouverions quelque équivalent qui pourroit satisfaire le grand-maître; et comme il n'ignoroit pas plus que nous les usages de l'ordre, nous le priâmes de nous apprendre lui-même ce que nous pouvions faire de plus utile pour son service. Il nous répondit que les dames et ses gens ne pouvoient être sauvés du droit des vainqueurs, et que loin de nous gêner là-dessus par des demandes injustes, il nous exhortoit à profiter

d'un avantage qui nous avoit coûté assez cher. Mais acceptant nos offres pour lui-même, il quitta dès le même jour l'habit turc pour en prendre un grec, et il nous demanda la même faveur pour un de ses gens à qui il avoit une parfaite confiance. Une précaution seulement qu'il crut devoir à la prudence, fut de cacher aux Maniotes de sa suite que Perès avoit déjà fait mettre dans les chaînes, qu'il fût avec nous quand nous arriverions à Malte. Il souhaita même que les dames l'ignorassent aussi, parce qu'il ne falloit point espérer qu'elles pussent déguiser leurs aventures et sa condition, qui le feroient reconnoître trop facilement.

Il nous fut aussi aisé de lui accorder cette satisfaction que de la lui promettre. Nous retournâmes vers Malte, assez contents d'avoir trouvé du-moins l'occasion d'exercer nos armes, quoique nous ne fussions point sans quelque regret d'avoir causé tant de mal au roi des Maniotes. Cette expédition produisit l'effet que Perès en avoit attendu. Elle me fit recevoir à Malte comme un homme qui s'étoit déjà distingué par plus d'une action de fermeté, et l'accusation de la Rovini passa pour l'emportement d'une femme sans pudeur. Elle sut mon arrivée dès le premier moment, ou plutôt l'impatience qu'elle avoit de revoir Perès l'ayant

amenée à mon bord avant que nous eussions touché le rivage, elle ne put apprendre qu'il me ramenoit avec lui sans marquer un extrême empressement de me revoir. Elle pensoit peut-être à m'accabler de reproches et d'injures. Mais Perès, que le hazard lui fit rencontrer avant moi, trouva le moyen de l'apaiser en lui racontant que le marquis de Leniati avoit reconnu sa fille. L'outrage dont elle brûloit de se plaindre se trouvoit ainsi changé en un service dont elle se promit bien de partager les fruits. Cependant sa joie fut modérée par le compte que Perès lui rendit de sa commission. Leniati, qui s'étoit livré si volontairement aux mouvements de la nature, avoit paru beaucoup moins sensible à ceux de l'amour. Soit que sa passion n'eût jamais été violente, soit que le temps l'eût refroidie tout-à-fait, il avoit témoigné à Perès que l'arrivée de la Rovini lui causeroit moins de plaisir que d'embarras, et qu'il étoit trop tard à son âge pour divulguer une galanterie qu'il avoit cachée heureusement dans sa jeunesse. Elle s'y étoit peut-être attendue; mais cette explication lui fit naître des défiances qui eurent d'autres suites. Le témoignage de Perès ne lui parut pas suffire pour la rassurer sur le sort de sa fille. Elle alla jusqu'à se figurer que c'étoit un artifice pour couvrir l'intrigue du

marquis, et que si Helena n'étoit pas avec nous dans le vaisseau, nous l'avions laissée dans quelque lieu où nous étions sûrs de la retrouver. Cependant le doute où elle restoit servit du-moins à lui faire supprimer ses cris.

Après avoir pris toutes les mesures qui pouvoient assurer de la tranquillité et de l'agrément au roi des Maniotes, Perès, qui avoit pour moi un attachement et un zèle incroyables, me pria d'écouter ce qu'il avoit médité, me dit-il, pour ma fortune et pour mon honneur. Il avoit composé son visage à la tendresse. Son exorde fut pris des premières confidences que je lui avois faites après son naufrage. Je lui avois parlé de ma vocation avec transport, et je m'étois efforcé de lui inspirer le même goût pour l'ordre de Malte. Il me demanda si j'avois perdu cette noble inclination ou si elle étoit refroidie. Malgré toute l'amertume qui régnoit encore dans mon cœur, je lui répondis que mes vues n'étoient point changées. En croiriez-vous, reprit-il, le plus fidèle et le plus tendre de vos amis? Le péril dont vous sortez m'a laissé de vives alarmes. Peut-être votre cœur n'est-il pas assez tranquille pour vous laisser découvrir le précipice que vous avez évité. Mais si vous prenez quelque confiance à mon zèle, si vous me croyez capable de distinguer vos intérêts; en-

fin si vous me connoissez assez d'honneur et d'amitié pour les chercher à toutes sortes de prix, savez-vous, mon cher chevalier, ce qui vous reste à faire de plus glorieux, de plus sage et de plus utile pour votre fortune et votre réputation ? C'est de prendre des engagements dans votre ordre, et de vous former un lien que toute la force de vos passions ne puisse rompre. J'ai pénétré votre caractère, ajouta-t-il; avec de l'esprit et des sentiments dignes de votre naissance, vous avez un fond de vivacité et de penchant au plaisir, qui me fait trembler pour le succès de vos meilleurs desseins. Et puis, si vous m'accordez cette liberté, le passé subsiste encore dans la mémoire de bien des gens. L'accueil gracieux que le grand-maître vous a fait à votre retour ne lui a pas fait oublier des foiblesses qui n'ont que trop éclaté. Vous n'avez qu'une voie pour effacer de si fâcheuses impressions ; elle est ouverte devant vous. J'en vois le terme : c'est le faîte des richesses et de la gloire, elles ne peuvent manquer à votre nom et aux services que vous avez déjà rendus à la religion ; au-lieu que par des délais vous vous exposez à mille nouveaux dangers, et j'y prévois votre perte.

S'il y avoit de la franchise dans ce discours, on en trouvera peut-être encore plus dans la

fidélité que j'ai à le rapporter. Loin de me paroître choquant dans la bouche de Perès, je le remerciai des inquiétudes de son amitié, et je n'opposai à ses conseils que ma triste situation, qui ne me permettoit guère de penser à une cérémonie où je ne pouvois apporter trop d'ouverture de cœur et de liberté d'esprit. Il dissipa cette objection par de nouvelles instances. Enfin, m'ayant fait entendre que non-seulement le grand-maître seroit charmé de me voir dans la disposition qu'il vouloit m'inspirer, mais que depuis quelques explications qu'il avoit eues avec lui il avoit conçu que je pouvois prendre un chemin plus sûr pour mériter ses faveurs, il me fit passer sur toutes les difficultés que je trouvois encore dans la tristesse et l'agitation de mon cœur. Je marquai mes intentions au grand-maître, qui reçut cette ouverture comme une grace que je lui aurois faite à lui-même. Le jour fut marqué pour la cérémonie de mon engagement. Je l'attendis sans impatience, mais je puis dire aussi sans répugnance et sans embarras. Il vint; je n'ose décider si ce fut trop tôt ou trop tard, et c'est le mystère de ma vie le plus obscur et le plus funeste.

Deux mois qui s'étoient passés depuis mon départ de Malte avoient adouci le chagrin de ma perte, et si je regrettois encore Helena, c'é-

toit comme un bien auquel la raison, autant que la nécessité, m'avoient forcé de renoncer. Je portois envie à Perès, qui jouissoit tranquillement de son Espagnole, et qui, sans lui avoir jamais marqué beaucoup d'amour, avoit eu la satisfaction de lui voir déposer insensiblement sa fierté. Ses plaisirs n'étoient qu'une foible image des miens, et je le forçois souvent de le confesser; mais il me faisoit avouer aussi que ne connoissant ni mes erreurs, ni mes peines, l'espèce de bonheur auquel il s'étoit réduit étoit préférable à celui qui m'avoit causé les plus délicieux transports. Un honnête homme, me disoit-il, doit toujours conserver un juste empire sur lui-même; sans quoi, ses principes suivent continuellement la loi de ses passions. Je sentois la vérité de cette morale. La Rovini avoit quitté Malte pour rejoindre sa fille. Tout paroissoit contribuer à fortifier ma raison et ma tranquillité. Enfin je prononçai mes vœux; et comme s'ils m'eussent rempli d'une nouvelle ardeur, je ne m'occupai les jours suivants, avec Perès, qu'à former de glorieux projets pour la campagne que nous étions prêts à commencer.

C'étoit au mois de mars, et dans un temps où la mer n'étoit encore ouverte que pour les bâtiments de passage. J'étois retiré le soir, et je ne pensois qu'à me livrer au sommeil. On m'avertit

qu'une dame, enveloppée d'une mante, demandoit instamment à me voir, et qu'on avoit eu peine à la retenir à ma porte, lorsqu'elle avoit appris que j'étois seul dans ma chambre. A-peine avoit-on fini cette explication qu'elle s'ouvre effectivement l'entrée, malgré la résistance qu'on lui faisoit encore, et jetant sa mante, qui m'empêchoit d'abord de la reconnoître, elle accourt à moi les bras ouverts, et livre dans les miens ma chère Helena. Quel moment! On meurt de joie, dit-on, on meurt de la violence d'une passion qui jette le désordre dans tous les sens: non, l'on ne meurt de rien, puisque je fus capable un instant de soutenir ce qui se passa dans mon ame. Ah! Helena! Mais je n'eus pas la force de prononcer son nom. Tout ce que l'excès de mon transport avoit pu m'en laisser étoit réuni à la serrer contre mon sein jusqu'à perdre la respiration. J'étois serré de même; car la peinture que je fais de mes sentiments n'est point assez vive pour représenter les siens. Je la crus deux ou trois fois mourante; cependant elle s'échappa de mes bras, et je fus surpris de lui voir une espèce d'empressement à s'éloigner de mon lit. Mais ce fut pour se jeter sur une chaise, où elle se défit, avec une diligence admirable, de sa coiffure et de ses habits; et se précipitant vers moi avec de nouveaux transports, elle me fit

oublier en un moment mes promesses, mes résolutions, mes vœux, tout ce que la raison, l'honneur, la religion m'avoient fourni d'armes contre l'amour.

Je ne m'arrêterai point au détail de mes plaisirs, lorsque d'autres lumières me les font regarder comme un criminel égarement. Mais de quels ménagements, de quelles craintes, de quels remords étois-je capable, entre les bras de ce que j'aimois uniquement; et quels devoirs n'aurois-je pas sacrifié à la tendre Helena? Elle mit le comble à mon amour et à ma joie, en m'apprenant les motifs et les circonstances de son voyage. Leniati n'avoit pas plus tôt appris mon départ, que perdant toute espérance de me la voir épouser, il l'avoit pressée de recevoir de sa main un autre amant : elle avoit ouvert aussitôt les yeux sur l'artifice de son père; car c'étoit lui qui l'avoit engagée à m'écrire par la persuasion qu'elle n'avoit pas de moyen plus infaillible pour me faire hâter mon mariage. Helena auroit regardé comme un bonheur d'être ma femme; mais la distinction où elle m'avoit vu à Malte la faisant juger de l'indécence de cette prétention mieux que Leniati, à qui l'éloignement de ma patrie faisoit peut-être regarder cette alliance d'un autre œil, il n'y avoit point de titre par lequel elle n'aimât mieux m'appartenir que de renoncer à

vivre avec moi. Ne pouvant douter que ce ne fût le désespoir qui m'avoit fait prendre le parti de repasser la mer, elle n'avoit plus pensé qu'à me suivre, avec la confiance de me retrouver toute la tendresse qu'elle m'avoit connue pour elle. L'occasion lui manquoit, ou plutôt étant observée de trop près pour se dérober facilement, elle se défendoit contre les instances de son père, tandis qu'elle cherchoit le moyen de quitter secrettement sa maison. Sa mère, arrivant à Naples dans cet intervalle, elle s'étoit vu plus de liberté, dans les moments où l'on ne pouvoit lui refuser de la voir et de l'accompagner. Elle en avoit choisi un avec tant de précaution, que s'étant fait conduire sur-le-champ au port, on avoit perdu ses traces jusqu'à ne se pas défier qu'elle eût tourné de ce côté-là. La suivante que j'avois mise près d'elle, l'avoit aidée dans sa fuite. Elles s'étoient embarquées toutes deux sans obstacle, et mon appartement avoit été le seul asile qu'elles eussent cherché en arrivant à Malte.

Il se mêla peu de réflexions sérieuses dans nos caresses et dans nos entretiens. La nuit fut si courte pour nous, qu'il nous parut surprenant de voir arriver le jour; et dans l'ivresse où nous étions l'un et l'autre, nous oubliâmes pendant une grande partie de la matinée qu'il existât

quelque chose au-delà de nos rideaux. Mon valet-de-chambre, qui étoit heureusement le même que j'avois à Malte, avoit pris soin d'écarter le reste de mes domestiques; et quoiqu'ils ne pussent ignorer que la dame qui étoit entrée dans ma chambre, y avoit passé la nuit, ils ne soupçonnoient point d'autre mystère dans cette aventure qu'une partie de galanterie, telle qu'on n'est point surpris d'en voir à Malte parmi les chevaliers de mon âge. Mais Perès, à qui l'entrée de ma chambre étoit toujours libre, s'y étant présenté avec le commandeur de Zuniga, mon valet ne put trouver, dans son imagination, aucun prétexte pour le refuser. Celui d'une fièvre violente, qui m'avoit tourmenté toute la nuit, fut, au contraire, un motif de curiosité et de zèle pour le généreux Perès. Il entra, malgré les supplications redoublées du valet, et le commandeur ne manqua point de le suivre. J'entendis heureusement leur voix, et ma seule ressource fut d'exhorter Helena à se couvrir. Leur prévention les empêcha d'apercevoir ses habits, que mon valet-de-chambre eut soin d'écarter promptement. Mais rien ne seconda mieux l'erreur où ils étoient, que le trouble dont je ne pus me défendre en les voyant si proche de moi. Ils jugèrent, au désordre de mon visage, que j'étois beaucoup plus mal encore qu'on ne m'avoit re-

présenté, et leurs soins ne faisant qu'augmenter mon agitation, ils prirent un ton si sérieux, que doutant plusieurs fois si ce n'étoit point une raillerie, je soupçonnai qu'ils avoient déjà quelque connoissance de mon aventure. Ce n'étoit pas Perés que je redoutois. J'étois sûr que ses reproches porteroient du-moins le caractère de l'amitié. Mais le commandeur de Zuniga étoit un homme aussi terrible par la sévérité de son humeur, que respectable d'ailleurs par sa vertu. L'affection qu'il avoit conçue pour moi, et qui m'attiroit sa visite, n'avoit eu pour cause que son admiration pour le zèle qui m'avoit fait prendre les derniers engagements de l'ordre dans un âge où l'on n'est pas ordinairement fort pressé de se charger d'un fardeau si pénible. Je comprenois tout le tort que le moindre éclat alloit faire à ma réputation; et dans un embarras si cruel, j'étois encore tremblant pour Helena, qui étoit dans une situation à me faire craindre qu'elle n'y perdît bientôt l'haleine et les forces. Je ne l'entendois plus respirer, et ma tendresse trop prompte à s'alarmer me la représentoit déjà mourante ou peut-être expirée.

Cependant, loin de paroître disposés à me quitter, je voyois mes deux Espagnols assis, et commençant ensemble un entretien dont je croyois déjà prévoir la longueur; et pour com-

bler ma consternation, la cruelle amitié de Perès le portoit à tourner les yeux sur moi au moindre mouvement qu'il me voyoit faire, et quelquefois à se lever pour m'offrir son secours. Je le priai, d'un ton fort brusque, de s'occuper de sa conversation, et me plaignant d'un affreux mal de tête, j'en pris droit de tirer moi-même mes rideaux. J'espérois que par pitié on me laisseroit libre; mais on crut avoir tout fait en baissant la voix de quelques degrés. Cependant, je profitai de cet intervalle pour secourir Helena. La frayeur et la contrainte de sa situation l'avoient fait tomber en effet dans un profond évanouissement. Elle n'avoit pas distingué Perès, et les marques d'inquiétude que j'avois données par tant de mouvements et d'agitation, lui avoient fait croire le péril égal pour moi. En la trouvant insensible et sans respiration, quel moyen de distinguer si elle étoit morte ou vivante? Je ne ménageai plus rien. Sortez, messieurs, m'écriai-je d'une voix douloureuse, et délivrez-moi d'un supplice insupportable. Cette prière ou cet ordre fit prendre au commandeur le parti de se retirer. Mais Perès, après lui avoir fait mes excuses, ne tarda point à retourner sur ses pas. Il avoit conçu que je m'étois senti pressé de quelque besoin naturel, et tournant cette aventure en badinage, il revenoit pour en rire avec moi.

Personne n'ayant osé l'arrêter, quel fut son étonnement de voir entre mes bras une jeune personne qu'il reconnut aussitôt pour Helena, de la voir sans connoissance, et de me trouver presque aussi abattu par l'inquiétude et la douleur, qu'elle l'étoit par sa foiblesse? Il s'empressa de nous donner du secours, et ne voyant que mon valet-de-chambre auprès de moi, il comprit que cette scène demandoit de la discrétion.

Helena eut bientôt rappelé ses esprits; mais dans le trouble où j'étois encore, je ne faisois d'attention qu'à elle, et je l'accablois de caresses sans adresser un seul mot à Perès. Il s'étoit assis vis-à-vis de moi, d'où il me considéroit avec une profonde méditation. Ce qui l'occupoit dans cette posture n'étoit pas précisément le retour d'Helena, contre laquelle il me croyoit assez défendu désormais par mes engagements; au contraire, il la voyoit à moi comme il avoit toujours souhaité qu'elle y fût; et s'il y trouvoit quelque difficulté, ce n'étoit qu'à déguiser cette galanterie jusqu'à notre départ. Mais il m'a confessé qu'après tant de marques de fidélité et de zèle, il avoit été vivement piqué de me voir pour lui si peu de confiance, que j'eusse fait revenir Helena sans sa participation. Il croyoit s'être fait un ami dans lequel, à l'exception de cette ardeur de jeunesse qui me faisoit sacrifier quelquefois

toutes mes lumières à l'emportement du plaisir, il se flattoit d'avoir découvert une partie des qualités qu'il possédoit. Cependant, la droiture, la franchise, ses deux qualités les plus chères, paroissoient être celles qui me manquoient particulièrement. Son ressentiment alla jusqu'à le faire penser à se retirer, pour se borner désormais au titre et aux fonctions de l'amitié ordinaire. Je tournai enfin les yeux sur lui. Son air grave et pensif me faisant attendre les reproches les plus sévères, je me hâtai de les prévenir, pour épargner cette humiliation à ma chère Helena. Vous êtes surpris, lui dis-je, de voir ici une personne que vous croyiez à Naples. Et lui racontant l'étonnement que j'avois ressenti moi-même de l'arrivée imprévue de ma maîtresse, je l'exhortai à prendre l'air riant qui convenoit à ma propre joie. Il le prit en effet; car voyant tous ses soupçons dissipés, il se hâta de m'embrasser avec mille marques de tendresse; et tournant ensuite ses caresses vers Helena, il s'y abandonna pendant quelques moments, jusqu'à m'inspirer plusieurs mouvements de jalousie. Il voulut savoir le détail de ses aventures. La conversation se lia avec tant d'agrément, que si Helena oublia sa foiblesse, et Perès son chagrin, je me livrai aussi sans réserve aux plus pures douceurs de l'amour et de l'amitié.

Cependant Perès, qui ne perdoit jamais de vue son objet, me représenta que, si près de ma profession, dans une ville aussi petite que Malte, au milieu de mes domestiques, j'avois besoin d'une infinité de ménagements pour cacher le renouvellement de mon intrigue, sans compter qu'il falloit s'attendre que la Rovini ne manqueroit point de découvrir les traces de sa fille; et que si Leniati étoit assez sensé pour éviter l'éclat, nous ne devions point espérer la même prudence d'une femme si vive et si hautaine. Il auroit peu servi de nous faire observer le danger, s'il ne nous eût offert aussitôt le remède : il tenoit son Espagnole dans une maison écartée, où le roi des Maniotes avoit aussi son logement. Helena pouvoit se mettre à couvert dans la même retraite. Il n'étoit question que d'attendre la nuit pour l'y conduire; et ne devant pas être plus de quinze jours à partir, il sembloit que nous eussions peu d'obstacles à craindre dans un espace si court. Toutes ces précautions furent prises la nuit suivante.

J'avois peu fréquenté le commandeur Junius pendant l'hiver. Mes visites auroient pu nuire au désir qu'il nous avoit marqué de n'être pas reconnu. Nous avions commencé, Perès et moi, par lui rendre tous les services qui pouvoient favoriser ses desseins, et nous avions même ob-

tenu du grand-maître la liberté des trois dames turques et de quelques Maniotes qui nous avoient paru les plus attachés à leur roi. Il nous avoit assurés qu'il se priveroit de les voir pour conserver mieux le secret de sa solitude; et s'il s'étoit servi d'une autre voie que la nôtre pour renouveler quelqu'une de ses anciennes liaisons, nous n'avions pas eu la curiosité de pénétrer, ni quels étoient ses amis, ni quels moyens il avoit employés pour les attirer chez lui. Notre étonnement fut extrême de le trouver, en arrivant, avec les trois dames turques. Nous nous reprochions même déjà comme une indiscrétion de l'avoir surpris; mais après nous en avoir marqué un peu de confusion, il nous témoigna, au contraire, beaucoup de joie d'une visite qu'il auroit cherché, nous dit-il, à se procurer; et il nous pria de l'écouter avec l'inclination qu'il nous croyoit toujours à lui rendre service.

Quoique la crainte d'en abuser, continua-t-il, l'eût empêché jusqu'alors de faire fond sur notre vaisseau pour retourner dans ses états, il avoit formé un dessein qu'il se flattoit de nous faire approuver, et qui nous deviendroit aussi utile par les avantages extraordinaires que nous en devions tirer, qu'à lui par l'occasion qu'il y trouveroit pour rentrer dans le golfe de Colochine.

C'est à ces dames, reprit-il, que j'ai l'obligation des nouvelles vues que j'ai formées. Je n'ai pu voir l'hiver si proche de sa fin, sans penser que je dois quitter Malte, et que je ne puis laisser mes compagnes après moi. Je les ai fait avertir que je n'étois pas si loin d'elles qu'elles se l'étoient figuré, et dans quelques visites qu'elles m'ont rendues, j'ai tiré d'elles des lumières qui peuvent tourner à votre avantage. Elles sont toutes trois de l'Epire, et c'est à ce titre que le grand-visir me les avoit envoyées, parce qu'étant voisines de mon état, il s'étoit imaginé qu'elles y seroient reçues plus volontiers. Comme leur goût ne les porte pas à retourner dans un sérail, elles me proposent de les conduire sur la côte d'Albanie. Le gouvernement y est si foible qu'elles me garantissent toutes sortes d'avantages par la force. J'ai songé, ajouta Junius, que vous avez un vaisseau bien équipé, et que, ne manquant pas plus de puissance que de courage et d'ambition, vous y pourriez former un état d'autant plus ferme que je vous promets l'assistance de tous mes Maniotes. Et si l'on pouvoit se fier sans imprudence à l'avenir, je vous ferois envisager que nos forces étant réunies, nous nous éléverions peut-être à un point d'indépendance qui nous feroit mépriser tous les efforts des Turcs. Ajouterai-je, reprit-il, que si nous

nous lassons de commander à des barbares, il sera toujours temps de proposer au grand-maître des conditions qui seront facilement acceptées? Nous lui soumettrons nos états, et l'ordre sera trop heureux de trouver un établissement qui sera toujours préférable à cette misérable isle.

Junius fixa ses regards sur nous en finissant. Je jetai les miens sur Perès, qui ne me regarda pas avec moins d'attention. Nous demeurâmes ainsi tous trois comme suspendus, nous à chercher quelle devoit être notre réponse, et Junius à l'attendre. Enfin Perès, dont je respectois toujours le jugement et l'expérience, me pria de trouver bon qu'il expliquât son sentiment. Nous garantirez-vous, dit-il à Junius, de réunir vos gens à votre arrivée, et d'en composer un corps sur lequel on puisse compter? Dans cette supposition, au-lieu d'aller descendre en Albanie, nous vous conduirions à Maina, et lorsque nous vous verrions partir assez bien accompagné pour forcer la frontière de nos voisins, nous irions volontiers tenter de l'autre côté une descente, avec l'espérance de n'être pas long-temps à vous rejoindre. Le projet parut encore plus vraisemblable à Junius sous cette nouvelle face. Il y joignit mille ouvertures qui dépendoient de la connoissance qu'il avoit des lieux, et de la confiance particulière qu'il avoit dans la fidélité et

la valeur de ses sujets. Pour moi, qui ne pouvois en manquer pour Perès, je me reposai volontiers sur lui de tout ce qui pouvoit tourner à notre gloire et à notre utilité commune.

Pendant un entretien si sérieux, Helena et les trois dames, dont nous nous étions écartés de quelques pas, lioient connoissance, à l'aide d'un langage corrompu qui est connu de toutes les nations du Levant. L'Espagnole de Perès, que nous avions vue la première, et qui nous avoit accompagnés dans l'appartement de Junius, servit à former promptement cette liaison, par la familiarité qu'elle avoit dejà avec la jeune Italienne et les dames turques; de sorte qu'agitant toutes quatre le même sujet dont nous étions occupés, je fus extrêmement surpris de voir accourir vers moi Helena, qui me conjura de ne pas négliger une entreprise qui pouvoit assurer pour jamais la tranquillité de notre amour. Cet aiguillon fut plus puissant pour moi que l'exemple de Junius, et l'espérance du trône. Nous partirons, lui dis-je avec le transport qu'elle m'inspiroit; nous irons faire règner l'amour dans les montagnes de l'Epire. En effet, plus nous considérâmes ce projet, plus le succès nous en parut certain, et Junius nous confessoit lui-même, qu'il étoit surprenant que les Vénitiens ou les Maltois ne l'eussent jamais formé.

Perès nous proposa de le communiquer au grand-maître. Ses raisons furent que l'aveu de l'ordre ne changeroit rien à nos vues, si nous obtenions quelque succès; et que si la fortune ne secondoit pas notre entreprise, il nous seroit toujours avantageux de pouvoir compter sur le secours et la protection du grand-maître. Cette proposition étoit prudente. Mais l'intérêt de Junius, dont nous n'aurions pu nous dispenser de mêler le nom dans nos aventures, nous força de la rejeter. Les autres mesures furent prises avec beaucoup de sagesse dans ce premier entretien. Perès se chargea de faire acheter tout ce qui se trouveroit d'armes inutiles à Malte, et je ne désespérois pas de trouver un grand nombre de volontaires pour grossir notre équipage.

L'amour, qui étoit mon seul motif dans une si étrange entreprise, faillit dès les premiers jours de la faire avorter. Le roi des Maniotes, après nous avoir fait admirer sa sagesse dans la résistance qu'il avoit faite à tant de propositions de mariage, devint amoureux d'Helena dans le commerce qu'une même demeure lui donnoit continuellement avec elle. Mille devoirs que j'avois à remplir ne me permettoient point d'y être à tous les moments du jour. La voyant sans cesse, sans autre témoin que l'Espagnole, il n'étoit pas surprenant qu'elle lui parût ai-

mable; mais ce que je regardai comme une noire perfidie, il ne fut point arrêté par la connoissance qu'il eut de ma passion. Après mille galanteries inutiles, qu'Helena eut la discrétion de me dissimuler, il crut abréger les formalités de l'amour en lui faisant valoir le rang où il pouvoit l'élever, et pour conclusion, il lui offrit ouvertement de la faire reine des Maniotes. Quelque penchant qu'elle eût à me cacher jusqu'à la fin cette trahison, elle comprit que dans une conjecture où notre voyage de Maina nous livreroit peut-être à sa discrétion, je devois être averti du péril. Ma jalousie s'échauffa si vivement à cette nouvelle, que j'aurois reproché sur-le-champ au commandeur sa perfidie et son ingratitude, si Perès, qui étoit témoin de ma fureur, n'en eût arrêté les transports. Il se chargea lui-même de représenter l'indécence de ce procédé au roi des Maniotes. Je voulus ignorer ce qui s'étoit passé dans leur explication, de peur d'y trouver quelque nouveau sujet de ressentiment. Mais l'amour m'offrit une occasion de me venger, dont j'aurois profité si Perès ne m'eût encore rappelé à la modération. Plus Junius avoit d'éloignement pour le mariage, plus il paroissoit s'accorder de liberté sur le commerce des femmes. Il nous parut bientôt fort clair qu'il avoit pensé à séduire Helena par de fausses espé-

rances; car, paroissant revenir tout-d'un-coup des sentiments qu'il avoit eus pour elle, il tourna tous ses soins vers les trois dames turques, pour lesquelles il avoit marqué auparavant tant d'indifférence. C'étoient, sans doute, les besoins du tempérament qui le pressoient. Elles étoient continuellement chez lui depuis qu'il les avoit fait avertir de sa demeure. La retraite où elles s'étoient fort modestement tenues avec le secours d'une somme modique que Junius leur avoit fait toucher par les mains de Perès, leur avoit assez causé d'ennui pour être charmées de l'occasion de se procurer quelque amusement. Je m'aperçus de l'empressement qu'il avoit autour d'elles; mais il ne me fut pas moins aisé de reconnoître que, sans aucune prétention à leur estime, j'y avois fait beaucoup plus de progrès que lui. Un ressentiment secret, que je nourrissois toujours, me fit naître l'envie de me venger par un châtiment de la même nature que l'offense. Je ne crus pas blesser la tendresse d'Helena par une infidélité où le cœur n'auroit point de part. On me donnoit des facilités dont je pouvois profiter à tous moments, et je me fis un triomphe d'obtenir les faveurs de trois femmes, dont il sembloit que Junius se fût composé un sérail. En communiquant mon dessein à Perès, j'avois compté qu'il y applaudiroit. Mais il prit

le ton auquel je m'attendois le moins. Quoi ! chevalier, me dit-il, c'est à la débauche que votre cœur se tourne, et vous n'êtes pas satisfait d'une maîtresse aussi aimable qu'Helena? La chaleur de l'âge, continua-t-il, la nécessité de se faire quelque amusement, et plus encore la force d'une première passion, ont pu faire excuser jusqu'à-présent votre foiblesse; et je serois fort embarrassé moi-même si quelque juge sévère me demandoit des excuses plus fortes pour la mienne. Mais savez-vous qu'autant un attachement réglé peut mériter d'indulgence, autant l'inconstance et la variété des plaisirs, en quoi consiste proprement la dépravation des mœurs, est indigne d'un honnête homme. L'un trouve une espèce de justification dans le penchant de la nature, au-lieu que ce dernier déréglement en blesse toutes les loix. En vain m'efforçai-je de me rétablir dans l'esprit de Perès par l'explication de mes motifs. Il les condamna avec la même droiture, et me faisant souvenir que j'avois des engagements plus forts que les siens, il me força de confesser que je n'étois déjà que trop loin au-delà de mes bornes.

Tout ce qui venoit d'un ami si cher et si éclairé me paroissoit respectable. J'ai fait mille fois réflexion combien cette manière tendre et mesurée de combattre les emportements de la

jeunesse, est préférable à l'amertume d'une censure violente, qui irrite tout-à-la-fois et contre le précepte et contre celui qui le présente avec trop de rigueur. On ne va que trop reconnoître dans cette remarque le fruit de ma propre expérience.

Le jour de notre départ étoit si proche que je me crus délivré de toutes sortes de ménagements; je ne fis pas difficulté de proposer une partie de soupé chez ma maîtresse, à quelques jeunes chevaliers avec qui j'avois formé une étroite liaison. Je m'estimois d'autant plus libre que Junius et les dames turques s'étoient déjà rendus au vaisseau. Il ne restoit avec Helena que l'Espagnole de Perès, qui consentoit aussi à nous accompagner dans toutes nos entreprises. Nous nous réjouîmes avec si peu de précautions, et Perès même, qui n'étoit pas insensible à la joie, se défia si peu que nous fussions observés, que cette partie fit un éclat extraordinaire dans la ville. On n'eut pas de peine ensuite à découvrir par l'indiscrétion de quelqu'un de nos convives, que les deux dames étoient la maîtresse de mon ami et la mienne. Les premières circonstances de mon aventure furent aussitôt rappelées; et dans un profès de six semaines, dont on avoit vanté la religion et la ferveur, on trouva des désordres de cette nature extrêmement scandaleux.

Le grand-maître, qui en fut informé par mille relations, me fit appeler dès le jour suivant, qui étoit la veille de celui de notre départ. Peut-être étois-je le seul, avec Perès, qui ignorât le sujet des ordres que je reçus; et ma surprise fut extrême en arrivant au palais de me voir environné d'une foule de gens qui me firent craindre de n'y être pas traité avec les caresses dont le grand-maître m'avoit toujours honoré. Ce qu'on me fit appréhender de la sévérité de sa morale, m'alarma jusqu'à me faire balancer, si, sans paroître devant lui, je ne ferois pas beaucoup mieux de me rendre sur-le-champ à bord, et de faire mettre aussitôt à la voile. Mais le ridicule dont je me serois couvert me parut encore plus redoutable que les reproches dont j'étois menacé. J'entrai dans les appartements, et pour essai de ce qui m'attendoit, j'essuyai dès la première salle les avis du commandeur de Zuniga, qui sembloit avoir choisi exprès ce poste pour m'accabler de sa morale au passage. Il étoit informé, non-seulement de ce que toute la ville savoit comme lui, mais de ce qui s'étoit passé dans mon appartement à l'arrivée d'Helena, et de toutes les circonstances que j'avois cru lui dérober pendant la visite qu'il m'avoit rendue. Les voies par lesquelles il s'étoit fait instruire, sont encore un mystère pour moi. Je souffris un

mélange de reproches et de railleries que je fus obligé de pardonner à son rang et à son âge. Il m'avertit néanmoins que le grand-maître ignoroit la première scène, et que pour lui, qui avoit eu là-dessus de bonnes lumières, il auroit soin de les dissimuler. Cette rencontre m'ayant comme aguerri, j'entrai avec plus de hardiesse dans le cabinet du grand-maître. Mais tout ce que je venois d'éprouver n'approchoit point de ce qui m'étoit réservé. Le grand-maître, joignant le ton du christianisme à celui du pouvoir absolu, me traita comme un jeune libertin qui apportoit plus de scandale dans l'ordre que je ne lui rendrois jamais de services; et faisant valoir la qualité de religieux, qui est plus réelle pour mes pareils, que pour la plupart des sociétés monastiques, puisqu'à l'unique vœu des bénédictins, par exemple, qui ne les engage explicitement qu'à l'obéissance et à la réformation des mœurs, nous ajoutons formellement celui d'une chasteté et d'une pauvreté perpétuelles, il me menaça des punitions qui sont imposées par nos statuts à l'infraction des vœux solemnels. Je me serois peu effrayé de ses menaces, s'il n'avoit exigé de moi une promesse positive d'abandonner Helena, et de mettre à la voile dès la nuit suivante. Je fus si frappé de cette proposition, qu'hésitant à répondre, je lui donnai lieu de renouveler ses invectives et la

menace de me faire arrêter. Le danger me parut aussi sérieux pour Helena que pour moi-même. Il ne me vint point d'autre expédient que de m'attacher à la seconde partie de ses ordres, et d'employer des termes assez composés pour éluder la première. Je sentois, lui dis-je respectueusement, le tort que j'avois eu de m'exposer à son indignation et à la censure du public, et j'étois résolu de me mettre en mer au même moment pour arrêter le scandale par un si prompt départ. L'équivoque étoit difficile à pénétrer. Il s'en défia si peu, que, louant mon dessein, il m'exhorta lui-même à ne pas demeurer à Malte jusqu'au lendemain.

Ma seule confusion auroit suffi, sans doute, pour me faire précipiter mon départ. J'avançai sur-le-champ les ordres que j'avois donnés à l'équipage, et je fis avertir Perès qu'il falloit être à bord avant minuit. Mais rien n'étoit si loin de mes résolutions que de partir sans Helena. Je n'attendis que l'arrivée de la nuit pour me charger moi-même de la conduire au port. Ainsi, dans le temps que la honte seule auroit été capable de me faire quitter Malte, je m'en préparois une raison bien plus infaillible par une espèce d'enlèvement redoublé, dont je devois prévoir que le bruit ne seroit pas plus long-temps à se répandre que celui du jour précédent. La prudence de

Perès y fut trompée. Il avoit déjà pris congé du grand-maître et de tous ses amis. N'étant occupé que de nos préparatifs, il ignora jusqu'à l'ordre que j'avois reçu de me rendre à lá cour; il ne crut pas notre partie et le départ d'Helena plus connus que le séjour qu'elle avoit fait à Malte depuis quelques semaines. De mon côté, j'eus soin d'écarter tout ce qui pouvoit lui donner cette connoissance. Je redoutois toutes ses réflexions, et les efforts qu'il auroit entrepris peut-être pour me faire préférer mon devoir et ma fortune à l'amour.

Il admiroit l'ardeur avec laquelle je pressois la manœuvre, et l'attribuant à l'impatience de combattre et de vaincre, il me félicita de ne m'être pas laissé amollir par une passion qui ne produit pas toujours des vertus, lorsqu'elle est tranquille et satisfaite. Je m'applaudissois d'une erreur que j'étois sûr de confirmer par ma conduite dans toutes les occasions qui demanderoient de la valeur. Nous fûmes éloignés du port avant le jour, et le même vent nous conduisit en moins de quarante heures à l'entrée du golfe de Colochine, où nous n'avions plus rien à craindre de la mer jusqu'à Maina. Quelque confiance que nous eussions dans la bonne foi de Junius, la prudence nous obligeoit de ne pas nous livrer sans précaution entre les mains d'une nation

dont il nous avoit confessé que le caractère ressembloit peu à celui des anciens Grecs, jusqu'où elle faisoit remonter son origine. Nous ne fîmes pas même une question inutile au roi, en lui demandant s'il ne craignoit pas que son absence, et le bruit de son malheur qui avoit sans doute été porté dans le pays, n'eussent produit quelque changement parmi ses sujets. Il nous répondit que n'ayant point eu d'autre motif que leur inclination pour le mettre sur le trône, ils ne pouvoient s'être refroidis pour lui lorsqu'il s'étoit efforcé, au contraire, de l'augmenter par ses services. Nous lui fîmes approuver néanmoins que l'ancre fût jetée à quelque distance du port; et lui donnant quelques-uns de nos soldats pour l'escorter dans la chaloupe, nous lui conseillâmes d'aller pressentir la disposition des siens.

Il fut reconnu en abordant au rivage, et les premiers Maniotes qu'il rencontra ne lui refusèrent point les respects auxquels il s'étoit attendu. Mais ce qu'ils se hâtèrent de lui raconter ne se trouva que trop conforme à nos craintes. L'ambition n'avoit pas manqué de profiter de son absence et de la nouvelle de sa captivité, pour faire perdre à la nation toute espérance de le revoir. Un autre s'étoit élevé sur le trône à sa place; et joignant la malignité à cette vraisemblance, il avoit éteint jusqu'au regret de sa perte

en persuadant aux Maniotes que les ménagements qu'il avoit gardés pour la Porte étoient une dépendance honteuse qui ne pouvoit manquer de les conduire tôt ou tard à l'esclavage. Les Turcs n'avoient pu réduire, en effet, cette fière nation sous le joug, ou peut-être ne l'avoient-ils jamais tenté, parce qu'ils n'ont pas beaucoup d'utilité à tirer de cette conquête. L'usurpateur, qui se nommoit *Didero*, étoit en course avec une partie de ses troupes. Mais entretenant toujours des craintes dans un pouvoir mal affermi, il avoit laissé douze ou quinze cents hommes près de sa capitale, dans un camp régulier où il les tenoit prêts à tout événement.

Le rapport de Junius nous fit juger que c'étoit contre lui-même qu'on pensoit à se fortifier par ces préparatifs. Perès, plus entendu que moi dans la guerre, saisit tout-d'un-coup le point de sa situation, et lui représenta ce qu'il avoit à craindre et à espérer. Il n'y a point d'apparence, lui dit-il, qu'avec environ cent hommes qui composent nos forces, nous puissions entreprendre une descente à la vue d'un ennemi préparé à nous recevoir; et quand nous serions beaucoup plus forts, je ne vois rien à prétendre ici par la violence. Mais l'absence de votre concurrent vous est favorable. Si le désir de régner vous touche assez pour vous faire mépriser le

péril, présentez-vous à vos sujets, et voyez ce que vous pouvez attendre de leur affection. Ils vous ont vu; ne doutez pas que votre arrivée n'ait produit parmi eux un mouvement extraordinaire. C'est le moment de les mettre à l'épreuve. Si le camp et la ville se déclarent pour vous, nous sommes aussitôt les maîtres. Mais ne pensons qu'à nous retirer, si vous ne les trouvez pas disposés à vous recevoir. Nous remarquâmes de l'incertitude dans Junius. Cependant l'honneur ne lui permettant point d'abandonner tout-d'un-coup ses prétentions, il convint qu'il n'avoit pas deux partis à prendre. Au-lieu de dix soldats que nous lui avions donnés pour l'escorter, Perès lui conseilla de ne prendre que deux hommes à sa suite. Cette confiance fait toujours impression sur un peuple grossier. Il partit. Nous l'attendîmes avec inquiétude pendant le reste du jour et la nuit suivante. Enfin, lorsque nous commencions à craindre qu'il n'eût manqué de conduite ou de succès, une barque, détachée du rivage, nous amena quelques Maniotes, qui nous demandèrent civilement la permission de monter à bord. C'étoient les députés de la ville autant que de Junius. Ils nous remercièrent de leur avoir rendu leur roi. Mais ayant peu de commerce, nous dirent-ils, avec les étrangers, ils nous supplioient de ne pas

nous offenser s'ils nous refusoient l'entrée de leur pays. Nous comprîmes que de quelque manière qu'ils fussent disposés pour lui, ils ne vouloient point qu'il dût son rétablissement à ses propres forces. Ils nous offrirent des rafraîchissements, que nous refusâmes; mais surpris que les compliments qu'ils nous firent de la part de Junius se réduisissent à des politesses vagues, qui ne pouvoient nous faire juger ni de sa situation, ni de leur dessein, nous leur demandâmes pourquoi nous ne revoyions pas du-moins les deux hommes dont nous l'avions fait accompagner, et s'ils n'avoient pas reçu d'ordre pour retirer son équipage et les dames turques. Ils n'avoient pas la moindre instruction là-dessus; et toutes les questions par lesquelles nous fatiguâmes les députés ne nous apportèrent pas d'autres lumières.

Cette obstination à nous cacher leurs affaires nous fit prendre une meilleure idée de leur politique que Junius même ne nous l'avoit donnée par ses relations. Nous offrîmes aux dames turques la liberté de nous quitter pour se rendre à Maina; mais loin de l'accepter, elles nous conjurèrent de leur procurer tout autre sort que celui de vivre avec les Turcs et les Maniotes. Le goût de la liberté, dont elles avoient senti la douceur pendant quatre mois, avoit changé toutes les

idées de leur naissance et de leur éducation. Nous consentîmes à les garder sur le vaisseau, sans avoir approfondi quelles étoient leurs vues. À l'égard des députés, la seule faveur que nous les priâmes de nous accorder fut de remettre à Junius une lettre que nous lui écrivîmes, et dont notre dessein étoit d'attendre la réponse. Après quelques marques d'inquiétude et d'étonnement, nous le pressions de ne pas nous laisser partir sans connoître mieux son sort et ses intentions. Et prévoyant que les mêmes raisons qu'on avoit eues de tenir une conduite si mystérieuse empêcheroient peut-être qu'on ne lui permît de nous répondre, nous lui promettions de lui rendre compte un jour de tout ce qu'il laissoit entre nos mains.

Dans toute autre circonstance, nous ne nous serions jamais déterminés à partir sans être mieux instruits de ses affaires, et nous aurions regardé même comme une loi d'honneur de ne pas laisser derrière nous un homme à qui nous avions accordé une sorte de protection. Mais outre que la présence d'un corps de quinze cents hommes nous tenoit nécessairement en bride, il nous parut, au langage respectueux des Maniotes, qu'ils ne pouvoient lui avoir fait un mauvais accueil, et que nous devions éviter par conséquent de les aigrir en nous mêlant malgré eux

de leurs intérêts. Nous passâmes trois jours à l'ancre, sans nous apercevoir qu'on parût penser à nous. A la distance où nous étions de la ville, et cachés derrière une pointe qui nous tenoit à l'abri, nous ne découvrîmes rien qui pût servir de matière à nos conjectures. La curiosité m'auroit porté à nous approcher du-moins de l'entrée du port; mais Perès jugea que nos moindres observations pouvant nous rendre suspects, elles deviendroient peut-être aussi pernicieuses à Junius qu'elles seroient inutiles pour nous. Il nous restoit à délibérer si, dans la supposition que le roi des Maniotes étoit remonté sur le trône, nous devions suivre le projet de tenter quelque chose en Albanie. Mais des espérances si légères ne pouvant faire le fondement d'une entreprise sensée, nous nous accordâmes à penser que, si nous devions tourner de ce côté-là, ce ne devoit être qu'après avoir laissé le temps à Junius de faire ses préparatifs. Si nous ne trouvions point alors plus de vraisemblance dans le plan qu'il nous avoit proposé, nous ne laissions point d'avoir deux motifs pour nous approcher de quelque port d'Albanie. L'un de remettre dans leur patrie les trois dames turques. De jolies femmes n'étoient pas un fardeau pour nous, et nous n'étions pas même fatigués du nombre; mais nous nous étions aperçus

que, malgré la présence de Junius, qui continuoit de leur rendre les mêmes soins, trois jeunes chevaliers, qui avoient obtenu la permission de faire une campagne avec nous, faisoient des progrès continuels auprès d'elles. Perès étoit ennemi de la débauche, et s'il donnoit ce nom, comme je l'ai fait remarquer, à l'inconstance et à la variété des désirs, il ne le donnoit pas moins à toutes sortes d'excès qui lui paroissoient blesser la bienséance. Ainsi ce qui lui sembloit supportable entre lui et moi, prenoit un air choquant pour lui lorsqu'il y voyoit le scandale attaché. Vous allez voir, m'avoit-il dit plusieurs fois, que nos soldats et nos matelots, qui ont respecté jusqu'à-présent nos amours, vont prendre droit de la multitude des exemples pour se relâcher de la considération qu'ils ont eue pour nos maîtresses; heureux à-la-fin si nous ne les voyons pas mutinés pour nous les enlever, ou pour s'en procurer d'autres, qu'ils se croiront autorisés à faire monter sur notre vaisseau. Enfin Perès vouloit que l'amour fût conduit avec bienséance, et que nos foiblesses fussent revêtues d'un air de dignité qui les rendît respectables aux gens qui nous obéissoient. Notre second motif étoit d'apprendre par la voie de l'Albanie des nouvelles certaines de Junius, et de lui faire même donner des nôtres par un exprès qui ne

paroîtroit point suspect à ses peuples en venant d'un lieu si voisin.

Nous sortîmes du golfe sans être déterminés sur notre route, et poussés par le désir vague de chercher les occasions de nous distinguer. Elles pouvoient s'offrir à chaque moment, puisque nous étions résolus de nous avancer jusqu'aux Dardanelles, et d'attaquer tout ce qui n'auroit pas sur nous d'autre avantage que celui du nombre. Helena, qui ne nous entendoit plus parler que de combats et de guerre, tomba dans des alarmes qui troubloient continuellement son repos. Je ne vis rien de plus propre à la rassurer, que de lui faire prendre un habit d'homme, qui ne l'exposeroit jamais qu'à la moitié du péril. Elle y consentit; et me souvenant de la métamorphose qu'elle m'avoit forcée de faire à Naples, je pris un plaisir extrême à la trouver capable de faire la même folie pour me plaire. On ne se représentera jamais combien cet habit la rendoit aimable. Mais à-peine l'avoit-elle porté deux heures, que nous découvrîmes un vaisseau dont nous ne reconnûmes pas tout-d'un-coup le pavillon. Il nous parut même que dans la difficulté de distinguer qui nous étions, il en avoit changé plusieurs fois dans un espace fort court; et nos matelots, qui connoissoient mieux que Perès et moi toutes les

ruses des corsaires, nous assurèrent à-là-fin que c'étoit un vaisseau de Dulcigno. Il étoit moins question d'attaquer que de nous défendre; car dans quelles vues nous serions-nous arrêtés aux plus misérables de tous les brigands? Nous savions qu'ils ne cherchoient pas non plus les vaisseaux de Malte; mais le nôtre avoit conservé son ancienne figure, et quoique nous fussions bien éloignés de déguiser notre pavillon, l'usage que tous les corsaires ont d'en changer continuellement ne permet guère de se fier à l'apparence dans toutes les parties de la Méditerranée. Les mêmes matelots qui nous avoient fait connoître de quels ennemis nous avions à nous défendre, nous exhortèrent à les prévenir, si nous voulions nous mettre en état de ne les pas craindre. En effet, leur voyant tourner vers nous leurs voiles, nous nous hâtâmes de leur faire face, et le vent nous favorisant plus qu'eux, nous leur épargnâmes la plus grande partie du chemin. Ils nous reconnurent à notre approche, et nous les vîmes tout-d'un-coup changer de route, comme s'ils eussent voulu nous faire connoître qu'ils cherchoient à nous éviter. Mais nous étions déjà remplis du feu qui s'allume à l'approche du combat. Perès, terrible dans ces grandes occasions, secouoit son sabre, et ne respiroit que le moment de l'abordage. Je

me disposois à le seconder avec les trois chevaliers; et pour aguerrir Helena, je la plaçai sur le tillac, à l'abri de la mousqueterie, par le soin que j'eus de lui former un rempart de tout ce qui pouvoit la défendre. Nous joignîmes les corsaires. Ils nous reçurent intrépidement. Mais ils étoient exercés, sans doute, à la ruse qu'ils méditoient, car il est impossible que, sans des préparatifs extraordinaires, elle eût pu leur réussir avec tant de bonheur.

Perès s'étoit formé pour principe, sur-tout depuis que notre canon nous avoit fait perdre le vaisseau de Junius, de ne pas employer le secours de l'artillerie dans toutes les occasions où nous pouvions espérer d'en venir brusquement à l'abordage. Les corsaires s'étant laissés accrocher sans avoir lâché non plus leur bordée, nous fûmes aussitôt sur leurs ponts avec la meilleure partie de nos gens. Mais au-lieu de nous y faire tête, ils passèrent sur notre vaisseau avec une vîtesse qui surpassoit beaucoup la nôtre; et tandis que notre surprise nous faisoit prendre leur mouvement pour une fuite, ils retirèrent les grapins qui tenoient leur vaisseau au nôtre, et s'éloignèrent de nous en un instant. Perès, confondu de ce spectacle, les regardoit avec admiration. Ce qui restoit de leurs gens sur leur bord ne paroissant point capable

de nous arrêter, je cherchois, comme lui, quelque moyen de repasser sur le nôtre. La honte et la rage nous auroient rendus capables de toutes sortes d'excès dans ce furieux moment; mais elles ne pouvoient se tourner que contre nous-mêmes. Nos ennemis trouvant peu de résistance dans une foible partie de nos gens que nous avions laissés à bord, les traitoient déjà en vainqueurs, et forçoient nos matelots de prendre tout l'avantage du vent pour s'éloigner. Mais ce qui dût exciter encore plus nos transports, ne doutant point que notre artillerie, dont nous étions fort bien montés, ne fût prête à tirer, ils y mirent eux-mêmes le feu, et proches comme nous l'étions encore, ce ne put être que par un miracle des plus signalés qu'ils manquèrent de nous couler à fond. Cependant leur exemple nous ayant fait prendre le seul parti qui nous ouvrît quelque jour à l'espérance, nous pressions la manœuvre pour nous efforcer de les suivre, et nous leur aurions fait payer leur trahison bien cher, s'il nous avoit été possible de les rejoindre. Mais leur vaisseau étoit une vraie retraite de brigands, où régnoient le désordre et la misère. Leurs voiles étoient en pièces, et tout le reste y répondoit au caractère de ces misérables. Le vent nous servant néanmoins presque aussi heureusement qu'eux, ils ne purent prendre

dre assez d'avance pour échapper absolument à notre vue. De quelque côté qu'ils pussent tourner, ils jugèrent bien que nous ne nous lasserions pas de les poursuivre. Dans l'impossibilité de gagner Dulcigno, ils se livrèrent à l'impétuosité du vent qui les portoit vers la côte d'Afrique. Tous nos efforts n'ayant pu empêcher qu'ils n'y fussent deux jours avant nous, ils eurent le temps de prévenir les Maures sur notre arrivée, et d'en assembler assez pour se mettre en état de ne pas nous craindre.

De quoi étions-nous capables, d'ailleurs, avec aussi peu d'artillerie et de munitions que nous en avions trouvé sur leur bord? Le port où nous arrivions à leur suite étoit un lieu fort mal défendu, et l'habitation avoit moins l'apparence d'une ville que d'un misérable village. Mais trois ou quatre cents Maures bien armés que nous aperçûmes sur le rivage, et notre canon même qu'ils avoient disposé à terre pour s'en servir contre nous, ne nous permettoient pas d'approcher sans une imprudence aveugle. Mon désespoir augmentoit à tous moments. Je voulois que, sans considérer le péril, nous fissions notre descente cinq cents pas au-dessus d'eux. Environ soixante hommes que nous avions avec nous, gens d'une résolution et d'une valeur éprouvée, me paroissoient suffire pour battre

une armée de Maures. Ils ne soutiendront pas un moment nos coups, disois-je à Perês. Vous et moi, c'est assez pour les faire trembler. Tout furieux qu'il étoit lui-même, il jugea que cette entreprise ne pouvoit être tentée. Comme la plus sensible de nos pertes étoit celle de nos maîtresses, et qu'avec beaucoup moins d'amour que moi il ne paroissoit pas regretter moins la sienne, il me proposa de sacrifier volontairement mon vaisseau, et de faire demander aux corsaires à cette condition, les dames qu'ils nous avoient enlevées. Je n'avois pas besoin d'instances pour me rendre à ce conseil. Les trois chevaliers, qui étoient sous nos ordres, ayant le même intérêt que nous à cette négociation, nous offrirent de se rendre au rivage. Nous refusâmes de les engager dans un péril que nous ne partagerions pas avec eux. Mais choisissant entre nos soldats un Italien fort adroit, qui avoit passé toute sa vie à courir cette mer, et qui avoit une connoissance confuse de tous les langages, nous le chargeâmes d'une commission dont il se crut fort honoré. Il se mit dans la chaloupe, conduit par deux matelots de l'équipage des corsaires. L'espérance nous rendit plus tranquilles, car nous ne doutions presque point que nos ennemis ne fussent trop satisfaits d'acheter la paix et la possession de leur butin,

en nous cédant une si petite partie de leur proie. Notre raisonnement étoit que ces misérables, n'estimant les femmes que pour les vendre, ils aimeroient beaucoup mieux renoncer à un gain, qui n'avoit pas de proportion avec les richesses qu'on leur abandonnoit, que de s'obstiner à garder la côte, et à nous disputer la descente aussi long-temps qu'il nous plairoit de les tenir en alarme. Le parti même qu'ils avoient pris de demeurer à terre, tandis qu'ils auroient pu se rembarquer avec un nombre de gens supérieur au nôtre, et se servir contre nous de tous les avantages de notre vaisseau, nous faisoit connoître l'opinion qu'ils avoient de nous, et combien ils se croiroient heureux d'en être délivrés. Mais nous ne faisions point réflexion qu'il n'y a rien de si cruel que les perfides et les lâches, lorsqu'ils se sont mis en état de ne rien craindre. Ils reçurent nôtre député. Nous remarquâmes même, à la distance où nous étions, qu'ils s'étoient assemblés autour de lui pour l'écouter; et soit envie de nous effrayer, soit simple mouvement de cruauté, ils lui tranchèrent aussitôt la tête. Ce fut alors que, ne me possédant plus, j'excitai tous mes gens à tirer vengeance d'une action si barbare. Perès même commençoit à reconnoître qu'il valoit mieux périr les armes à la main que de nous voir ré-

duits à cet excès d'humiliation. Cependant une autre pensée lui fit suspendre nos transports. Il me dit que, dans quelque endroit que nous fussions de la côte d'Afrique, nous ne pouvions pas être fort éloignés de Tunis, puisque c'étoit un vent d'est qui nous avoit poussés impétueusement pendant quatorze jours. Il nous étoit aisé du-moins de prendre langue quelques milles plus bas; et s'il se trouvoit effectivement que nous fussions voisins, ou du port qu'il avoit nommé, ou de quelque autre lieu dont le gouvernement fût régulier, il ne désespéroit pas qu'en faisant valoir les relations qu'il avoit eues à la cour de Maroc, et la certitude qu'il avoit encore de n'être pas mal dans l'esprit du roi, la crainte d'un prince si redouté ne nous servît plus que tous nos efforts. Nous nous trouvâmes plus proche que nous n'avions osé le croire d'un port nommé *Trina*. Perès nous conseilla de lui abandonner la conduite de nos intérêts, dans la crainte que notre qualité de chevaliers ne nous fît trouver de la difficulté dans les premières préventions. Il se présenta seul à ceux qui vinrent visiter notre vaisseau, et demandant d'être conduit au gouverneur, auquel il avoit à communiquer des affaires importantes, il obtint d'abord que nous fussions traités avec politesse. Il nous resta néanmoins des gardes, de

qui nous apprîmes bientôt qu'on n'ignoroit point à Trina l'arrivée d'une troupe de corsaires qui étoient venus se refugier dans le pays avec leur butin. Le gouverneur alarmé de leur avoir vu rassembler un si grand nombre de Maures, qui n'avoient point eu d'autre motif pour les secourir que leur haîne contre les Chrétiens, avoit déjà donné des ordres pour y faire avancer quelques troupes régulières; et la moindre de ses intentions étoit de s'attribuer quelque part à leur proie. Le retour de Perès nous apporta d'autres éclaircissements. Il ne s'étoit pas flatté mal-à-propos en croyant son nom respecté des barbares. Le gouverneur l'avoit vu à la cour de Maroc, et se souvenant de la considération qu'il y avoit obtenue, il s'empressa de lui en marquer par ses services. Et la modération de notre demande lui parut sans doute un prétexte pour faire tourner à son profit tout ce que nous offrions de lui abandonner. Quoi qu'il en soit, il fit porter à ses troupes qui s'étoient déjà mises en marche, un nouvel ordre de dissiper promptement les mutins, et d'amener à Trina tout ce que les corsaires nous avoient enlevé. Cependant il lui représenta que n'osant disposer avec un pouvoir absolu d'une prise enlevée sur les chrétiens, il falloit que le roi fût informé de cet événement, et qu'il nous accordât lui-même la liberté de

nos dames. Cette objection fit craindre à Perès ce que nous eûmes le chagrin de voir arriver, c'est-à-dire, que les lenteurs et les discussions ne fissent reconnoître les trois dames de Junius pour des femmes qui appartenoient à la Turquie, et que cette difficulté ne rendît leur délivrance impossible. Mais c'étoit ne prévoir encore qu'une partie de nos inquiétudes, et je devois y avoir la meilleure part.

Perès n'auroit pas balancé à se rendre sur-le-champ à la cour, où sa présence auroit produit plus d'effet qu'une députation, s'il n'eût appréhendé que nous ne nous trouvassions mal de son absence. Il étoit convenu avec le gouverneur, que jusqu'au retour du courrier nous demeurerions tranquilles à la distance où nous étions du port; et la seule précaution qu'il eût pu prendre pour la sûreté des dames, avoit été d'obtenir qu'elles fussent amenées les premières à Trina, pour y demeurer sous la protection du gouverneur. Ces deux conventions furent observées fidèlement; mais ceux qui eurent la commission d'amener les dames, ne purent deviner qu'Helena fût du même sexe que les trois Turques et l'Espagnole. Non-seulement elle n'avoit pas quitté les habits du nôtre, que je lui avois fait prendre avant notre infortune; mais ses compagnes intéressées par l'amitié à lui épargner les périls qui mena-

çoient sa jeunesse, s'étoient accordées à la faire passer aux yeux des corsaires pour un jeune homme de l'âge qu'elle portoit sur sa figure. Ainsi les ordres du gouverneur n'ayant point été assez expliqués pour faire concevoir aux autres que le changement qu'on mettoit dans leur situation étoit une faveur, Helena, qu'elles se virent forcées d'abandonner, fut laissée derrière sans qu'elles osassent encore découvrir son sexe, et l'exhortation qu'elles lui firent en la quittant, fut, au contraire, de redoubler ses soins pour le cacher. Cependant elle suivit dès le lendemain le reste de notre dépouille; mais elle continua d'être séparée des autres, et le gouverneur même la mettant au nombre des prisonniers que nous paroissions négliger, s'applaudit de pouvoir la compter entre les parties du butin dont il étoit résolu de s'emparer.

Le soin qu'il eut de faire avertir Perès qu'il avoit reçu les dames, et qu'il nous promettoit de les traiter avec toutes sortes d'égards, diminua les mortelles alarmes qui ne m'avoient pas donné de relâche depuis la perte de ce que j'aimois. Il se passa quelques jours pendant lesquels je fus soutenu par l'espérance. Enfin, les ordres du roi étant arrivés, Perès qui en reçut avis se rendit à terre pour apprendre ce que nous avions à nous promettre. Ils étoient accompagnés d'une expli-

cation qui ne fut pas accablante pour moi seul, mais qui ne put l'être autant pour les trois chevaliers que pour moi. Ce prince avoit été promptement informé que les trois dames étoient turques; elles s'étoient trahies malgré elles par leur langage. Il s'excusoit avec plusieurs marques d'estime et de bonté pour Perès, de ne pouvoir lui remettre trois captives qui étoient mahométanes; et la demande que le gouverneur avoit fait faire en son nom, ne proposant que quatre dames à délivrer, la faveur du roi se réduisoit à nous accorder l'Espagnole.

Perès n'étoit pas assez amoureux pour n'être sensible qu'à sa propre joie. L'amour lui fit aisément comprendre à quel désespoir j'allois me livrer en apprenant qu'Helena étoit, non-seulement oubliée dans les ordres du roi de Maroc, mais inconnue au gouverneur, et par conséquent demeurée, suivant les apparences, entre les mains des corsaires. Il n'osoit s'expliquer ouvertement sur les marques qui pouvoient la faire reconnoître, sur-tout lorsqu'ayant eu la liberté de voir son Espagnole, il sut d'elle que par ses conseils ma timide maîtresse avoit continué de déguiser son sexe. La réclamer avec trop d'éclat, c'étoit l'exposer à ne jamais sortir des mains de ceux qui la retenoient, et qui ne découvriroient point qu'elle étoit une des plus aimables filles du

monde, sans prendre pour elle une autre sorte d'attachement. Cependant, en suivant les traces de tout ce qui nous avoit été enlevé, il apprit enfin qu'elle avoit été livrée au gouverneur. L'embarras ne cessoit point par cette découverte. Il parut même de fort mauvais augure à Perès, que le gouverneur ne pouvant ignorer les mouvements qu'il s'étoit donnés pour la découvrir, eût affecté de garder un profond silence, qui ne pouvoit partir d'un homme disposé à l'obliger. Cependant, ne pouvant pénétrer malgré lui dans l'intérieur de sa maison, il fut réduit à lui confesser naturellement qu'il manquoit quelque chose à ses bienfaits, et que pour nous donner lieu de louer éternellement sa générosité, il falloit nous rendre un jeune homme que nous avions perdu avec notre vaisseau, et qu'il avoit attaché à son service. Perès s'imaginoit encore que le sexe d'Helena pouvoit être ignoré, et qu'il pouvoit la délivrer à la faveur de quelques équivoques. Mais, soit que le gouverneur l'ignorât effectivement, soit qu'il ne pensât qu'à s'envelopper dans une réponse obscure, il marqua beaucoup de regret de voir son autorité plus bornée que jamais par les derniers ordres du roi; et pour ce qui regardoit particulièrement le jeune homme qu'on lui demandoit, il s'excusa par des engagements qu'il avoit déjà pris pour l'envoyer à la

contre l'avarice et la perfidie du gouverneur, qui s'étoit mis en possession de la plus riche partie de leur butin, ils m'offrirent de se joindre à moi avec tous leurs gens pour nous saisir de la ville; et prevenant l'objection qu'ils devoient craindre naturellement du côté du nombre, ils m'assurèrent que les premiers Maures qu'ils avoient attroupés en arrivant sur la côte, étoient aussi indignés qu'eux de s'être vu enlever la part qu'ils espéroient à leur proie, et que par le penchant de tous ces peuples à se révolter, ils étoient disposés à s'unir à nous pour s'enrichir par le pillage de la ville.

Ils ne pouvoient me prendre dans un moment plus propre à me faire écouter leurs offres. Quoique je sentisse tout ce qu'il y avoit d'humiliant pour moi à me lier avec des infâmes, leurs sentiments et leurs principes m'étoient indifférents lorsque je n'avois besoin que de leur courage et de leurs armes. Je leur demandai sans délibérer à quel temps ils remettoient l'exécution de leur dessein. En effet, il n'y avoit que la lenteur qui
le faire rejetter. Tout ce qui pouvoit être
rompt que le retour de Perès, avoit des
es pour mon impatience. Je les fis expli-
les moyens qu'ils vouloient employer.
ent que s'ils étoient sûrs de moi, ils
oient dès la nuit suivante pour esca-

lader la ville du côté de la terre, tandis que je formerois mon attaque par le port. Les troupes que le gouverneur avoit fait marcher contre eux, avoient déjà repris leurs quartiers à quelque distance. Il ne falloit pas craindre qu'elles pussent se rassembler en un instant. Celles de la ville étoient en si petit nombre qu'elles ne pouvoient soutenir nos premiers efforts. Quatre heures nous suffisoient pour faire un butin considérable; et maîtres des trois vaisseaux qui étoient dans le port, sans compter les nôtres, nous pouvions les charger de notre proie, en confier la conduite à nos plus fidèles compagnons, et partir ensemble pour aller faire à Malte, ou à Dulcigno, le partage de nos richesses.

Je m'arrêtai aussi peu à l'indignité d'une conspiration qui sembloit nous mettre sur la même ligne avec une troupe de voleurs, qu'à l'espérance du pillage, dont ils croyoient me faire un puissant motif. Helena m'occupoit seule. Je pensois à cet unique trésor, et je n'étois effrayé que par la difficulté de trouver la maison du gouverneur dans une ville que je ne connoissois point. Les corsaires, à qui je fis cette objection, se persuadèrent que c'étoit une espèce de choix du lieu que je voulois me réserver pour le pillage; et paroissant disposés à ne me rien contester, ils me promirent de m'envoyer à leur retour dix

Maures qui me serviroient de guides. Je leur engageai ma parole de commencer mon attaque au signal dont nous convînmes, et ne demandant point d'autre sûreté dans des pirates que le désir de s'enrichir par le vol, je les renvoyai fort satisfaits de mes promesses.

Cependant, à-peine furent-ils partis que mille sentiments d'honneur, dont toute la force de la douleur et de l'amour ne put me défendre, semblèrent me reprocher mon dessein comme un crime. Perès l'approuvera-t-il ? Ce fut la première question par laquelle je mis mon propre cœur à l'épreuve. L'idée seule de ce vertueux ami étoit capable de me soutenir dans le sentier de l'honneur. Mais que fût-ce, en y réfléchissant davantage, de considérer que dans le voyage qu'il avoit entrepris pour mes intérêts, mon téméraire engagement l'exposoit à toute la vengeance du roi de Maroc, qui ne pourroit ignorer un moment la part que j'aurois eue à la trahison des corsaires ? Je ne balançai point sur cette réflexion à regretter jusqu'à la moindre idée de mon projet, et j'admirai l'imprudente folie qui m'avoit rendu capable d'y consentir. Cependant, je ne pouvois renoncer aussi à la flatteuse espérance que j'avois eue pendant quelques moments de revoir Helena dès la nuit suivante. Elle me fit examiner du-moins s'il étoit impos-

sible, sans prendre part à l'entreprise des corsaires, de profiter de l'obscurité et de la confusion pour l'enlever. Mais cette délibération me fit naître une autre crainte, qui fut bientôt assez forte pour me faire reprendre toutes les vues que je venois de condamner. Les corsaires pouvoient-ils s'emparer de Trina et piller la ville, sans retrouver Helena, sans la reconnoître, et par conséquent sans l'enlever encore une fois? Qui savoit même de quoi ces brutaux, et les Maures qui étoient prêts à les seconder, seroient capables dans la chaleur du pillage et du massacre? Ah! ma vie, celle de Perès, l'intérêt du monde entier, pouvoient-ils me faire abandonner une maîtresse si chère aux plus horribles de tous les malheurs? Non, non, ce n'est pas pour Perès que je dois craindre, il a de l'esprit, disois-je en moi-même, il a de l'adresse et du courage; un homme tel que lui a-t-il des périls à redouter? Il trouvera du-moins le moyen de fuir. Mais une fille de seize ans a-t-elle quelque ressource contre la violence d'une troupe de barbares? Et si elle n'est pas secourue par un amant à qui elle a tout sacrifié, de qui attendra-t-elle du secours?

Je sentois couler mes larmes dans la violence de cette agitation; car si je n'étois plus arrêté par l'infamie de me joindre aux corsaires, je ne

pouvois secouer les remords de l'amitié. Je ne communiquai à personne, ni mon trouble, ni un dessein sur lequel j'étois encore dans une cruelle indécision. Les dix Maures arrivèrent avant la fin de la nuit. Ce fut un mortel redoublement d'incertitude. Je fus long-temps sans leur parler, et je donnai ordre qu'aucun de mes gens n'approchât d'eux. Enfin, formant une autre espérance sur quelques idées tumultueuses qui me passoient dans l'esprit, je me les fis amener. Je remarquai d'abord avec joie que les corsaires avoient choisi ceux à qui ils avoient trouvé quelque connoissance de la langue qu'ils appellent *Franca*. J'avois quelques lumières à espérer de leurs explications. Je leur demandai s'ils connoissoient assez la ville et la maison du gouverneur, pour m'inspirer toute la confiance que je voulois leur accorder; et me persuadant par leurs réponses que je pouvois également compter sur leurs services et sur la passion qu'ils avoient pour le pillage, je leur découvris mon nouveau projet, qui étoit de m'emparer à-la-vérité de la maison du gouverneur, mais pour leur en abandonner les dépouilles, leur protestant que de tout le butin dont je voulois me rendre maître, je ne désirois qu'un jeune esclave Italien, que je les conjurois de me faire retrouver. J'y mettois une condition; c'étoit qu'avant la

fin de la nuit, et lorsque je leur aurois assuré leur proie par la force des armes, quelqu'un d'entr'eux me ramèneroit au vaisseau avec tous mes gens. Je ne sais de quel succès une résolution si mal concertée auroit été suivie, ni même jusqu'à quel point j'aurois eu à me louer de la fidélité des Maures. Mais croyant tout-à-la-fois me sauver de la honte de m'associer aux corsaires, et ménager les intérêts de Perès en quittant la ville avant le pillage, je m'applaudis de la facilité que je me promettois déjà dans l'exécution de mon entreprise.

Il ne restoit qu'à la communiquer à mes gens. Je fis appeler les trois chevaliers, qui eurent la complaisance de ne me condamner que par le silence avec lequel ils reçurent mes ordres, et qui n'en paroissant pas moins disposés à les suivre, prirent le soin de préparer tout mon monde au combat. Nous n'avions pas besoin d'un quart-d'heure pour nous rendre à la ville, et le vent nous promettoit d'être assez favorable pour l'abréger encore. Après avoir pris quelques heures de sommeil, je trouvai en me réveillant que l'après-midi étoit déjà fort avancée, et que l'obscurité devant commencer vers neuf heures, il m'en restoit à-peine quatre pour achever mes préparatifs. J'étois résolu de n'en pas perdre un moment, et mon ardeur n'avoit fait qu'aug-

menter, avec les forces que je venois de réparer par le sommeil. On m'avertit qu'on voyoit paroître Perès. Ce fidèle ami qui souffroit mortellement du trouble où il ne doutoit pas que sa lettre ne m'eût jeté, avoit fait en vingt-quatre heures plus de cent lieues, et revenoit avec toute la joie qu'il s'attendoit de me causer par les plus heureuses nouvelles. Le roi de Maroc, sensible au plaisir de le revoir, lui avoit non-seulement accordé la liberté d'Helena; mais apprenant notre aventure, et la conduite du gouverneur, il l'avoit chargé lui-même d'un ordre qui portoit la restitution de notre vaisseau, à la seule condition de composer avec les corsaires, pour leur faire trouver aussi quelque faveur dans l'asile qu'ils avoient cherché sous sa protection. Perès lui avoit offert généreusement de s'en tenir à notre première proposition; mais ce prince avoit réglé lui-même que nous abandonnerions aux corsaires la moitié de leur proie. Avec cet heureux fruit de son voyage, Perès rapportoit d'autres éclaircissements, qui n'é-
i pas moins avantageux pour ses propres
ts. Il avoit appris de toute la cour et du
me, que peu de semaines après son pre-
art de Maroc, il y étoit arrivé quelques
du gouverneur d'Oran, qui venoient
sa liberté et le prix de sa rançon. Le

trouvant parti, ils avoient marqué d'autant plus de regret de ne le pas rencontrer, qu'ils avoient ordre de lui annoncer qu'en faveur de ses services, la cour d'Espagne, à la sollicitation du gouverneur d'Oran, qui les avoit fait valoir, lui accordoit sa grace avec la restitution de tous ses biens, et prenoit sur elle les frais de sa rançon. Ainsi Perès se trouvoit à la fin de ses infortunes, et ce n'étoit plus que le zèle de l'amitié qui l'amenoit à Trina, pour finir ou pour partager les miennes.

Il m'embrassa avec transport, en mettant le pied dans le vaisseau; et sans remarquer mon trouble, qu'il n'auroit pu, d'ailleurs, attribuer qu'aux sujets de douleur qu'il m'avoit laissés à mon départ, il se hâta de me raconter ce qu'il crut le plus propre à rétablir ma tranquillité. Je fus sensible, sans doute, à son récit; mais ne pouvant éloigner de mon imagination le péril d'Helena, je conservois un reste d'embarras dont il s'aperçut; et lui épargnant même de m'en demander la cause, je lui appris sans détour la conspiration des corsaires et la part que l'intérêt de ma maîtresse m'avoit forcé d'y prendre. Il frémit de cette nouvelle. Sa surprise n'étoit point que l'amour eût été capable de m'engager dans une si horrible résolution, ni sa douleur, que je n'eusse point assez considéré le péril au-

quel il auroit pu se trouver exposé; mais la reconnoissance dont il nous croyoit redevables au roi de Maroc, lui fit regarder mon entreprise comme un crime monstrueux, et me déclarant qu'il falloit songer plutôt à défendre Trina et le gouverneur, il me conjura dans les termes les plus pressants d'abandonner une résolution qui nous couvriroit d'un éternel opprobre. Je ne résistai pas un moment à ses instances. Cependant, lui ayant appris combien le temps étoit cher, il me fit consentir à me rendre sur-le-champ à Trina, pour découvrir au gouverneur l'insulte dont il étoit menacé, et l'aider, s'il étoit nécessaire, des armes de nos gens et de ses propres bras, à repousser une si dangereuse attaque. Il voulut que les dix Maures fussent gardés à vue, et qu'au-lieu de descendre dans la chaloupe, nous nous approchassions du rivage avec notre vaisseau.

La docilité que j'eus à suivre tous ses conseils lui fit oublier mon imprudence. Nous ne perdîmes pas un moment pour gagner la terre. Quelque alarme que notre approche répandît dans le port, elle cessa en le voyant paroître. On étoit déjà si bien informé de l'accueil favorable qu'il avoit reçu à la cour, que tous les Maures s'empressoient de lui marquer du respect. Nous laissâmes nos gens disposés au com-

bat ; et n'ayant appris mon premier dessein qu'aux trois chevaliers, je n'eus besoin que d'un mot pour leur déclarer qu'il étoit changé. Le gouverneur, à qui Perès n'avoit expliqué qu'à demi les ordres du roi, fut surpris de l'air empressé avec lequel il nous vit arriver. Mais quelle fut son inquiétude au récit du danger qui le menaçoit ? Il se crut perdu. A-peine avoit-il dans la ville deux cents hommes de troupes réglées. Ses fortifications étoient foibles; et l'heure du péril étoit si peu éloignée, qu'il ne voyoit rien à espérer de la prudence. Cependant la promesse de notre secours le rassura. Les Maures connoissent la valeur des chrétiens; et soixante soldats tels que nous lui représentâmes les nôtres, lui parurent une armée. Perès ne laissa point de l'exhorter à rassembler parmi les bourgeois tous ceux qui lui paroîtroient propres à se servir d'une épée; et dans moins d'une heure nous vîmes autour du château environ trois cents hommes qui pouvoient figurer du-moins par le nombre.

Mais au milieu de ce mouvement j'étois agité de deux soins, que je communiquai à Perès. Le premier pouvoit être aisément dissipé; et je ne doutai point qu'il n'eût aussitôt cette complaisance pour moi. Dans l'incertitude du succès de notre défense, je lui proposai de nous faire

rendre Helena avant l'attaque, et de la faire conduire à bord, où elle seroit du-moins plus sûrement avec l'Espagnole. Ma seconde difficulté regardoit les corsaires même, à l'égard desquels j'allois me rendre coupable d'une infidélité qui surpassoit peut-être la faute que j'avois commise en me liant avec eux. Il n'étoit pas question d'examiner si c'étoient des infâmes. Je leur avois engagé ma parole; et si l'honneur m'ordonnoit de les priver du secours que je leur avois promis, m'autorisoit-il à tourner contre eux mes armes et celles de mes gens? Perès jugea que la sûreté d'Helena demandoit qu'elle fût conduite au vaisseau. A l'égard des corsaires, il me parut qu'il n'auroit pas balancé non plus à reconnoître la justice de mes scrupules, si la nécessité ne nous eût fait comme une loi de les étouffer. Cependant, après les avoir pesés long-temps, il crut trouver un tempérament qui pouvoit mettre mon honneur à couvert. Ce fut de faire avertir les corsaires, que non-seulement j'abandonnois le dessein de les seconder, mais qu'ayant des propositions avantageuses à leur faire, je demandois qu'ils me députassent deux de leurs chefs pour les recevoir. Il lui parut même inutile de communiquer cette démarche au gouverneur; et comme il pouvoit arriver que, loin de garder quelque modération, ces

brigands n'en devinssent que plus furieux, il jugea que ce devoit être un des dix Maures du vaisseau, que je devois charger de ma commission, après lui avoir fait observer que nous avions mis la ville en état de se défendre. Il étoit huit heures, et le jour commençoit à baisser. Ma crainte étoit que la fureur des corsaires ne nous laissât point le temps d'exécuter nos résolutions. Je fis venir néanmoins un des dix Maures, à qui je commandai de faire la dernière diligence. Et revenant à la nécessité de conduire Helena au vaisseau, je pressai Perès d'en faire la proposition au gouverneur. Mais autre sujet d'alarme. Ce perfide se trouvant offensé du parti que Perès avoit pris de s'adresser à la cour, et n'osant abuser néanmoins du pouvoir qu'il avoit sur Helena, l'avoit fait partir pour Maroc dans l'absence de mon ami. En nous faisant cette déclaration, il affecta de justifier sa conduite et de nous rassurer contre toutes sortes de craintes. Après l'avoir promise à l'empereur, nous dit-il, je ne pouvois me dispenser de l'envoyer promptement à sa cour, et je me flattois même, continua-t-il en s'adressant à Perès, qu'elle y seroit aussitôt que vous. Mais votre diligence a trompé toutes mes mesures. Ne vous défiez point, ajouta-t-il, de la générosité de mon maître, qui n'est point capable de rétracter une

faveur après l'avoir accordée. Le traître ne nous eût point donné cette espérance s'il l'eût crue aussi infaillible qu'il nous la vantoit. Dans le premier mouvement de mon indignation, je regrettai d'avoir abandonné mon dessein, et je l'aurois renouvelé au mépris de toutes les instances et de toutes les considérations de Perès, si mon emportement ne m'eût laissé assez de raison pour comprendre que j'allois m'ôter toute espérance de faveur du côté de la cour. Perès qui remarqua mon trouble, et qui en redouta les suites, me fit faire lui-même cette réflexion. Je me fis une mortelle violence pour modérer mon ressentiment jusqu'à l'arrivée du Maure.

La réponse des corsaires fut plus ferme que je ne m'y attendois. Ils me faisoient faire un reproche amer de ma frayeur ou de mon inconstance, et n'en paroissant pas moins résolus de se faire justice par les armes, ils me déclaroient qu'ils étoient aussi peu capables de se laisser tromper par l'artifice qu'intimider par les menaces ou par la force. Cette bravade irrita Perès. Il me crut dégagé de tous les scrupules qui m'avoient arrêté; et jugeant que, dans quelque dessein que nos ennemis persistassent, il nous seroit plus aisé de les mettre à la raison en pleine campagne qu'en les attendant dans nos

murs, il fut d'avis de les prévenir par une prompte et vigoureuse attaque. La chaleur où j'étois encore m'auroit fait goûter toutes les propositions de combattre. Nous sortîmes avant que la nuit fût obscure. Nos ennemis, qui étoient à peu de distance, ne furent point déconcertés de notre approche. Ils essuyèrent du-moins nos premiers coups; mais l'impétuosité de nos gens eut bientôt jeté l'épouvante parmi les Maures. Nous leur vîmes prendre la fuite avec autant de lâcheté qu'ils avoient marqué de présomption. Quelques corsaires, qui se défendirent plus courageusement, furent pris les armes à la main. Je me crus obligé à quelques sollicitations pour leur sauver la vie. Mais Perès les crut indignes de quartier. Il fit allumer un grand feu, à la lumière duquel ils furent pendus sur le champ de bataille.

Nous passâmes toute la nuit dans le même lieu. Le lendemain ayant fait divers détachements pour battre la campagne, nous fûmes assurés qu'il ne nous restoit plus d'ennemis à combattre. D'ailleurs, les troupes que le gouverneur avoient mandées, se trouvèrent rassemblées avant le milieu du jour, et nous nous vîmes assez forts pour n'avoir plus rien à craindre de sa surprise. Perès n'attendit point que je lui proposasse de retourner à la cour. Il partit;

et rien n'égalant sa diligence, il fit le voyage en quatre jours. Mais au-lieu de me ramener Helena, il m'apportoit un ordre de me rendre moi-même à Maroc. Le roi, charmé de la jeune Italienne, avoit témoigné quelque désir de la conserver, sur-tout en apprenant de Perès même que ce n'étoit point à lui qu'elle avoit appartenu. Mon généreux ami avoit employé toutes ses instances pour obtenir qu'elle me fût restituée, et l'histoire de ma passion n'avoit pas été sans force pour toucher le cœur du monarque. Enfin, se laissant fléchir par ce récit, il avoit souhaité pour unique satisfaction de voir en faveur de qui il exerçoit sa bonté; et Perès, qui jugeoit de moi par les yeux de l'amitié, s'étoit persuadé que ma présence ne pouvoit servir qu'à le confirmer dans cette disposition.

Le service que nous avions rendu à la ville ne nous laissant rien à craindre pour notre vaisseau, nous prîmes le chemin de Maroc, avec une suite composée de l'élite de nos gens. Le bruit s'étoit déjà répandu que nous avions sauvé Trina du pillage, et nous nous en ressentîmes sur la route par les caresses que nous reçûmes des Maures. Mais en approchant de la capitale, une trahison contre laquelle nous n'étions point en défense, nous exposa au plus triste de tous les malheurs. Vingt-cinq ou trente

de nos corsaires qui s'étoient rassemblés, avec quelques habitants du pays qu'ils avoient pris pour leurs guides, nous surprirent dans un lieu fort désavantageux, et nous tuèrent six de nos gens avant que nous eussions le temps de nous reconnoître. Nous sentîmes, Perès et moi, tout le besoin que nous avions de notre courage. S'il fit des prodiges de valeur, je ne fus pas moins heureux à le seconder, et le reste de nos soldats, qui étoient véritablement à toute épreuve, se conduisit avec tant de prudence et de résolution, que nous fîmes perdre à nos ennemis l'espérance de nous vaincre. La mort de nos six hommes et de deux autres qui eurent ensuite le même sort, étoit déjà vengée par celle de vingt-deux de nos assassins. Le reste de ces misérables prit la fuite, et nous ne nous arrêtâmes point long-temps à les poursuivre. Mais entre les morts qui étoient restés sur le champ de bataille, je reconnus un des corsaires qui étoient venus me proposer le pillage de la ville, et qui conservoit encore un reste de vie. Je l'interrogeai sur le dessein qui avoit rassemblé sa troupe, et qui l'amenoit si proche de Maroc. Il me répondit, en me demandant la vie pour prix de sa sincérité, que leur espérance étoit de trouver quelque occasion de réparer leurs affaires par le vol dans le voisinage de la capitale; et qu'ayant

appris de quelques Maures qu'ils avoient rencontrés, que nous étions sur la même route, ils avoient pris la résolution de nous attaquer, pour venger leurs compagnons, et de nous ôter la vie s'ils le pouvoient par le même supplice. Je lui tins parole, en le faisant porter dans une maison qui se trouva sur le chemin, où je donnai quelque argent pour le faire traiter. Cet homme fit dans la suite pour mon honneur autant que j'avois fait pour sa vie.

Cependant nous arrivâmes aux portes de Maroc, d'où Perès se détacha pour obtenir la permission d'y entrer avec nos gens. Cette précaution n'étoit qu'une déférence volontaire, car les habitants, qui étoient déjà informés de l'obligation qu'on nous avoit à Trina, nous reçurent moins avec la haîne qu'ils portent aux chrétiens, qu'avec la tendresse qu'ils croyoient devoir à leurs meilleurs amis. Nous obtînmes le même accueil à l'entrée du palais. Perès, qui vouloit me faire paroître avec quelque dignité, avoit recommandé secrettement à nos gens de me rendre les marques d'honneur qu'il croyoit propres à faire le plus d'impression sur les Maures. Il me montra don Antonio, son ancien rival et son mortel ennemi, qui, ne pouvant éviter de paroître devant nous, par les devoirs d'un emploi que de nouvelles lâchetés lui avoient

fait obtenir, s'efforçoit néanmoins de se dérober à nos yeux en tenant la tête incessamment tournée. Perès ne se défioit point que la haîne de ce renégat nous préparât encore un cruel obstacle. Nous fûmes introduits à l'audience du roi, qui nous traita l'un et l'autre avec beaucoup de distinction. Mais après m'avoir interrogé longtemps sur les circonstances de mon amour et de mes aventures, il me dit qu'en promettant à Perès de me rendre Helena, il avoit ignoré que je fusse d'une profession qui m'interdisoit le commerce des femmes; que si c'étoit un crime pour moi de violer mes engagements, il ne voyoit point comment il pouvoit éviter lui-même de se rendre fort coupable en me donnant l'occasion et le pouvoir de satisfaire d'injustes désirs; et qu'après bien des réflexions, il s'étoit déterminé à m'offrir tout ce qui me paroîtroit propre à me dédommager d'un bien qu'il se croyoit obligé de retenir.

Perès, presque aussi troublé que moi d'un discours si peu prévu, rappela tout ce qu'il avoit d'esprit et de hardiesse, pour faire sentir au roi que sa parole étoit indépendante de mes devoirs, et qu'ignorant, d'ailleurs, quels étoient mes desseins pour l'avenir, un prétexte si foible ne pouvoit justifier son changement. Il me convenoit si peu d'ouvrir la bouche pour ma propre

défense, que j'en abandonnai le soin à mon ami; sans compter que, dans la consternation où j'étois, j'aurois tiré peu de secours de mon esprit et de mon éloquence. Cependant, après avoir fait valoir la difficulté par de nouvelles raisons, le roi changea de discours avec autant d'indifférence que s'il eût regardé la question comme décidée. Perès me conjura, en françois, de ne m'échapper à rien qui pût rendre sa négociation plus difficile; et, suivant ce prince dans ses jardins, il continua de se prêter à tous les sujets dont il lui plut de l'entretenir. Pour moi, qui ne me sentis point la force de faire le sacrifice de ma douleur à la complaisance, je rejoignis mes gens, sans savoir ce que j'allois devenir avec eux. Mais un officier, qui avoit déjà reçu l'ordre de nous loger, s'offrit de me conduire au lieu qui m'étoit destiné, et répondit à la crainte que je lui marquai de ne pas retrouver aisément mon ami, qu'on auroit le même soin pour lui lorsqu'il sortiroit du palais.

L'espérance de Perès, en s'attachant à suivre le roi étoit, non-seulement de le rappeler à ses promesses, et de lui reprocher une infidélité si honteuse, mais de savoir de lui-même qui nous devions accuser de notre disgrace. Quoiqu'il fût naturel de penser que c'étoit un crime de l'amour, il se persuada que le perfide Antonio

y avoit eu quelque part, et cette pensée fit renaître toute son indignation contre un ennemi si méprisable. Dans le temps qu'il s'occupoit ainsi de mes intérêts, la même idée me vint à l'esprit. Elle me fit former aussitôt les plus furieux projets de vengeance. Je ne contins point assez mon ressentiment pour n'en pas communiquer une partie à l'officier qui me conduisoit, et sa réponse flatta la violence de mes transports. Il parut charmé de pouvoir se livrer à la haîne et au mépris qu'il portoit à don Antonio. Ces deux sentiments, me dit-il, étoient ceux du public, qui n'avoit vu qu'en gémissant un homme si vil et si odieux emporter, par les plus honteuses bassesses, des biens et des emplois qui avoient été refusés au mérite. Et, sans savoir ce qui animoit contre lui ma colère, il me garantit le suffrage et l'appui de tous les honnêtes gens dans tout ce que j'entreprendrois pour sa ruine. Nous n'avions pas quitté cet entretien, lorsque Perès, arrivant du palais, confirma mes soupçons par les lumières qu'il venoit de recevoir. Il avoit eu l'adresse de tirer de la bouche du roi même l'aveu des mauvais offices qu'Antonio nous avoit rendus. Ce n'étoit point contre Perès que sa malignité osoit s'exercer. Le passé l'auroit rendüe suspecte ; mais jugeant les intérêts de mon ami communs avec les miens, il avoit entrepris de

le chagriner en causant ma honte ou ma perte. Enfin, profitant de l'inclination qu'il avoit remarquée à son maître pour Helena, il lui avoit persuadé de me proposer l'alternative, ou de renoncer à ma maîtresse par les raisons que j'ai rapportées, ou d'embrasser le mahométisme pour m'en assurer la possession.

Perès ajouta, néanmoins, qu'il ne désespéroit pas de ramener l'esprit du roi. Il avoit observé que c'étoit moins une passion qu'un goût pour la figure et les agrémens d'Helena, qui lui faisoit souhaiter de la retenir dans son sérail, et l'alternative même à laquelle il se réduisoit volontairement ne marquoit point des désirs bien empressés. Quoique je distinguasse assez dans ce discours ce qui ne devoit être attribué qu'au désir de me consoler, je me remis de toutes mes espérances au zèle et à la tendresse de mon ami. Il rejeta la proposition que je lui fis de tenter l'enlèvement d'Helena. Songez, me dit-il, que nous sommes éloignés de la mer, et que le passage ne nous seroit pas libre à Trina. Il ne goûta pas davantage le dessein que je lui marquai de me venger d'Antonio par les armes. C'étoit irriter le roi; et quelle utilité avois-je à recueillir du sang d'un lâche et d'un perfide? Mais il me conseilla de surmonter, au contraire, tous mes ressentiments, et de paroître à la cour avec un

air de politesse et de satisfaction, qui pût me concilier la bienveillance du roi, et l'estime de tous les grands. Sans m'expliquer ses principales vues, il m'assura qu'il avoit en réserve une voie qu'il ne vouloit tenter qu'à l'extrémité, mais dont il croyoit le succès infaillible.

La nécessité me força de me rendre à ce conseil, autant que la confiance dont je ne pouvois manquer pour Perès. Les soins que je pris pour plaire me réussirent mieux que je n'avois osé l'espérer. Je me vis bientôt recherché et caressé de toute la cour. Le roi même prit pour moi un goût qui se déclaroit continuellement par l'honneur qu'il me faisoit de m'admettre à tous ses plaisirs. Il me parloit souvent d'Helena, et je commençai enfin à bien augurer de l'amusement qu'il se faisoit de me tenir dans l'incertitude, en me donnant quelquefois à chercher un troisième parti entre les deux qu'il m'avoit proposés. Mais cette familiarité et le bruit qui s'étoit répandu de son alternative, produisit un funeste effet sur mon honneur. Nous avions laissé nos trois chevaliers à Trina avec deux tiers de nos gens. Ils apprirent avec la promptitude ordinaire de la renommée, et peut-être par la malignité d'Antonio, que le roi m'avoit proposé d'embrasser sa religion, et cette nouvelle prenant bientôt un autre tour dans la bouche du

public, on conclut du long séjour que je faisois à Maroc, et des caresses que j'y recevois de toute la cour, que j'avois sacrifié ma religion à l'amour. Les trois chevaliers ne purent entendre ce récit sans indignation. Trop prompts à le croire, ils prirent ensemble la résolution de se dérober secrettement avec mes gens et mon vaisseau, et ils allèrent porter à Malte l'affreuse nouvelle de mon changement.

Nous apprîmes leur départ sans en soupçonner la cause; et Perès, aussi piqué que moi de leur trahison, ne put l'attribuer d'abord qu'à l'impatience qu'ils avoient eue de quitter un lieu barbare où nous paroissions nous oublier. Mais je reçus ce triste éclaircissement du corsaire à qui j'avois conservé la vie sur la route de Maroc, et qui, s'étant heureusement rétabli, ne trouva point de ressource plus sûre que de venir m'offrir ses services. Je les acceptai, sur l'apparence qu'il portoit d'un soldat intrépide, et l'ayant envoyé aussitôt à Trina pour approfondir les motifs et la conduite de nos fugitifs, il me rapporta ce qui n'y étoit plus ignoré de personne; que les chevaliers s'étoient emportés contre moi avec tant de violence, que le gouverneur, irrité de leurs discours, qu'il prenoit pour autant de blasphêmes, leur avoit ordonné de se retirer dans leur vaisseau; qu'ils avoient mis à la voile

le jour suivant, et que personne ne s'étoit mêlé de les arrêter.

Toute la force de ma passion ne m'empêcha point de sentir l'importance de ce mal-entendu. J'en marquai mes alarmes à Perès. Il confessa qu'il ne pouvoit m'arriver rien de plus cruel, et pensant aussitôt au remède, il n'en vit point d'autre que de hâter notre départ, pour aller détruire nous-mêmes un bruit qui lui étoit aussi injurieux qu'à moi. Mais il comptoit en même-temps que ma foiblesse ne me permettroit point de partir sans Helena. Il me le proposa néanmoins, avec la promesse de revenir aussitôt sur nos traces. Comptez, me dit-il, qu'ici, non plus que dans les autres parties du monde, on n'arrache point les faveurs d'une femme par des moyens violents. L'âge du roi, d'ailleurs, semble vous garantir qu'il ne prendra point pour votre maîtresse une passion qu'il n'a pas conçue dès le premier moment. Il a mille femmes dont il ne fait pas plus d'usage. Vous retrouverez Helena dans l'état où nous la laissons. Ces raisons avoient pu modérer mes craintes depuis que je l'avois perdue, et le fond que je faisois sur sa tendresse avoit toujours éloigné des idées qui n'auroient été que trop propres à me jeter dans l'extrémité du désespoir. Mais je me considérois ici beaucoup moins qu'elle. Quand j'aurois pu

me résoudre à quitter un pays où je la laissois au pouvoir d'un autre, je me représentois quelle seroit sa consternation et sa douleur en apprenant mon départ, et je prévoyois que si l'on vouloit entreprendre quelque chose sur son cœur, ce seroit de mon absence qu'on se feroit contre moi les plus fortes armes. Les corsaires m'avoient paru bien moins redoutables pour elle, qu'une cour où l'on n'étoit point sans politesse et sans galanterie. L'intérêt de ces brigands étoit de la conserver, suivant leur usage, pour en tirer un plus grand prix de ceux qui l'auroient achetée de leurs mains; au-lieu qu'en supposant le roi revenu des plaisirs de l'amour, comme son âge devoit le faire penser, j'avois à craindre autant de rivaux qu'il y avoit de seigneurs galants à la cour. Non, non, dis-je à Perès, vous ne me forcerez point de m'éloigner d'Helena. Vous m'aimez; vous ne voulez pas me réduire au désespoir. Trouvons quelque voie qui puisse accorder l'honneur et l'amour. Demeurez donc seul ici, reprit-il, tandis que je ferai le voyage de Malte, et que j'employerai toutes sortes de moyens pour vous justifier. J'interrompis ce cher ami: Ah! vous ne m'abandonnerez pas, lui dis-je, dans les circonstances de ma vie où le secours de l'amitié m'est le plus nécessaire. Vous ne partirez point sans Helena et sans moi. Vous l'obtiendrez du

roi qui vous aime. Vous me la rendrez, et vous me serez plus cher que jamais. Je l'embrassois en lui parlant avec cette ardeur. Ne voyez-vous pas, continuai-je, que notre seul retour à Malte fera tomber tous les bruits qui auront blessé notre honneur ? Perès m'interrompit à son tour. Il est toujours cruel, me dit-il, qu'ils ayent pu le répandre; le meilleur remède suppose un mal qu'il auroit été plus heureux d'éviter. D'ailleurs, je cesse de vous flatter, reprit-il, et je veux que vous connoissiez votre situation. Je me croyois sûr de la liberté d'Helena, et le roi se défendoit si foiblement que je touchois au fruit de toutes mes instances, lorsque Antonio l'est venu ruiner par ses pernicieux conseils. En louant la générosité de ce prince, qui consentoit à se priver d'un objet agréable pour satisfaire deux étrangers qu'il estime, il lui a représenté que cette grace méritoit d'être attendue, et qu'il gagneroit doublement en nous retenant à sa cour avec Helena. Il a fait notre éloge. Il a promis au roi qu'en passant quelques années à Maroc, nous y laisserions des traces de notre séjour par une infinité de bons usages que nous ne manquerions point d'y introduire. Enfin, il lui a fait un portrait si flatteur de notre mérite, que les louanges de ce malheureux nous deviennent aujourd'hui plus funestes que sa haîne. Aussi viennent-elles de la

même source, ajouta Perès, et je me défie plus que jamais de ce que tant d'artifice nous prépare à l'avenir.

Cependant, reprit-il encore, nous nous voyons comme fixés dans cette ville, aussi long-temps du-moins que vous ne serez point capable de partir sans être accompagné d'Helena. Le roi m'a même fait entendre que, n'espérant plus de vous engager dans sa religion, il vous accorderoit volontiers la vue de votre maîtresse, à la seule condition que nous passerions quelques années à sa cour. Tout me paroissoit si cruel dans cet éclaircissement, j'y trouvois tout si terrible, et pour l'amour et pour l'honneur, que, m'abandonnant à la fureur dont je me sentois enflammé contre Antonio, j'en tirai assez de force pour cacher mon dessein à Perès. Voyez le roi, lui dis-je, en étouffant dans mon cœur tous les transports qui cherchoient à éclater, pressez-le avec tout les droits que vous donne sa faveur. Méditez bien sur une situation si délicate avant que de m'expliquer vos derniers conseils. Je suis résolu de les suivre. Si je ne lui promettois rien de contraire à mes sentiments, j'étois bien éloigné de lui découvrir tout ce qui se passoit dans mon ame. La vengeance m'occupoit uniquement. J'étois résolu de chercher Antonio, et d'éteindre tous mes ressentiments dans le sang

de ce perfide. La haîne publique dont je le savois chargé, me garantissoit autant d'approbateurs qu'il y avoit de courtisans à Maroc. Ce n'est point, d'ailleurs, ma raison et ma prudence que je cherche à justifier, puisque tous les mouvements dont j'étois agité étoient autant d'égarements et de transports.

Je quittai Perès avec une espèce de calme, dont il n'y avoit qu'un excès de passion qui pût me rendre capable. Je connoissois la demeure de don Antonio; j'allai seul observer sa porte. J'y demeurai long-temps à l'attendre; et le voyant sortir, enfin, avec une suite nombreuse, je m'approchai d'un air tranquille pour le rassurer contre toutes les craintes qui saisissent le cœur d'un lâche. Mon espérance étoit de l'engager à faire un tour de promenade avec moi, et de prendre le premier moment où je pourrois me trouver à l'écart. Mais à la première proposition que je lui fis de l'entretenir, il me pressa d'entrer chez lui, où j'aurois une parfaite liberté. Je me repentis de m'être ouvert trop tôt; et, ne pouvant apporter que de mauvaises excuses, je pris le parti de le suivre. La vue de son jardin, qui se présentoit en entrant, me rendit l'espérance. Je le priai de m'en faire connoître les beautés. Mais peu attentif à ce qu'il s'empressa de me montrer, je ne cherchois qu'un endroit qui plût à ma fureur.

Je crus l'avoir trouvé derrière une charmille fort épaisse. Défends-toi, traître, lui dis-je, en mettant le sabre à la main ; c'est ici que tu recevras le châtiment de tous tes crimes. Il demeura tremblant à me regarder. Défends-toi, repris-je, et n'espère aucun quartier : il faut que tu meures ; choisis de périr en lâche ou de te défendre en homme d'honneur. Son épouvante redoubloit jusqu'à lui ôter la force de répondre. Peut-être se flattoit-il de me faire rougir de mes propres avantages, et d'obtenir grace de la honte que je devois ressentir de tuer un ennemi si méprisable. Mais le transport où j'étois me rendoit le cœur incapable de compassion. Je l'aurois mis en pièces, s'il n'avoit employé que sa lâcheté pour me toucher ; je l'en menaçois d'une voix terrible. Il se jeta à mes genoux ; et tirant de son sein une petite croix qu'il m'offrit en allongeant le bras, il me conjura par ce signe de la religion de lui accorder la vie, ou le temps de se préparer à la mort. Je ne sais quel nom je dois donner à l'impression que ce spectacle fit sur moi. Mon respect pour la religion n'étoit pas le plus vif de mes sentiments. La chaleur de mon âge, les passions qui me tyrannisoient, mille habitudes fort opposées aux idées communes de la religion ne me disposoient pas beaucoup à me laisser vaincre ou attendrir par la vue d'un crucifix. Cependant

je demeurai comme immobile à ce spectacle; et laissant tomber le bras dont je soutenois mon sabre, je m'attachai quelques moments à considérer un malheureux, dont la piété même me sembloit le comble de sa lâcheté. Ce fut de cette idée que je pris occasion de lui reprocher son infamie. Misérable ! lui dis-je; eh ! qui te force de vivre dans une religion que tu dois détester si tu es chrétien dans le cœur? ou de quel front m'opposes-tu des armes si respectables, si tu es tel que ton habit et ta situation portent à le croire ? Il gardoit un silence qui venoit de sa frayeur beaucoup plus que de sa honte; et ma fureur reprenant son cours, quoiqu'il continuât de me présenter des deux mains son crucifix, sous lequel il se tenoit comme à couvert, je lui aurois arraché mille fois la vie s'il ne s'étoit hâté de parler au premier signe qu'il me vit faire pour lever le bras. Epargnez ma vie, me dit-il d'une voix tremblante, et je vais reconnoître aussitôt ce bienfait par un service qui surpassera toutes vos espérances. Je connois vos peines, continua-t-il; et peut-être ai-je à me reprocher d'y avoir contribué. Mais je vous offre un prompt remède. Je vous rends Helena, avec les moyens de quitter l'Afrique; et je ne vous demande pour prix de mon zèle que la liberté de vous suivre.

Une proposition si peu attendue réveilla toute mon attention. Je sentis le danger d'être trompé; mais j'étois dans un lieu si écarté, que, ne craignant point d'être entendu, je pris le parti de m'expliquer librement. Infâme, repris-je du même ton, je rirois de ma propre crédulité si j'étois capable de me fier à tes promesses. Cependant, songe que je suis maître de ta vie, puisque je puis te l'arracher au milieu de tes gens, et que tes précautions ne peuvent te mettre plus à couvert que tes accusations et tes plaintes. Nous sommes seuls. Je me fais violence pour te pardonner. Mais songe à ce que tu me proposes; et compte qu'après me l'avoir fait accepter, il n'y a que ta mort ou l'exécution de tes promesses qui puisse me satisfaire. Il les renouvela de l'air le plus propre à me persuader qu'elles étoient sincères. Je lui fis quitter la posture où il étoit. Nous reprîmes notre promenade, qu'il me pria lui-même de continuer pour m'expliquer le fond de son dessein. Le roi, me dit-il, aux plaisirs duquel il s'étoit rendu nécessaire, avoit tant de confiance à sa fidélité, qu'il se trouvoit le maître d'ouvrir et de fermer l'entrée de son palais. Son emploi, qui se nommoit *otfanga*, répondoit à celui de gouverneur ou concierge de nos maisons royales. Il me garantissoit, non-seulement de me procurer la satisfaction de voir Helena, mais de

me faire passer avec elle une partie du jour; et, lorsque je serois déterminé à partir, il me la livroit sur le rivage de la mer, sans autre obstacle que ceux que je ferois naître moi-même à ses services. Avec quelque ardeur que je souhaitasse de revoir ma maîtresse, je ne m'arrêtai point à cette espérance; mais venant tout-d'un-coup au dénouement: Quand puis-je partir avec elle, lui dis-je? Cette nuit même, me répondit-il sans balancer, si vous avez un vaisseau prêt à vous recevoir. Je demandai des explications pour une offre si précise. Il m'apprit qu'il avoit acheté une terre sur le bord de la mer, et qu'il pouvoit y conduire Helena, avec d'autant plus de sûreté, qu'en supposant même qu'on s'aperçût de sa fuite et de la mienne, ce ne seroit jamais de ce côté-là qu'on penseroit à chercher nos traces. Cet arrangement me parut si simple, qu'après avoir renouvelé les menaces qui pouvoient m'en garantir l'exécution, je ne trouvai plus d'autre difficulté qu'à me procurer un vaisseau. J'avois celui des corsaires à Trina; mais je n'osois me promettre que le gouverneur, après avoir perdu toutes les prétentions qu'il avoit eues sur le nôtre, consentît à me l'abandonner sans un ordre de la cour. C'étoit une difficulté sur laquelle je remis à consulter Perès; et, laissant Antonio dans des dispositions sur lesquelles il

ne me restoit pas le moindre doute, je lui promis tous les secours qu'il sembloit attendre de moi, s'il continuoit de s'en rendre digne.

En le quittant, il me vint à l'esprit que mon corsaire, qui se nommoit *Lirno*, pouvoit contribuer, avec ma recommandation, à me faire obtenir le vaisseau qui lui avoit appartenu. Rien ne l'obligeoit à confesser qu'il étoit du nombre de ceux qui avoient entrepris de ruiner Trina, et mon seul témoignage suffisant pour le faire traiter avec quelque considération, je ne désespérai point qu'il ne pût obtenir la restitution d'un bien que le roi même avoit pensé d'abord à lui conserver. Je le rencontrai assez heureusement pour lui communiquer mes intentions avant que de rentrer chez moi, et je l'engageai à présenter au roi sa demande, que je lui promis de seconder par mes plus fortes instances. Ce plan éloignoit encore mon départ, et c'étoit le seul chagrin qui m'occupoit en rentrant dans le lieu de ma demeure. J'y trouvai Perès. Il m'aborda d'un air empressé, et je compris qu'il avoit attendu mon retour avec impatience. Mais j'en avois tant moi-même de lui apprendre ma nouvelle aventure, que, me hâtant de le prévenir, je lui racontai, avec ce qui venoit de se passer dans le jardin d'Antonio, la promesse que j'avois tirée de lui, et les ordres que j'avois donnés au

corsaire. Perès, extrêmement ému de mon discours, me demanda si j'avois bien consulté la prudence en prenant la moindre liaison avec le plus perfide et le plus lâche de tous les hommes : et continuant avec autant de chaleur que j'en avois marquée; je quitte le roi, me dit-il, à qui je me suis peut-être rendu importun par l'ardeur de mes sollicitations. Il m'a confessé que ce n'est pas sa propre passion qui lui fait retenir Helena, mais celle d'un homme à qui il doit de la reconnoissance, et qui lui a demandé cette jeune personne dès les premiers jours de son arrivée, pour unique récompense de son attachement et de ses services. Le roi s'est engagé par des promesses, et tout ce qu'il a fait jusqu'ici en notre faveur ou contre nous, est une espèce de combat qu'il a soutenu continuellement entre le désir qu'il a de nous obliger, et la fidélité qu'il croit devoir à sa parole. Enfin, j'ai découvert par l'aveu que mes instances lui ont arraché, que c'est à don Antonio qu'il nous sacrifie; ou plutôt que c'est ce traître qui lui a suggéré jusqu'à-présent tout ce qu'il a fait pour éluder nos prières. Voyez, ajouta Perès, quelle confiance vous devez à l'offre qu'il vous fait de vous livrer votre maîtresse, et si vous ne devez pas vous attendre, au contraire, à vous la voir enlever par quelque nouvelle trahison. Toutes mes fureurs s'étant

renouvelées à ce récit, je m'emportai en menaces, et je formai de nouveaux projets de vengeance. Mais Perès poussant la pénétration plus loin, crut trouver dans mon aventure même l'explication des vues de notre ennemi. Son dessein, me dit-il, n'est pas de vieillir en Afrique, puisque son changement n'est qu'extérieur; et je suis persuadé que ce qu'il cherche est l'occasion de retourner en Europe avec Helena. Vous verrez qu'il trouvera lui-même un vaisseau pour fuir avec elle, et que l'offre qu'il vous a faite n'est que pour se délivrer des obstacles qu'il appréhende de votre part, en vous engageant à le favoriser par la persuasion qu'il travaille pour vos intérêts.

Rien n'auroit arrêté mon transport, si cette réflexion m'eût paru plus qu'une conjecture. Mais Perès ayant du-moins approuvé les mesures que j'avois prises avec le corsaire, par l'utilité dont le vaisseau pouvoit nous devenir dans des circonstances imprévues, il obtint de moi que je garderois pendant quelques jours assez de modération pour lui laisser le temps d'approfondir les artifices d'Antonio, et il consentit même que, pour mettre ce perfide à l'épreuve, je feignisse d'accepter l'offre qu'il m'avoit faite de me procurer la vue d'Helena. Je lui en fis la proposition dès le même jour; mais après m'avoir confirmé

sa promesse, et m'avoir marqué jusqu'au moment qu'il vouloit prendre pour m'introduire au sérail, il eut l'adresse d'y faire naître tant de difficultés que ma visite se trouvoit renvoyée chaque jour au lendemain. Le corsaire obtint dans cet intervalle la faveur qu'il demandoit au roi, et ce prince ne la lui fit point acheter trop cher lorsqu'il sut que j'y prenois quelque intérêt. Perès, qui avoit arrangé déjà bien des projets sur notre dernier entretien, me conseilla d'engager le corsaire à se mettre promptement en mer, sans s'éloigner de la côte, et de lui donner même une partie de mes gens, autant pour le mettre en état de défense que pour nous assurer de sa fidélité. Il affecta de ne pas m'expliquer davantage une entreprise dont il espéroit beaucoup de succès; mais la perfidie même d'Antonio nous servit mieux que toute notre résolution et notre adresse.

A-peine eut-il appris que le corsaire obtenoit la restitution de son vaisseau, que regardant cette occasion comme le plus favorable incident pour l'exécution de toutes ses vues, il se hâta de le voir secrettement, dans l'espoir de se l'attacher par les plus grandes récompenses. Lirno n'avoit point d'autre raison pour rejeter ses offres que les engagements qu'il avoit avec moi, et j'admirai la discrétion qui lui fit demander quelques jours pour sa réponse, dans la seule vue de prendre

mes ordres, sans s'être expliqué néanmoins sur les liaisons qu'il avoit avec moi. Il me rendit compte aussitôt du marché qu'on lui avoit proposé. Antonio ne lui demandoit que de le conduire dans quelque port de France; mais feignant d'être chargé par le roi, d'une commission qui exigeoit autant de secret que de diligence, il lui avoit expliqué les mesures qu'il vouloit lui faire prendre pour son départ. C'étoit de se rendre sur la côte, à la hauteur de sa terre, d'où il avoit quantité de choses précieuses à faire transporter. Lirno, sans pénétrer plus loin que les apparences, faisoit dépendre de moi sa réponse, et me renouvela les assurances d'un attachement et d'un zèle à toute épreuve.

Dans la première surprise de cette nouvelle, je demeurai si incertain de ce que j'en devois penser, que, malgré toutes les défiances de Perès, j'étois porté à croire encore qu'Antonio pouvoit être sincère, et que ses propositions se rapportoient au dessein qu'il avoit de me servir. Rien ne m'attachoit tant à cette opinion que le désir que je lui connoissois de retourner au christianisme. Quelle apparence, disois-je, qu'en cédant au mouvement de sa conscience, il pense à la charger d'un nouveau crime? Cependant, pour ne rien mettre au hazard, je recommandai à Lirno de lui cacher soigneusement les liaisons qu'il

avoit avec moi, et lui laissant la liberté d'entrer dans les engagements qui lui étoient proposés, j'exigeai seulement qu'il m'informât de toutes les explications qu'il recevroit. Mon empressement fut de revoir Perès, à qui j'avois des ouvertures si importantes à communiquer. Mais je rencontrai Antonio, et quel fut mon étonnement de le voir venir à moi avec toute la vivacité de l'amitié, pour m'apprendre qu'il avoit trouvé un vaisseau prêt à partir, et qu'il n'attendoit qu'un signe de mes désirs pour mettre à la voile ?

Avec mon imprudente franchise, je me livrai à la bonne foi qui éclatoit sur son visage, et ne me souvenant ni de mes propres soupçons, ni de l'avis de Perès, je concertai avec lui les moyens de nous dérober sans faire naître de défiance à la cour. Il me fit un plan si aisé, que ma confiance augmentant à chaque mot, je lui engageai ma parole qu'il pouvoit tout attendre de ma reconnoissance. Il me pria de fixer le jour de notre départ, en me laissant le maître de toutes les circonstances. Comme il m'avoit nommé le corsaire, je jugeai à-peu-près dans quel temps son vaisseau pouvoit être en mer, et je convins précisément du jour. La prudence ne nous permettoit pas de nous voir familièrement dans cet intervalle, mais nous réglâmes les lieux et les moments où nous pourrions nous entretenir.

J'emportai tant de satisfaction de cette rencontre, que brûlant de voir Perès, je ne l'abordai qu'avec des exclamations, qui renfermoient autant de plaintes de ses défiances, que de félicitations de mon propre bonheur. Il m'écouta tranquillement. Mais quoiqu'embarrassé d'un détail si précis, il ne perdit point l'opinion qu'il avoit de don Antonio, et notre conversation se passa dans une dispute fort animée où je pris les intérêts de notre ennemi contre toutes ses préventions. Notre entretien duroit encore, lorsque le corsaire vint l'interrompre. Il m'apportoit les explications d'Antonio, qui lui avoit porté ses ordres après m'avoir quitté. Je n'y trouvai qu'une seule exception aux articles dont j'étois convenu avec lui. Au-lieu du samedi, que nous avions fixé pour l'embarquement, il avoit marqué le vendredi au corsaire. Le souvenir de nos conventions m'étoit trop présent pour me défier de ma mémoire. Je confessai mon scrupule à Perès. Il en conclut tout-d'un-coup que j'étois le jouet d'un traître, et que nous avions besoin de toutes nos précautions pour nous défendre de ses impostures.

J'aimois mieux croire encore que ma mémoire s'étoit trompée, que de reconnoître don Antonio pour un perfide. Cependant Perès, qui remarqua le zèle et l'attachement du corsaire,

lui recommanda de m'avertir constamment des ordres qu'il recevroit d'Antonio, et sur-tout de ne pas le recevoir que nous ne fussions rendus nous-mêmes à son bord. Il se passa quelques jours, pendant lesquels Antonio ne me parla que pour confirmer ses promesses. Perès, à qui tout étoit suspect, pressentoit les dispositions du roi, et ne découvrant rien qui lui marquât la moindre intelligence avec notre ennemi, il prit le parti de demander à ce prince la permission de s'éloigner pendant quelques jours avec moi, pour une partie de chasse qu'il nous supposa dans les montagnes. Le jour dont j'étois convenu avec Antonio, étoit le dernier de la même semaine. Je fis entendre à ce perfide, que notre dessein étoit de tromper la cour, pour nous rendre le vendredi au soir à sa maison de campagne. Il parut satisfait de cet arrangement, et triomphant déjà de notre crédulité, il se flattoit d'être bien loin en mer avant que nous fussions arrivés chez lui. Vous reverrez Helena, me dit-il affectueusement; j'aurai la douceur d'avoir réuni deux coeurs qui s'aiment, et je vous devrai mon repos et mon salut éternel, si vous êtes fidèle à vos promesses.

Horrible perfidie! le traître ne pensoit qu'à me tromper. Mais étant convenus avec Lirno du jour et du lieu où nous devions nous rendre

à bord, nos mesures furent prises avec tant d'ordre et de justesse, que nous y fûmes avec dix soldats qui nous restoient, la nuit même qui précédoit le jour marqué par Antonio. Nous trouvant les maîtres par le nombre de nos gens autant que par la fidélité du corsaire, nous ne fîmes plus difficulté de lui découvrir le fond de nos desseins. Il nous promit son secours avec la même chaleur. Nous ignorions encore les précautions qu'Antonio pouvoit prendre pour assurer sa fuite; mais quel nombre, quelles forces auroient été capables de nous alarmer? Le vent nous servit avec tant de bonheur, qu'étant arrivés avant le jour dans le lieu que le corsaire avoit déjà reconnu, je n'eus point d'autre inquiétude que l'impatience de voir paroître Helena. Un bruit parti du rivage nous avertit qu'il falloit faire avancer la chaloupe. C'étoit le signal dont on étoit convenu. Lirno se détacha lui-même pour recevoir les ordres d'Antonio, mais ce fut après nous avoir renouvelé ses serments. Je me retirai avec Perès, pour ne paroître qu'au moment où nous serions sûrs du succès de notre entreprise. Il se passa quelques heures avant que les richesses d'Antonio fussent transportées. Mais chaque partie que nous en voyions arriver redoubloit notre confiance pour le corsaire, et nous ne pûmes douter à-la-fin qu'il

ne fût prêt d'arriver avec Antonio et Helena.

Ils arrivèrent enfin. Si je m'étois retiré pour satisfaire Perès, j'avois laissé mon valet-de-chambre sur le tillac, avec ordre de m'avertir des moindres événements. Il accourut à moi. Helena, me dit-il, est à bord avec don Antonio. Mais elle est baignée de larmes, et chaque pas qu'elle a fait lui a coûté un soupir. Ah! tu crois m'annoncer un sujet de douleur, m'écriai-je; mais tu ne comprends pas ce que c'est que ces précieuses larmes. Je concevois effectivement que la triste Helena, se croyant au pouvoir d'un ravisseur, et séparée de moi pour jamais, donnoit cette tristesse et ces pleurs au désespoir de sa situation. Je ne consultai pas Perès pour sortir de la chambre où j'étois. Il me suivit. A la voile, dis-je au corsaire Lirno qui venoit au-devant de moi. Il me demanda de quel côté il devoit tourner, quoique je lui eusse déjà donné ordre de nous conduire à Barcelone. Mon dessein étoit de remettre mon cher Perès dans sa patrie. Mais j'avois expliqué secrettement mes intentions au corsaire, et Perès, qui lui avoit demandé quels ordres il avoit reçus de moi, lui avoit recommandé, au contraire, de prendre sa route, non vers Malte, où il étoit persuadé que je ne devois point paroître sans précautions, mais vers l'isle de Gorze, d'où il espéroit de pouvoir

pris pour nous tandis qu'ils étoient sous nos ordres, étoient entrés tout-d'un-coup dans les sentimens que Lirno n'avoit pas manqué de leur inspirer. Je chargeai néanmoins un de mes gens de prendre soin d'Antonio et de sa suite. Mais à-peine l'avois-je perdu de vue, qu'ayant compris qu'il étoit au pouvoir de ceux qu'il avoit voulu trahir, le désespoir, qui étoit seul capable de lui tenir lieu de courage, lui fit éviter jusqu'à la vue de Lirno, qu'il regardoit comme l'auteur de sa disgrace. Il s'assit dans un coin du tillac, contre un tas de cordages, et ne souffrant pas même que ses esclaves, qui se rangèrent autour de lui, ouvrissent la bouche pour lui parler, il demeura comme abîmé dans la considération de son infortune. Au milieu de la joie où je sentois nager mon cœur, le récit qu'on me vint faire de sa situation, m'auroit inspiré de la pitié, et je pensois à le faire traiter du-moins avec quelque sorte de bonté. Mais le juste Perès me représenta que des crimes de la nature des siens ne méritoient pas même les sentiments naturels de la compassion. Abandonnez-le à lui-même, me dit-il; nous lui remettrons ses richesses au premier port, et nous serons délivrés pour jamais d'un infâme.

Helena nous racontoit, pendant ce temps-là,

toutes les peines qu'elle avoit essuyées depuis notre séparation, et les dernières alarmes où l'avoit jetée son enlèvement. Ce n'étoit ni du gouverneur de Trina, ni du roi même, qu'elle avoit appréhendé des insultes et de la violence. Ils l'avoient traitée, au contraire, avec toutes les attentions qu'on doit à la jeunesse et à la beauté. Mais à-peine avoit-elle été connue d'Antonio, qu'elle n'avoit pas été tranquille un moment. Fier de l'amitié du roi et de l'espérance que ce prince lui avoit donnée de l'obtenir pour son sérail, s'il pouvoit se dégager honnêtement de nos instances, il avoit pris avec elle le ton d'un amant qui se croit déjà sûr de sa conquête; et dans la liberté qu'il avoit de la voir à tous les moments du jour, il l'avoit mise vingt fois dans la nécessité de se défendre avec ses ongles, ou de se procurer du secours par ses cris. Le roi, à qui elle en avoit fait ses plaintes, avoit toujours traité cette licence de badinage. Enfin, lorsque ce prince avoit paru prêt à se laisser fléchir par nos sollicitations, et qu'Antonio avoit joint à cette crainte celle que je lui avois inspirée par mes menaces, la malheureuse Helena s'étoit vue exposée à tous les caprices d'un traître, qui n'avoit plus cherché qu'à s'assurer sa possession par toutes sortes de voies. L'occasion qu'il avoit cru trouver dans

le secours du corsaire étoit devenue pour nous une faveur extraordinaire de la fortune, parce qu'elle lui avoit fait perdre, sans doute, des idées beaucoup plus noires, dont nous n'aurions pu arrêter l'exécution. Il s'étoit servi néanmoins, pour engager Helena à le suivre, de la même feinte, par laquelle il se flattoit de m'avoir trompé; c'est-à-dire que, lui ayant appris qu'il agissoit de concert avec moi dans le dessein de sa fuite, et l'ayant même persuadée de sa bonne foi par un billet qu'il m'avoit engagé à lui écrire, cette tendre fille n'avoit pas douté, en s'échappant du sérail, qu'elle ne dût se trouver à l'instant dans mes bras. Mais à peine s'étoit-il cru maître de son sort en arrivant à sa maison, qu'il lui avoit déclaré à qui elle devoit appartenir; de sorte qu'en se rendant au vaisseau, où il avoit fallu de la violence pour la conduire, elle s'étoit regardée comme la proie d'un perfide qui la tenoit pour le reste de sa vie dans le plus odieux esclavage.

Les transports de notre joie furent proportionnés à tant de peines et de dangers. Nos pertes nous touchoient peu, et j'étois sans embarras pour la restitution de mon vaisseau, lorsque ma paix seroit faite à Malte. Il ne nous manquoit que les trois dames turques, dont nous ignorions même le sort. Elles étoient de-

meurées comme en partage au gouverneur de Trina; et n'ayant point conçu, Perès et moi, qu'elles eussent rien à souhaiter de plus heureux, nous n'avions fait aucune sollicitation pour leur liberté. Il étoit peut-être entré quelque ressentiment de cette indifférence dans la fuite précipitée des trois chevaliers qui étoient partis avec notre vaisseau. Mais il devoit être assez égal pour trois femmes destinées au sérail par leur naissance et leur religion, d'être au pouvoir des Maures ou des Turcs. Tandis que nous étions dans cet entretien, un bruit extraordinaire que nous entendîmes sur le tillac m'y fit monter avec Perès. Nous eûmes peine d'abord à nous en faire expliquer la cause dans la confusion qui régnoit parmi nos gens. Cependant nous apprîmes qu'Antonio venoit de se précipiter dans la mer. Quelques matelots s'étoient jetés aussitôt dans la chaloupe, avec l'espérance de le sauver malgré lui. L'obscurité étoit si profonde, que je ne me promis pas beaucoup de succès de leurs soins. J'exhortai néanmoins tous les autres à ne rien épargner pour le secourir, et je proposai même une récompense considérable pour celui qui lui conserveroit la vie. Perès ne marquoit pas moins d'empressement que moi, et nous passâmes plus d'une heure à joindre nos propres efforts à ceux

des matelots. Mais nous perdîmes enfin l'espérance, et nous crûmes, l'un et l'autre, avoir accordé beaucoup plus que nous ne devions au seul sentiment de l'humanité. Ses quatre esclaves, qui s'étoient agités avec un zèle fort ardent, s'assemblèrent autour de moi pour m'apprendre les circonstances du désespoir de leur maître. Il avoit rejeté les services et les aliments que je lui avois fait offrir, et son silence avoit duré pendant quelques heures avec la même obstination. Appelant enfin ses esclaves, il leur avoit distribué, me dirent-ils, quelques pièces d'or qu'il avoit sur lui; il leur avoit ordonné de s'éloigner de quelques pas, et sans ajouter un seul mot, il s'étoit tourné vers la mer, où il s'étoit laissé tomber comme une masse de plomb. Cette fin nous auroit paru fort supérieure à l'idée que nous avions de son caractère, si l'un des quatre esclaves ne m'eût pris à l'écart un moment après pour m'avertir de me défier de ses compagnons. Je le pressai de s'expliquer. C'est un bonheur pour vous, reprit-il, que vous ne soyiez pas resté dans votre chambre au bruit qui s'est répandu de la mort de mon maître. Ils avoient ordre de prendre ce moment pour vous ôter la vie, dans l'opinion que tous vos gens se rendant sur le tillac, ils vous trouveroient sans secours et sans défense.

Et pour ne vous rien cacher, ajouta-t-il, don Antonio ne s'est pas jeté dans la mer. Il est dans un coffre, dont il a fait jeter la charge, et se flattant qu'après que nous l'aurons défait de vous et de don Perès, il gagnera facilement les corsaires par l'offre d'une partie de ses richesses, il attend le succès d'une entreprise qu'il n'a pas osé tenter lui-même.

Quelque terrible que fût cet avis, il me le parut moins que plaisant, par la précaution que la lâcheté d'Antonio lui avoit fait prendre. Je le communiquai aussitôt à Perès, qui, loin de faire arrêter les trois esclaves, comme je l'aurois cru nécessaire à notre sûreté, se contenta d'attacher autour d'eux six de nos gens les plus résolus; avec ordre, non-seulement d'observer toutes leurs actions, mais de les tuer au moindre signe de trahison ou de violence. Il dédaigna même de tirer de la situation d'Antonio l'amusement qu'elle auroit pu nous procurer, et voulant essayer seulement si les esclaves espagnols étoient capables de la témérité qu'on leur attribuoit, il me fit consentir à les laisser deux ou trois jours dans l'opinion que leur secret étoit ignoré. Nous remarquâmes effectivement qu'ils cherchoient l'occasion de s'approcher de nous, et qu'ils prenoient les moments où nous étions mal accompagnés. Celui qui m'avoit découvert leur com-

plot avoit ordre de ne rien changer à sa conduite; et chaque jour il me rendoit compte, non-seulement de ce qui s'étoit passé entr'eux, mais de l'entretien qu'ils avoient eu pendant la nuit avec leur maître, à qui ils tâchoient alors de rendre sa situation commode. Cependant, lorsque nous fûmes assurés que leur dessein se soutenoit constamment, Lirno, à qui nous n'avions pu le cacher, nous pressa si vivement de lui abandonner le soin des précautions, que nous nous en reposâmes sur lui. Il s'y prit avec la dureté d'un corsaire. S'étant fait accompagner, sans affectation, par quelques-uns de ses gens, il me demanda ce que c'étoit que ce coffre qui étoit resté sur les ponts avec quelques autres parties du bagage d'Antonio. Ses esclaves, qui n'en étoient pas éloignés, lui répondirent qu'il étoit de l'équipage de leur maître. Il le prit brusquement, et le poussant d'un coup de pied dans la mer, il termina par cette prompte expédition les jours d'un malheureux, dont nous étions fort éloignés de souhaiter la mort. Les esclaves osèrent hasarder quelques plaintes indiscrettes dans le premier mouvement de leur confusion. Il en prit droit de les faire traiter avec la même rigueur. Qu'on me précipite ces misérables, dit-il à ses gens. Ils entreprirent en vain de résister; et ce qui nous causa un vif regret, celui qui nous

avoit servis fut confondu avec les trois coupables.

Lirno crut se faire honneur à nos yeux d'une si tragique exécution. Mais nous la condamnâmes sincèrement, et nous fûmes même portés à croire que le zèle de nous servir y avoit eu moins de part que l'espérance de profiter de la dépouille de notre ennemi. Le vent continuoit de nous être si favorable, que nous fûmes dans trois ou quatre jours à la hauteur de Malte. L'ordre de Perès avoit été suivi, et loin de m'en plaindre, j'en avois marqué une vive reconnoissance à mon illustre ami. Tout ce qu'il accordoit à mes intérêts étoit autant de perdu pour les siens, et je ne m'occupois qu'à chercher par quels services, ou par quels bienfaits je pouvois répondre à tant de générosité et d'amitié. Cependant, à mesure que nous approchions de l'isle de Gorze, où Lirno avoit ordre d'aborder, les justes sujets qui me faisoient trembler à la pensée de mon retour, se renouveloient beaucoup plus vivement dans ma mémoire; et lorsqu'en joignant aux circonstances de mon départ, l'opinion qui n'avoit pu manquer de se répandre de mes aventures d'Afrique et de mon apostasie, je me représentai ce que j'avois à redouter de la sévérité du grand-maître, je balançai si je ne devois pas renoncer tout-à-fait au dessein de reparoître à ses yeux. Mon étonnement étoit même que Perès ne

m'eût encore marqué là-dessus aucune alarme. Il craint, disois-je, de me causer trop de frayeur; car, en supposant qu'on revienne de l'horrible prévention de mon changement, et que ma jeunesse fasse fermer les yeux sur ce qui semble mériter plus d'indulgence, le premier sacrifice qu'on croira devoir exiger ne sera-t-il pas celui d'Helena? C'est elle qui m'a attiré mes premières humiliations. Son nom est aussi connu à Malte que le mien. On me l'enlèvera. On croira me rendre un bon office, en me guérissant de l'amour malgré moi. Qui sait si sa mère, revenue de Naples, et trop bien informée de mes aventures, n'excitera pas la sévérité du grand-maître par ses cris? Ma perte est certaine, ou plutôt celle d'Helena, qui entraînera infailliblement la mienne. Ces réflexions, dont la vérité me sembloit augmenter à chaque coup de vent qui nous poussoit vers le port, me firent naître une des plus folles résolutions dont on ait vu jusqu'ici l'exemple dans ma conduite. Piqué du souvenir qui se renouveloit, de la hauteur avec laquelle j'avois été traité par le grand-maître, agité par mes craintes, plus enflammé que jamais par l'amour, je ne perdis point l'envie de prendre terre dans l'isle de Gorze; mais je me proposai, en arrivant, d'y cacher mon nom; d'envoyer Lirno à Malte pour y demander la restitution de mon vaisseau; de

le charger de ma croix pour la remettre aux officiers de l'ordre, en leur protestant que je me croyois dégagé de toutes sortes de liens par le traitement insupportable que je me souvenois d'avoir reçu; de prendre chez mon banquier environ vingt mille francs, dont les termes étoient échus, pour la pension que je m'étois réservée, et d'aller m'établir avec Helena, non en Espagne, non à Naples, non dans les états de Junius, ou dans quelque autre lieu qui me fût déjà connu, mais dans les Indes occidentales, où j'avois appris depuis un an, par les nouvelles publiques, que la France formoit tous les jours de nouveaux établissements. Cette idée se présenta d'une manière si riante à mon imagination, que m'y attachant aussitôt comme au seul parti que j'eusse à choisir, je mis seulement en délibération si j'en ferois un mystère à Perès. Mais outre que je ne pouvois lui cacher les démarches que j'avois à faire dans l'isle de Gorze, je fis réflexion que ma route étant le long de l'Espagne, j'avois un service de plus à lui rendre, en le conduisant dans le port où il voudroit aborder. Quoique je dusse m'attendre à lui voir combattre ma résolution, je me fortifiai tellement dans celle de rejeter tous les conseils qui ne s'accorderoient point avec mes idées, que je crus pouvoir m'exposer aux graves représentations de Perès.

Il comprit néanmoins à mon embarras que j'avois quelque chose d'extraordinaire à lui communiquer. Il m'écouta les yeux baissés. Mes premières ouvertures furent accompagnées d'un air timide : mais ma hardiesse et ma chaleur augmentant à mesure que j'avançois, je lui fis un admirable plan de toutes mes vues, et je le terminai même par des regrets de n'avoir pas une fortune assez bien établie pour lui offrir une retraite avec moi. Avec quelque vivacité que je lui eusse fait ce récit, mon embarras me reprit en le finissant, et ce ne fut pas sans inquiétude que j'attendis sa réponse. Il leva enfin les yeux sur moi; mais j'y découvris autant de douleur et de compassion que de tendresse, et ses premiers termes furent quelques exclamations, qui renfermoient un mélange de ces trois sentiments. Cependant je fus comme irrité de voir les apparences si contraires à mon attente, et le chagrin que j'en eus dissipant toutes mes craintes, j'interrompis brusquement le discours qu'il commençoit, pour lui dire que j'avois quelque regret de m'être ouvert à lui, et que s'il n'approuvoit pas mes desseins, il étoit inutile de nous arrêter à d'autres explications. Je l'aurois même quitté sur-le-champ, pour me délivrer de cette contrainte. Mais il m'arrêta par la main, et prenant un ton plus tranquille, il me con-

jura de l'écouter. Ses réflexions ne furent d'abord que des lieux communs de sagesse et d'honneur, par lesquels il s'efforça d'établir, sans aucun rapport à ma conduite et à mes desseins, que tout ce qui n'est pas fondé sur deux principes si nécessaires, rend inutiles la grande naissance, la fortune et les meilleures qualités de l'esprit et du cœur. Je prévoyois l'application de cette morale. Il la fit bientôt sans ménagement. Un projet tel que le mien, me dit-il, entraînoit la ruine absolue de ma réputation, et m'alloit rendre méprisable aux yeux même de mes amis. Et reprenant tous les degrés par lesquels j'étois parvenu au bord du précipice où il me voyoit prêt à tomber, il se reprocha amèrement d'y avoir contribué par l'approbation qu'il avoit donnée à mes foiblesses. Ne croyez pas, reprit-il, qu'elle ait été sincère. C'est une aveugle amitié qui m'a fait chercher tous les moyens de vous satisfaire, aussi long-temps que je n'ai vu dans votre conduite que les désordres qui peuvent être pardonnés à l'ardeur de la jeunesse. Quoique sans goût pour les plaisirs qui vous enivrent, j'ai porté la complaisance jusqu'à m'en procurer de la même nature, pour vous faire trouver plus de douceur dans les vôtres. Si je n'ai pu vous retenir toujours dans les bornes de la bienséance, je me flattois

du-moins qu'après les avoir passées vous ouvririez quelque jour les yeux sur votre devoir, et que vous justifieriez les espérances qui m'avoient fait porter la complaisance à cet excès. Mais vous êtes donc résolu, continua-t-il en me regardant avec fierté, de mettre le comble à vos égarements? J'avoue qu'un ton si différent de celui de l'amitié, et si opposé même à celui qu'il avoit toujours pris avec moi, me jeta dans une confusion dont il ne me fut pas aisé de revenir. J'avois conçu pour lui presque autant de respect que de tendresse, et tant de preuves que j'avois reçues de son attachement étoient un autre lien qui étoit capable de me servir de frein. Cependant, je me voyois comme insulté par un homme à qui je ne devois aucun compte de ma conduite; et ce qui me paroissoit encore plus piquant, je croyois m'apercevoir qu'il abusoit, pour me traiter avec cette hauteur, d'une espèce de soumission que j'avois toujours eue pour ses conseils. Il me fut impossible de résister à cette idée. Mon cœur enflé de son ressentiment se soulagea par quelques plaintes, qui ne durent point avoir plus de douceur pour Perès, que ses reproches n'en avoient eu pour moi. Il en parut frappé jusqu'à quitter ma main qu'il tenoit encore et à se reculer quelques pas. Il ne répliqua pas néanmoins directement à ce

qu'il y avoit de brusque dans ma réponse. Mais reprenant son discours, et donnant plus de force encore à ses regards: Savez-vous, me dit-il, que c'est l'intérêt de mon honneur que j'ai à soutenir autant que le vôtre? Savez-vous que la honte, dont je vous vois résolu de vous couvrir, retombe directement sur moi? Vous me croyez donc aussi insensible que vous à la réputation? Vous croyez que je compte pour rien l'estime d'un ordre où je me suis fait d'illustres amis, et où je me suis peut-être attiré quelque considération par ma naissance et par mes sentiments? Non, non, reprit-il, je n'ai ni folie, ni passion qui m'aveugle. L'amitié m'a pu faire oublier bien des devoirs; mais je sais à quelles bornes elle doit s'arrêter. Et je vous déclare, ajouta-t-il en élevant la voix, que si mes prières et mes instances, si le cri de l'honneur ne vous rappellent point à vous-même, nous n'aurons pas plus tôt touché la terre que je révèle votre dessein à tous ceux qui voudront l'entendre, et j'exhorterai même le commandeur de l'isle de Gorze à vous faire arrêter pour vous livrer aussitôt entre les mains du grand-maître. Cette menace me fit frémir. J'aurois porté la main sur la garde de mon épée, si je n'eusse été retenu par la vue de plusieurs de nos gens, qui commençoient à s'assembler au bruit, et qui avoient

déjà les yeux sur nous. Je ne dis que deux mots à Perès, et ce fut la fureur qui me les dicta; Traître, je saurai te prévenir. Songe qu'en touchant au rivage, il faut défendre ta vie ou m'arracher la mienne. Lui ayant tourné le dos sur-le-champ, j'ignorai l'impression que cet outrage fit sur lui, et j'allai me renfermer dans ma chambre, d'où je fis défendre à mes gens qu'on lui laissât la liberté de m'approcher. Il se présenta néanmoins à ma porte, et surpris de l'ordre qu'il y trouva, il ne prit le parti de se retirer qu'après s'en être fait expliquer toutes les circonstances.

J'étois pendant ce temps-là au comble de la fureur, et loin de me repentir de ce qu'elle m'avoit fait dire, j'en sentois redoubler à chaque moment les transports. Il me vint à l'esprit de faire jeter Perès sur le rivage et de tourner aussitôt mes voiles sur l'Amérique; car la confiance que j'avois à Lirno me faisoit regarder son vaisseau comme le mien. Et, faisant même réflexion que la dépouille d'Antonio me dédommageoit abondamment de tout ce que je pouvois laisser derrière moi, je ne sais comment je pus résister à cette pensée. Mais je serois mort de honte, si j'étois parti sans faire sentir à Perès, que je ne savois point m'effrayer des airs hautains d'un Espagnol, et que si nous n'a-

vions pas les mêmes idées de l'honneur, j'étois capable de soutenir vigoureusement les miennes. Il s'est donc flatté, disois-je, de me persuader que l'amour est un crime, et que je me déshonore en cherchant à vivre tranquillement avec une femme que j'aime. Ah! je le félicite de ces belles idées, et de la complaisance à laquelle il attribue son commerce amoureux. Mais je pense, moi, que s'il y a quelque honte à vivre avec une femme, c'est lorsque cette liaison n'est pas excusée par l'attachement du cœur, et que le plaisir animal est le seul attrait qui nous détermine. Et pour le reste, je lui ferai connoître que si je prends le parti de renoncer aux armes, ce n'est pas que je ne sache quelques fois me servir de mon épée. Lirno, qui fut averti de notre différend, se hâta de m'en venir demander l'explication. Je lui déclarai en général que j'étois irrité contre Perès, et que s'il avoit quelque envie de m'obliger, il falloit retenir tous nos gens à bord en arrivant à Gorze, et se préparer à toutes sortes d'événements. Il me jura une fidélité sans réserve. Dès le même jour, nous entrâmes heureusement dans le port. Il falloit que la colère, ou plutôt l'intérêt de mon amour, eût fait une étrange altération dans mon caractère, puisqu'un intervalle de plus de quatre heures n'avoit rien diminué de mes transports,

et que loin de rétracter les ordres que j'avois donnés à ma porte, je les avois répétés avec une nouvelle obstination chaque fois que Perès s'y étoit présenté. Toutes mes réflexions étoient noires. L'amitié me sembloit éteinte dans mon cœur jusqu'à n'en plus reconnoître aucune trace. Un aveugle dessein de me venger d'une menace qui ne me sortoit point de l'esprit, et d'en arrêter promptement les effets, étoit la seule idée qui m'occupât et qui réglât tous mes mouvements et toutes mes résolutions.

A-peine fûmes-nous entrés dans le port, que, me reposant sur les ordres que j'avois donnés à Lirno, je sortis de ma chambre avec une agitation furieuse, et joignant Perès qui étoit à se promener sur les ponts, je lui proposai de descendre avec moi dans la chaloupe. Quel est votre dessein? me répondit-il d'un ton fort doux. Je vous l'expliquerai, repris-je brusquement. Il demeura quelques moments à balancer. Je le pressai par des reproches qui n'étoient pas plus ménagés. Enfin, consentant à me suivre, il descendit après moi. Lirno embarrassé, se présenta pour m'arrêter par ses instances. Je lui ordonnai d'un ton absolu de ne pas ouvrir la bouche, et je fis retourner de même quelques-uns de mes gens qui se disposoient à m'accompagner.

Nous gagnâmes le rivage, conduits seule-

ment par deux matelots. Je ne prononçai pas un mot dans le passage, et Perès morne et pensif garda le même silence. Il n'y eut de sa part ni de la mienne aucune marque d'attention et de politesse en sortant de la chaloupe. Nous avions pris terre à quelque distance de la ville. Je montrai à Perès le chemin que nous devions prendre. Mon dessein étoit de nous dérober à la vue du vaisseau. Il continua de me suivre sans me faire la moindre réponse. Nous arrivâmes à peu de distance, dans un lieu où nous commencions à nous trouver à couvert. Comme il n'avoit pu méconnoître mon dessein, il me pria d'arrêter avant que de nous engager plus loin, et me regardant d'un œil où je voyois quelque apparence de joie contrefaite, il me demanda où je prétendois donc le conduire.

Cette fausse tranquillité me parut un nouvel outrage. Nous y touchons, lui dis-je. Un moment va décider qui de nous deux conduira l'autre au grand-maître; mais je suis sûr, ajoutai-je en affectant un ton aussi libre que le sien, que ce n'est pas vif que je lui serai livré par un traître. Je vis changer tout-d'un-coup son visage, et l'air de la plus profonde douleur prendre dans ses yeux la place de celui qu'il avoit affecté. O Dieu! qu'entends-je, s'écria-t-il! Quoi! ce nom odieux a pu sortir de votre bouche? Chevalier,

reprit-il, avec moins d'émotion, je sacrifie tous mes ressentiments à l'amitié; mais expliquez-moi donc d'où vient ce transport, et ce que vous méditez ici contre votre ami. Loin de me sentir appaiser par cette modération, je n'y crus voir que l'insulte d'un homme qui se croyoit supérieur à moi par l'expérience des armes, et qui n'avoit différé si long-temps à s'expliquer que pour me faire sentir la confiance avec laquelle il se laissoit engager dans toutes sortes d'aventures. Cependant, comme il s'étoit arrêté, et qu'il sembloit s'attendre que j'allois entrer dans quelque discussion, je le pressai encore d'avancer. Mais il se posta ferme dans le lieu où il étoit, et commençant par mille noms tendres, qui étoient prononcés avec une vive ardeur, il me demanda ouvertement si j'étois bien résolu d'attaquer sa vie. Quoique je crusse lire sur son visage une partie de ce qui se passoit dans son cœur, il y avoit trop d'amertume dans le mien, pour me trouver capable de revenir tout-d'un-coup à la tranquillité qu'il m'auroit fallu pour entrer dans les explications qu'il paroissoit demander. Celui qui m'a menacé de me trahir, lui dis-je, a dû s'attendre à toutes les extrémités de ma vengeance. Vous trahir! m'interrompit-il : Ah! chevalier, que vous me connoissez peu. Et me rappelant toute sa conduite depuis que nous

faisions profession d'être amis, il me força de convenir en moi-même qu'elle n'avoit été qu'une suite continuelle de sacrifices qu'il avoit faits à l'amitié. Mais c'est vous, reprit-il avec douceur, qui ne semblez occupé qu'à vous trahir vous-même. J'ai employé mille fois tout le droit que me donnoit une longue familiarité, pour vous ouvrir les yeux sur le tort que vous avez fait à votre fortune et à votre gloire. Tant que j'ai cru qu'il pouvoit être réparé, je me suis consolé de l'inutilité de mes soins. Votre retour à Malte me faisoit mieux espérer de l'avenir; et, quoique la nécessité de mes affaires me rapelle en Espagne, vous me voyez oublier mes propres intérêts pour emporter la satisfaction d'avoir servi à rétablir les vôtres. Ils peuvent l'être encore. Ils ne vous obligent pas même d'abandonner cette Helena qui vous est si chère. Combien ne trouverons-nous pas de voies pour la conserver avec bienséance? Etes-vous le seul qui ayiez de l'attachement pour une maîtresse? On ne s'en est offensé que par l'éclat des dernières circonstances. Vous êtes jeune, votre profession étoit récente; quel scandale au milieu de Malte, et sous les yeux du grand-maître! Mais votre retour, et quelques justes ménagements, peuvent réparer toutes les impressions du passé. Qu'ai-je donc pu penser, continua-

t-il, et quelle a dû être l'amertume de mon cœur, en vous voyant former une résolution insensée, dont la honte rejaillit également sur vous et sur moi ? Que dis-je ! Vous m'en avez parlé comme d'un projet invariable, et que vous étiez à la veille d'exécuter. Etoit-ce par des conseils et par de simples instances, que je pouvois espérer de vous ramener à la raison ? Vous me seriez peut-être échappé en touchant la terre. J'ai tenté de vous effrayer par ce qui m'est venu de plus terrible à l'esprit ; et si je ne suis point capable de vous trahir, je ne vous dissimule point encore que je le suis de tout entreprendre pour vous empêcher de courir à votre perte.

J'avois eu le temps de réfléchir pendant ce long discours sur des motifs si clairement exprimés ; et le souvenir des obligations que j'avois à Perès, agissant aussi vivement sur mon cœur que ses explications présentes, je revins assez de mon emportement pour sentir ce que je devois à son amitié. Cependant, un reste de fierté ne me permettant pas de lui laisser voir ce changement, je lui demandai seulement, en baissant les yeux, quels étoient donc ces moyens qui lui paroissoient si sûrs, pour me rétablir dans l'esprit du grand-maître en conservant Helena. Etes-vous capable, me répondit-il, de reprendre assez de confiance à mon amitié pour m'en abandonner

le choix et la conduite? Je parus balancer à cette question ; mais honteux, à-la-fin, de ne pas répondre aux sentiments d'un homme dont la droiture et la générosité m'étoient si bien connues, j'écartai en un moment tous les nuages qui couvroient encore mes yeux. Perès, lui dis-je en me jetant à son cou pour l'embrasser, je serois indigne de l'air que je respire, si je ne vous croyois pas le plus fidèle et le meilleur de tous les amis. Je ne vous ai que trop outragé par mes défiances. Venez, je me livre à vous, et je vous abandonne ma vie et mon honneur, si vous me conservez Helena. J'étois touché jusqu'aux larmes de mille mouvements qui s'étoient élevés dans mon cœur. Il ne désira point d'autre marque de ma sincérité, et m'embrassant à son tour avec cette noblesse qui donnoit de la dignité à ses moindres actions, il me confessa que je l'avois mis à la plus rude épreuve où il eût jamais vu son courage.

Nous retournâmes sur-le-champ au vaisseau. Il m'expliqua en marchant quelles avoient été ses vues lorsqu'il avoit pris le parti de m'accompagner jusqu'à Malte. Il ne falloit pas douter, me dit-il, que l'opinion que les trois chevaliers auroient répandue de mon apostasie n'eût achevé de me perdre dans l'esprit du grand-maître, et la prudence ne me permettoit pas de reparoître à Malte sans précautions. Aussi avoit-il approuvé

l'ordre que j'avois donné à Lirno de s'arrêter dans l'isle de Gorze. J'y pouvois demeurer sous quelque déguisement, tandis qu'il se rendroit à la cour, où il se promettoit que son témoignage et celui de tous ses gens suffiroient pour dissiper les plus noires imputations. A l'égard d'Helena, il me proposa de la lui confier, pour la mettre pendant quelques semaines dans un couvent. Sa pensée étoit, qu'en me voyant arriver sans elle, on perdroit aisément le souvenir d'une galanterie passagère, et qu'après avoir satisfait pendant quelque temps aux apparences, il me seroit facile de la tirer de sa retraite, soit pour entreprendre avec elle quelque nouveau voyage, soit pour l'entretenir à Malte avec plus de décence et de discrétion.

Je sentis renaître toutes mes peines à la proposition d'abandonner Helena. Cependant j'étois trop avancé pour faire à Perès un outrage plus sensible que jamais, en lui marquant de la défiance. Je résolus de ne pas mettre de réserve à mon consentement, et je conçus qu'en effet ses vues pouvoient avoir tout le succès qu'il me faisoit espérer. D'ailleurs, le zèle que je connoissois à Lirno pour mon service, étoit une autre raison qui pouvoit soutenir ma foiblesse, et, s'il faut le confesser à ma honte, je pensai d'avance à mettre ce corsaire dans ma confidence.. . .

Notre absence avoit été si courte que les gardes du port n'ayant point encore eu le temps de nous venir reconnoître, Perès me conseilla de me faire conduire vers eux avant leur arrivée, et de me faire passer pour un étranger qui avoit demandé d'être mis à terre, en passant à la vue de l'isle. Il me laissa le soin de composer quelque histoire qui rendît cette imagination vraisemblable, et, me priant de lui renvoyer sur-le-champ la chaloupe, il se promit de reprendre le large avant qu'on pût se procurer assez d'informations pour deviner qui j'étois. Je ne partis néanmoins qu'après avoir communiqué notre projet à Helena. Elle n'y consentit qu'en répandant des larmes. Lirno, que j'admis à cet entretien, me renouvela ses serments. Enfin, je quittai le vaisseau en faisant souvenir Perès, que je croyois faire plus pour lui par cet excès de confiance, que je n'avois fait par tous mes services, et qu'il n'avoit fait lui-même par des preuves si constantes de la plus généreuse amitié.

Il me fut aisé de prendre le nom que je voulus choisir, et de donner la couleur que je crus la plus favorable à mon aventure. Les gardes du port s'empressèrent peu pour reconnoître le vaisseau lorsqu'ils le virent retourner vers la mer. Je demeurai dans l'isle avec deux de mes gens,

dont le courage et la fidélité étoient à l'épreuve. Je satisfis, sans affectation, à toutes les questions du commandant, et feignant d'avoir besoin de quelques jours de repos avant que de passer à Malte, j'eus la liberté de me retirer dans une hôtellerie. J'y entrai avec une espèce de négligence qu'on porte dans un lieu où l'on se croit absolument inconnu. Cependant, au premier pas, je me sens étroitement embrassé; et mes yeux me font reconnoître le commandeur Junius. Je lui rendis ses caresses avec mille marques de la joie que j'avois de le revoir. Mais l'ayant conjuré aussitôt de ne pas prononcer mon nom, et de feindre qu'il me connoissoit pour un officier françois, je fus aussi surpris qu'il le paroissoit, de m'entendre demander la même grace, et dans des termes beaucoup plus pressants que les miens.

Nous passâmes aussitôt dans une chambre écartée, et notre empressement fut égal pour apprendre les aventures qui en produisoient une si étrange. Je ne lui appris des miennes que ce que je n'espérois pas de pouvoir lui cacher. Il admira la ressemblance de nos destinées, et s'ouvrant avec moins de réserve, il m'apprit les tristes événements qui l'avoient précipité du trône dans une hôtellerie de l'isle de Gorze.

Après nous avoir quittés dans le golfe de

Colochinie, il s'étoit approché de la côte avec plus de précaution que la première fois. Le rivage étoit couvert de gens armés, que la nouvelle de son arrivée et l'attente de son retour y avoient assemblés. L'ardeur de règner lui avoit fait mépriser le péril. Il s'étoit offert à cette multitude, qui l'avoit reçu comme son maître. C'étoient ses plus zélés partisans, que le seul bruit de son nom avoit excités à le servir. Il s'étoit mis à leur tête, et se faisant accompagner jusqu'à son palais, il y avoit tenu conseil avec l'élite de la troupe sur ce qu'il avoit à craindre de son rival. Quelque zèle qu'il trouvât dans son parti, il avoit compris que son absence ayant refroidi la plus grande partie de la nation, il ne devoit pas espérer que ceux qui s'étoient attachés au nouveau roi abandonnassent facilement ses intérêts. Cependant, comme il n'y avoit que le courage et la fermeté qui pussent réparer ses affaires, il avoit pris le parti de se présenter au camp que son rival avoit laissé près de la ville, au risque d'être accablé tout-d'un-coup par le nombre. Il y avoit été reçu avec des acclamations qui l'avoient animé; et, voyant environ trois mille hommes sous ses ordres, il n'avoit pas douté qu'à mesure qu'il s'avanceroit vers l'usurpateur, son armée ne grossît par la jonction d'une infinité de volontaires. Au milieu de sa marche, et dans

le temps qu'il comptoit plus que jamais sur son entreprise, le père de la maîtresse qu'il avoit entretenue long-temps pendant son règne, le joignit à la tête d'une troupe nombreuse qu'il avoit rassemblée pour le servir. Il lui demanda un moment d'entretien, dans lequel il le pressa de lui déclarer les sentiments qu'il conservoit pour sa fille. Et ne balançant point à lui faire connoître ses intentions, il lui promit que, s'il se déterminoit à prendre sur-le-champ la qualité de son gendre, il alloit réunir en sa faveur tous ceux que les intrigues de l'usurpateur avoient détachés de son parti. Junius, se fondant trop sur le zèle de ses gens, avoit rejeté une proposition qui ressembloit trop à la contrainte. Ses idées de célibat, qu'il regardoit comme un engagement indispensable, et sa propre inclination qui ne le portoit point au mariage, lui avoient fait répondre avec peu de ménagement au Maniote, qu'un sujet ne faisoit point de compositions si hautaines avec son souverain. Le fier Grec n'avoit point attendu d'autre explication pour se retirer, et par quelque pratique qui étoit demeurée inconnue à Junius, il avoit entraîné après lui non-seulement sa propre troupe, mais encore celle qui s'étoit réunie avec tant de zèle sous les enseignes du malheureux monarque. Se trouvant donc abandonné de tous ses gens,

et trop heureux, sans doute, de n'être pas livré à son rival, il demeura dans l'embarras de chercher un chemin pour fuir. L'idée qui lui restoit de notre projet d'Albanie le fit tourner de ce côté-là; mais ce ne fut qu'avec des peines continuelles et d'affreux dangers, qu'il surmonta les obstacles qui s'opposèrent à son passage. Enfin, lorsque l'ignorance du pays, et la crainte d'être arrêté, lui faisoient désespérer de pouvoir traverser les montagnes, il tomba dans les mains de quelques brigands, qui le forcèrent de s'engager dans leur profession. La nécessité de défendre sa vie plutôt que l'envie de se faire honneur de son courage, lui fit faire quelques actions si déterminées, qu'elles le firent considérer de ses nouveaux compagnons. Il crut ne rien risquer à leur déclarer qui il étoit, et cette connoissance redoublant en effet leur zèle, il reprit l'espérance de remonter sur le trône avec leur secours. Elle n'étoit pas fondée sur le nombre; mais connoissant le caractère des Maniotes, il se persuada qu'il lui suffiroit de paroître avec quelques troupes pour ranimer son parti.

Il retourna plein de confiance par les chemins qu'il avoit parcourus avec tant de frayeur. Mais le terme de son règne étoit arrivé. Son malheur lui fit rencontrer l'usurpateur à la tête de son armée. Il fut enveloppé avec tant de diligence,

que n'ayant pu se sauver par la fuite, il demeura prisonnier avec tous ses gens. L'infortuné Junius se crut à la dernière heure de sa vie; et son rival ne l'eut pas plus tôt reconnu, que dans le ressentiment qu'il conservoit de ses dernières entreprises, il parut disposé à prononcer l'arrêt de sa mort. Cependant, il se fit un mouvement parmi les Maniotes en faveur d'un homme qui, loin de les avoir offensés, s'étoit fait aimer de toute la natiou pendant son règne. Sans penser à le rétablir dans ses droits, on résolut de le dérober du-moins à l'injuste haîne de son rival; et les principaux chefs s'étant unis pour demander sa vie et sa liberté, l'obtinrent d'autant plus facilement, qu'une prière de cette nature renfermoit une menace dont le sens n'étoit pas incertain. Junius fut, non-seulement arraché à la mort, mais par une suite des mêmes sentiments, les Maniotes prirent la résolution de le renvoyer couvert de bienfaits. Le nouveau roi n'ayant osé s'y opposer, on le conduisit à Maina avec toutes sortes d'honneurs, et l'on équipa un vaisseau pour le transporter dans l'isle de Gorze, où il souhaitoit de se rendre avant que de retourner à Malte. Son dessein étoit le même que le mien; c'est-à-dire que, n'osant se présenter à la cour du grand-maître sans avoir détruit les accusations injurieuses dont on avoit noirci son

honneur et sa religion, il avoit voulu se mettre en état de faire sa paix dans l'éloignement. Mais à-peine son vaisseau s'étoit-il écarté du rivage, qu'un jeune Maniote, qui, sans être connu de l'équipage, avoit été reçu à bord en qualité de passager, avoit demandé à l'entretenir en particulier. Sa surprise l'avoit beaucoup emporté sur sa joie, en reconnoissant sa maîtresse, qui s'étoit revêtue d'un habit d'homme pour le suivre. Quoiqu'il eût toujours marqué pour elle un attachement fort vif, la résolution où il étoit de retourner à Malte s'accordoit mal avec un engagement dont il craignoit mille suites fâcheuses. Le bruit s'étant répandu depuis longtemps qu'il étoit marié, c'étoit le confirmer, que de revenir accompagné d'une femme, dont il ne pourroit se dispenser de prendre soin. Toutes ces idées lui avoient fait mettre beaucoup de froideur dans l'accueil qu'il avoit fait à cette fidèle maîtresse. Cependant, ne voyant aucun moyen de s'en défaire, et la présence d'une femme aimable ayant peut-être ranimé tous ses sentiments, il s'étoit déterminé à la recevoir, et il l'avoit à Gorze avec lui. . . . .

La réserve avec laquelle je m'étois d'abord expliqué sur ma situation fut bientôt dissipée par des ouvertures si sincères. Je ne pus cacher à Junius, que mes peines, mes inquiétudes, mes

craintes, étoient de la même nature que les siennes; enfin, qu'il ne falloit qu'un même nom pour deux histoires si ressemblantes. Le seul avantage qu'il avoit sur moi, étoit d'être arrivé depuis huit jours, et d'avoir déjà fait quelques démarches dont il avoit reçu beaucoup de satisfaction. Cependant, comme il étoit aussi inconnu que moi dans l'isle de Gorze, et que se servant du ministère d'un Italien fidèle qu'il avoit adressé à quelques-uns de ses anciens amis, il avoit feint d'être demeuré en Sicile, d'où il envoyoit son messager à Malte, la diligence de cet agent n'empêchoit point qu'il ne fût obligé de différer quelque temps à le renvoyer avec les explications qu'on lui avoit demandées, pour donner de la vraisemblance à son éloignement. Ces explications, que le grand-maître avoit lui-même exigées, regardoient un certain nombre de chefs où l'on réduisoit toutes les accusations formées contre Junius, et sur lesquels on vouloit qu'il se purgeât avant que de s'approcher de l'isle. On demandoit s'il étoit vrai qu'il fût marié à Maina, qu'il y eût formé un sérail, qu'il eût embrassé le mahométisme, et qu'il eût entretenu une étroite alliance avec la Porte. Son innocence étant aisée à prouver sur les trois premiers articles, il n'étoit embarrassé que pour le quatrième; mais comme c'étoit le plus foible, et qu'il se

croyoit assez excusé par les nécessités de son gouvernement, il se flattoit que sa composition deviendroit fort aisée.

Je n'avois pas une si bonne opinion de la mienne. Junius même, qui se souvenoit de l'éclat que mon amour avoit fait à mon départ de Malte, ne put se persuader aussi facilement que Perès, que le grand-maître fermât jamais les yeux sur un commerce qu'il avoit condamné avec tant de hauteur. Il me fit naître tant de craintes, que mille fois je me repentis de m'être livré avec si peu de précautions. J'attendis tous les jours des nouvelles, avec une impatience qui me rendoit la vie insupportable. Enfin, je vis arriver Lirno, mais dans une chaloupe; et quoiqu'en entrant au port il affectât un air tranquille, pour déguiser son trouble aux spectateurs, je remarquai qu'à mesure que nous nous écartions de ceux qui pouvoient nous observer, il prenoit une physionomie plus sombre et plus embarrassée. Je ne serois pas ici, me dit-il à-la-fin, si je n'avois cherché que ma sûreté; et quoique j'aye fait l'action d'un homme d'honneur, je ne me crois pas fort à couvert de la vengeance de votre ordre. J'ai tué les trois chevaliers qui vous ont noirci dans l'esprit du grand-maître. A-peine ai-je eu le temps de me jeter dans ma chaloupe, et si je puis espérer d'être ici tranquille, ce ne

peut être que par la témérité que j'ai eue de risquer le passage. On ne me soupçonnera point de m'être exposé à la mer avec deux matelots; et si l'on me cherche, ce sera, sans doute, dans l'isle de Malte. Personne, en effet, ne s'étoit imaginé, en me voyant arriver au port, qu'il vînt de plus loin que de quelques maisons qui étoient au bord de la mer; et l'on ne s'étoit point arrêté à examiner s'il étoit étranger.

Le récit de son aventure m'apprit toutes les obligations que j'avois à son zèle. Il n'avoit pas quitté de vue Helena jusqu'au moment où Perès l'avoit placée dans un monastère; et cette entreprise s'étoit exécutée avec une discrétion pour laquelle je leur devois une reconnoissance presque égale. Mais quoiqu'il n'eût point d'autre commission, et qu'il laissât à Perès le soin de me justifier à la cour, il étoit fort bien entré dans mes intérêts, en publiant dans divers endroits de la ville, tout ce qu'il avoit cru propre à détruire les bruits qu'il y trouvoit répandus. Apprenant que les trois chevaliers continuoient de me noircir, et qu'ils prenoient même droit de mon absence pour ruiner ce que Perès avoit déjà fait en ma faveur, il avoit employé la récrimination contre eux, en s'emportant beaucoup contre la lâcheté qu'ils avoient eue de m'abandonner, et en leur reprochant, comme un vol,

l'autorité qu'ils s'étoient attribuée sur mon vaisseau. Leur passion pour les dames turques n'avoit point été oubliée; et saisissant peut-être mieux que moi la vérité de leur aventure, il n'avoit pas balancé à faire passer leur départ précipité pour un effet de leur ressentiment, et leurs accusations pour une basse vengeance de la froideur avec laquelle j'avois souffert qu'on retînt leurs maîtresses. Il fut impossible que ces déclamations demeurassent long-temps inconnues aux trois chevaliers. Ils en parlèrent avec la supériorité qu'ils se croyoient sur un homme dont ils connoissoient la profession. Mais, ne cherchant qu'un prétexte pour leur faire une querelle ouverte, il se fit rendre témoignage, par diverses personnes, de quelques termes injurieux qui leur étoient échappés contre lui, et c'en fut assez pour le porter à leur faire un défi. Quoiqu'il les fît appeler séparément, le lieu qu'il leur marqua fut le même, et la distance du temps ne fut que d'une demi-heure. Ils se trouvèrent successivement au rendez-vous, et Lirno eut le bonheur de les tuer tous trois. Cependant, son courage auroit eu peu d'utilité pour ma justification, si l'un d'eux n'eût conservé assez de vie pour demander les secours de la religion. Lirno avoit appelé quelques passants, sur qui il s'étoit reposé de ce soin; tandis que prenant un

chemin écarté pour se dérober aux poursuites, il avoit gagné son vaisseau. Il y avoit confié son aventure à ses gens, qui avoient presqu'autant d'intérêt que lui à cacher sa fuite; et dans l'impossibilité de mettre aussitôt à la voile, il étoit descendu dans la chaloupe avec deux matelots, qui avoient risqué leur propre vie pour l'amener dans l'isle de Gorze.

Il ignoroit quelles avoient été les dispositions du chevalier qu'il avoit laissé mourant; et se reprochant même le mouvement de compassion qui l'avoit porté à lui envoyer du secours, il regrettoit de ne l'avoir point achevé. Mais, quoique je ne pénétrasse pas plus que lui les avantages que je devois tirer de cet incident, et qu'il me semblât, au contraire, que, s'il avoit quelque chose à redouter, ce n'étoit que de la déposition de l'ennemi qu'il avoit épargné, je condamnai un regret qui blessoit l'humanité; et je l'accusai de déshonorer, par un reste de férocité, la noblesse que je remarquois, d'ailleurs, dans le fond de son caractère. Sans me réjouir de la mort de mes ennemis, qui me dispensoit néanmoins d'exposer quelque jour ma vie pour tirer raison de leur injustice, je lui demandai ce que Perès avoit fait pour moi. Il l'ignoroit, et les explications que ce cher ami avoit eues avec le grand-maître, étoient encore secrettes; mais il avoit su, comme

le public, que mon vaisseau, qu'il avoit redemandé en mon nom, lui avoit été rendu dès le jour qui avoit suivi son arrivée.

Junius, que je ne fis pas difficulté d'appeler à notre conseil, admira beaucoup la hardiesse et la fidélité du corsaire. Connoissant néanmoins avec quelle sévérité le duel est défendu à Malte, il lui auroit conseillé de recommencer plutôt à confier sa vie aux flots, pour gagner, à toutes sortes de risques, l'Italie ou la Sicile, que de demeurer exposé à des recherches qu'on pousseroit infailliblement jusque dans l'isle de Gorze, lorsqu'on les verroit inutiles à Malte. Mais le rusé corsaire se reposoit sur ses gens, à qui il avoit recommandé de le venir prendre dès la nuit suivante. Comme il étoit résolu de partir aussitôt, il me pria de lui marquer quelque lieu où il pût me rejoindre, dans le désir où il étoit de s'attacher constamment à mon service. Je ne pouvois rassembler trop de gens braves et fidèles. Ainsi, quoique je ne visse point assez clair dans l'avenir pour compter sur mes propres desseins, le seul désir de me conserver les droits qu'il m'accordoit sur lui, me fit nommer le port de Messine, où je pensois à me rendre au commencement du printemps.

Il me demanda aussi mes ordres pour la dépouille de don Antonio. Cette question m'embar-

rassa. Quoique je n'y prétendisse aucune part, j'avois quelque peine à m'expliquer sans la participation de Perès; et si quelqu'un devoit profiter d'un si riche butin, c'étoit lui, sans doute, après tant d'infortunes et de pertes que la haine d'Antonio lui avoit causées. Cependant je crus devoir juger de ses sentiments par les miens, ou plutôt j'avois trop de preuves de sa générosité pour ne pas prévoir qu'il dédaigneroit une proie dont il n'auroit l'obligation qu'au malheur d'autrui. Notre principe avoit toujours été de nous enrichir, s'il étoit possible, aux dépens de nos ennemis, mais les armes à la main, et par les voies dont ma profession me faisoit un devoir contre les infidèles. Après quelques réflexions, je pris donc le parti d'abandonner à Lirno les richesses dont il m'offroit la disposition; et dans le dessein où je le voyois de me servir, je ne doutai point qu'elles ne tournassent à mon avantage, par l'usage qu'il en feroit pour s'équiper mieux et pour augmenter ses forces. Il admira mon désintéressement, et ce fut un nouvel aiguillon pour son zèle.

En considérant, pendant le reste du jour, la situation de ma fortune et les fondements de mes espérances, il me vint mille regrets de me séparer d'un homme dont le secours pouvoit m'être à tous moments nécessaire; et peut-être eus-je

encore la foiblesse de me repentir d'avoir abandonné mes affaires à la conduite de Perès. L'amour m'échauffant plus que jamais, je faisois réflexion que, dans les sentiments que je connoissois à mon ami, je ne pouvois être excusé d'imprudence, puisqu'autant qu'il étoit porté à favoriser ma passion, s'il trouvoit le moyen de la concilier avec mon devoir, autant je devois craindre qu'il ne se joignît lui-même au grand-maître pour la combattre, et pour m'en arracher l'objet, s'il se persuadoit une fois qu'elle étoit incompatible avec ma fortune et mon honneur. J'étois si troublé de cette imagination, que dans plusieurs moments j'aurois volontiers fait avertir Helena de repasser dans l'isle de Gorze, et je serois parti sur-le-champ avec elle et Lirno pour fuir à jamais tous les ennemis de mon bonheur et de mon repos. Vers le milieu de la nuit, Lirno qui avoit marqué cette heure à ses gens, et qui pensoit à les aller joindre à l'entrée du port, se leva pour me dire le dernier adieu. Les tourments de mon cœur redoublèrent si vivement à cette séparation, que je ne pouvois lui permettre de me quitter. Je l'arrêtai pour lui répéter cent fois mes derniers ordres, et j'étois encore dans un combat d'autant plus difficile à soutenir, que je m'efforçois en même-temps de cacher mon agitation, lorsque nous fûmes avertis qu'il entroit

un vaisseau dans le port. Lirno alarmé s'imagina que c'étoit le sien; et que ses gens, ayant mal compris ses ordres, alloient l'exposer à quelque danger par leur imprudence. Mais nous ne fûmes pas long-temps dans cette inquiétude. Etant allé moi-même au port, la première personne que j'y aperçus fut Perès. Il me reconnut aussi dans l'obscurité; et, m'embrassant sans précaution, il me parut affecter d'élever la voix pour me faire connoître par mon nom. Je lui fis remarquer aussitôt son imprudence; mais recommençant avec la même affectation, il me fit juger aisément qu'il m'apportoit d'heureuses nouvelles.

Vous êtes libre ici, me dit-il enfin, et vous le serez à Malte quand il vous plaira d'y retourner. Le grand-maître oublie les anciens sujets de plainte, et rend justice à votre innocence sur les dernières accusations. Enfin, vous pouvez reparoître à la cour avec toutes vos espérances. Quelque joie que je ressentisse de ce discours, je l'interrompis pour lui demander ce qu'il avoit fait d'Helena. Elle est dans un couvent, reprit-il, avec tout l'agrément et toute la sûreté que vous pouvez désirer; mais sa santé ayant souffert quelque altération par les fatigues de nos voyages, elle s'est trouvée assez mal dès le lendemain de notre arrivée. C'étoit empoisonner ma joie. Je ne voulois pas différer un moment à partir, et

j'accusois déjà Perès de l'avoir abandonnée dans cette situation. Mais reprenant un ton plus grave: Je me reproche, me dit-il, de ne vous avoir pas caché sa maladie; et je n'y aurois pas manqué, si je ne vous avois cru capable d'un peu de modération. Il m'assura qu'il n'y avoit rien qui dût m'alarmer pour sa vie; mais quand le danger auroit été plus grand, ajouta-t-il, je devois considérer que je ne pouvois lui procurer des secours ouverts, ni donner des marques éclatantes de l'intérêt que je prenois à sa santé, sans ruiner tout ce qu'il venoit de faire heureusement pour me rétablir dans l'esprit du grand-maître. Il me rappela ce que je lui avois promis et ce que je me devois à moi-même. Enfin, m'ayant répété avec serment, que la vie d'Helena ne couroit aucun danger, il me déclara que dans la crainte où je le mettois de me voir trahir mes propres intérêts par quelque indiscrétion, il exigeoit de mon amitié que je demeurasse à Gorze jusqu'au rétablissement de ma maîtresse.

Quoique je ne pusse rien lui refuser après le nouveau service qu'il venoit de me rendre, je me flattai de le faire changer de pensée en lui promettant toute la modération qu'il désiroit. Le commandant auquel il fut conduit nous auroit gênés par ses politesses, si nous ne l'avions prié de nous laisser libres pendant le reste

de la nuit. Je n'oubliois pas que Lirno avoit besoin de notre secours pour rejoindre ses gens, et Perès, qui les avoit rencontrés à quelque distance du Port, lui conseilla de ne pas perdre un moment pour regagner son vaisseau. Il nous raconta néanmoins, avant son départ, dans quelles dispositions il avoit laissé la cour. Le chevalier à qui Lirno avoit procuré de l'assistance après l'avoir blessé mortellement, s'étoit cru obligé, en expirant, d'expliquer les motifs qu'il avoit eus avec ses compagnons, pour me noircir par une imputation à laquelle il confessa qu'ils avoient trouvé peu de vraisemblance. La cause de leur ressentiment étoit celle que Perès s'étoit imaginée. Après avoir souffert impatiemment dans notre navigation que nous eussions paru condamner leurs prétentions sur les trois dames turques, ils avoient perdu toute mesure en nous voyant résolus à Trina de ne rien entreprendre pour la liberté de trois femmes dont les intérêts n'avoient rien de commun avec les nôtres. Dès ce moment nous étions devenus leurs ennemis, et s'ils avoient attendu si long-temps à se déclarer, ce n'avoit été que pour chercher un prétexte à la fuite qu'ils méditoient. Ils avoient saisi le premier sans l'approfondir, et le désir de s'avancer s'étant joint au mouvement de la vengeance, ils s'étoient flattés qu'en arrivant à

Malte ils obtiendroient facilement du grand-maître la possession d'un vaisseau qu'ils auroient comme sauvé des mains des infidèles. Ils avoient été trompés dans cette espérance, car mon vaisseau avoit été confisqué au profit de l'amirauté; mais leur dépit croissant par ce mécompte, ils avoient continué de s'emporter avec plus de chaleur contre l'apostasie qu'ils m'avoient attribuée. Perès n'ayant pas fait éclater son dessein en arrivant, ils avoient pris droit encore du silence qu'il gardoit avec tout autre que le grand-maître, pour répandre sourdement qu'il n'auroit point eu tant de modération, s'il n'étoit venu plaider la cause d'un coupable; et le témoignage du corsaire et de mes gens n'avoit passé dans leur bouche que pour une apologie mandiée. Cette confession du chevalier ne fut d'abord qu'un acte secret de religion; mais le prêtre qu'on avoit appelé pour l'entendre lui fit une loi indispensable de la rendre publique, en la répétant devant plusieurs témoins. Elle fut rapportée au grand-maître avec toutes les circonstances qui pouvoient lui donner du poids. Son penchant le portant déjà à se laisser persuader par le témoignage de Perès, dont il connoissoit la droiture et l'honneur, il déclara, non-seulement qu'il étoit convaincu de mon innocence, mais qu'il croyoit les trois chevaliers justement

punis. Cependant il n'avoit pas trouvé moins étrange qu'un corsaire eût osé pousser si loin la hardiesse, et l'ordre de l'arrêter avoit été publié à son de trompe dans toutes les parties de l'isle, d'où l'on ne pouvoit s'imaginer qu'il fût parti, tandis qu'on voyoit encore son vaisseau dans le port.

Ainsi Lirno se trouvoit le réparateur de ma réputation, et Perès m'exhorta à lui rendre toute la reconnoissance que je lui devois à ce titre. Ce fut un motif aussi puissant que sa générosité pour lui faire approuver le parti que j'avois pris d'abandonner toute la dépouille d'Antonio à ce fidèle corsaire. Nous prîmes soin de le faire conduire avant la fin de la nuit jusqu'à son vaisseau. Je l'assurai en le quittant que j'oubliois sa naissance et sa profession, pour ne considérer en lui qu'un des plus braves hommes du monde; et formant d'autres vues sur son attachement, je le fis souvenir du rendez-vous que je lui avois donné à Messine.

Dans la nécessité de commencer par les intérêts les plus pressants, Perès n'avoit encore donné à Junius que les marques ordinaires de la joie qu'on sent de retrouver un ami. Mais en apprenant ses aventures et les raisons qui l'arrêtoient à Gorze, il ne douta point que nous ne pussions tous deux nous rendre utiles à sa justification.

Cependant une autre réflexion lui fit dissimuler cette pensée. Dans le dessein qu'il avoit formé de me faire passer quelques jours de plus à Gorze, il crut que la compagnie de Junius seroit un motif de plus pour m'y faire consentir. Il le prit à l'écart pour lui communiquer ses vues, et l'ayant engagé à s'unir à lui, ils réussirent de concert à me faire promettre que je différerois huit jours à me rendre à Malte. Il sembloit dans cette conduite que Perès pénétrât l'avenir, et qu'il vît clairement tous les effets qu'il devoit attendre de sa prudence.

Il retourna lui-même à la cour, non-seulement pour me satisfaire par les soins que je le priai d'aller prendre d'Helena, mais pour commencer à servir Junius sans l'avoir averti de son dessein. Son absence ne surpassa point le terme qu'il m'avoit fixé. J'employai tout le huitième jour à l'attendre sur le rivage. Junius, qui gardoit moins de ménagement depuis les nouvelles qu'il avoit reçues, n'avoit pas fait difficulté de m'accompagner, et quoiqu'il ne s'attendît à rien moins qu'au bonheur qu'on lui venoit annoncer, la seule amitié lui faisoit partager mon impatience. Enfin Perès s'offrit à nos yeux. Le vent n'avoit jamais été si favorable à mes désirs. Le vaisseau fut au port en un instant, et Perès, sautant sur le rivage, nous

apprit dès les premiers mots, à Junius, que sa paix étoit faite avec le grand-maître; à moi, qu'Helena étoit parfaitement rétablie.

Cher ami! m'écriai-je avec transport, ma vie suffira-t-elle pour m'acquitter de tant de bienfaits? La reconnoissance de Junius n'éclatant pas avec moins d'ardeur, il eut peine à suffire à nos caresses et à nos embrassements. Il n'y avoit plus d'obstacles qui pussent retarder notre départ. La maîtresse de Junius fut amenée sur-le-champ au vaisseau, et Perès, qui n'ignoroit point quelles étoient de ce coté-là les craintes de Junius, le soulagea encore en lui promettant de loger cette femme avec son Espagnole, et de se faire passer pour son amant. Nous revîmes Malte avec des emportements de joie. Il n'auroit manqué à mon bonheur que de trouver Helena sur le port, et de lui voir ouvrir les bras pour m'y recevoir. Mais Perès, quoique rassuré contre l'impatience qui m'avoit fait rompre toutes mesures pendant sa maladie, m'avoit fait promettre encore que je serois du-moins quinze jours sans entreprendre de la voir; et la nécessité de prendre l'air pour se rétablir étoit un prétexte si naturel, qu'on ne pouvoit trouver étrange qu'elle sortît alors de son couvent. Vous la verrez ainsi par intervalles, me dit-il, et si vous êtes capable de quel-

que modération, vous déroberez votre intrigue aux yeux de tout le monde jusqu'au moment de votre départ. Il viendra un temps, ajouta-t-il, où la longueur de ce commerce formera une espèce de prescription qui le fera respecter; sur-tout si vous le soutenez sans désordre, et si vous continuez, d'ailleurs, de vous attirer une juste considération par vos services. Je lui demandai s'il avoit entendu parler de la Rovini. Elle étoit revenue à Malte, me dit-il, depuis la fuite de sa fille; mais après y avoir attendu long-temps mon retour, elle avoit pris le parti de se retirer en Italie, où elle y vivoit d'une petite pension de son ancien amant.

Perès avoit ménagé notre réception avec tant de prudence, que, loin d'être exposés à quelques reproches, nous ne trouvâmes que de la bonté dans le grand-maître. Toute la cour étant entrée dans les mêmes dispositions, on évita de rappeler des souvenirs qui pouvoient nous chagriner, et les premiers jours de notre arrivée furent autant de fêtes, dont tout le monde sembloit partager la joie. Junius eut la satisfaction de voir le secret de son intrigue bien établi par la complaisance de Perès, et son caractère lui promettoit beaucoup de tranquillité dans ses amours. J'ai connu peu d'hommes aussi simples dans les manières, et d'une si grande modéra-

tion dans les sentiments. Soit goût naturel, soit qu'il eût acquis l'amour du travail sur le trône des Manioies, il se plaisoit à faire de ses propres mains jusqu'à ses habits et ses perruques; de sorte que se livrant à cette occupation pendant une partie du jour, on n'étoit pas porté à s'imaginer qu'il passât l'autre avec une maîtresse. Perès, qui avoit occasion de le voir plus particulièrement que moi, m'a raconté qu'il l'avoit surpris quelquefois dans son travail, et qu'ayant mis à-la-fin sa maîtresse dans le même goût, ils s'occupoient ensemble à coudre ou à tresser des cheveux.

J'anticipe sur mes aventures, car dans le temps que Junius jouissoit si paisiblement de ses amours, il s'étoit déjà fait une étrange révolution dans tous mes sentiments. Perès eut une peine extrême à m'assujettir aux bornes qu'il m'avoit prescrites, et les quinze jours que je lui avois accordés me parurent d'une longueur qui me fit trouver la vie fort ennuyeuse. Cependant, comme il m'étoit permis de recevoir des lettres d'Helena, et de lui faire rendre les miennes, je me consolois par la douceur de lui expliquer mes tendres sentiments. Après avoir employé le jour dans la société de mes amis, je me dédommageois le soir de cette violence, en me rendant proche de son couvent, où je passois souvent la

nuit entière à penser au seul objet dont j'étois possédé, à me figurer, au moindre bruit, que c'étoit elle que j'entendois; enfin, où je faisois mes délices, de m'imaginer seulement que je respirois le même air. Cette vie, que je menai pendant quinze jours, avoit augmenté l'ardeur de mes sentiments jusqu'à me persuader que Helena étoit l'unique bien pour moi. J'aurois sacrifié pour elle ma vie et ma fortune. En un mot, je me croyois à la perfection de l'amour. Avec quelle chaleur n'avertis-je point Perès que j'étois à la veille du jour dont nous étions convenus? Combien ne lui fis-je pas valoir ma fidélité et ma patience? Vous êtes satisfait, lui dis-je; mais je ne vous accorderois pas un quart-d'heure de délai, dût-il m'en coûter tout ce que j'ai de cher et de précieux. Il ne chercha point à reculer l'exécution de sa promesse. Helena étoit prévenue sur notre rendez-vous. Le lieu qui s'offroit naturellement étoit l'appartement de la dame espagnole. J'y passai le jour entier, quoiqu'Helena n'y dût être amenée que vers le soir. J'étois plein d'elle, je ne parlois que de ses charmes et des transports que j'allois ressentir en la voyant. Je priois le ciel d'anéantir les heures qui retardoient son arrivée. Elle parut enfin, ou plutôt apprenant qu'elle montoit l'escalier, je commençois à me précipiter vers la

porte, lorsque Perès l'ouvrit, et me présenta une jeune personne qui fut absolument inconnue pour moi. Je demeurai interdit, en cherchant à quoi cette plaisanterie pouvoit aboutir. Je voyois une fille de la taille et de l'âge d'Helena; mais j'avois vu peu de visages qui m'eussent paru aussi désagréables. Une peau difforme, les yeux louches, une blancheur fade et dégoûtante. En fixant néanmoins mes regards sur ce fantôme, je ne laissois pas d'y démêler quelque chose qui ne m'étoit point étranger. J'allois marquer mon étonnement à Perès, et lui demander pourquoi je le voyois sans Helena; mais il prévint ma question et mes plaintes: Je vous la rends, me dit-il, et vous n'avez pas eu plus d'empressement qu'elle pour cet heureux moment. Sa maladie l'a un peu défigurée, ajouta-t-il, et je ne l'ai pas reconnue tout-d'un-coup. Mais l'amour pénètre au travers de tous les voiles, et vous reconnoissez, sans doute, votre chère Helena. En réfléchissant depuis sur ce discours, j'aurois soupçonné Perès d'une cruelle ironie, s'il ne m'avoit protesté avec mille serments que son intention étoit droite et sincère. Quoiqu'il n'eût pas ignoré que la maladie d'Helena avoit été la petite vérole, et qu'il me l'eût même appris en partant de l'isle de Gorze, il n'avoit pas su qu'elle eût été absolument défigu-

rée par ce cruel ennemi de la beauté, et ce n'étoit que du même jour qu'il s'en étoit instruit par ses propres yeux. Pour moi, qui n'aurois pas été plus abattu d'un coup de foudre, je demeurai quelques moments à considérer l'objet de ma tendresse, et je cherchois dans ses traits quelques restes de l'image que j'en conservois encore au fond du cœur. Un froid inexprimable, qui me glaçoit le sang à mesure que cette nouvelle figure sembloit effacer l'autre, m'empêcha d'ouvrir les bras pour l'embrasser. Cependant la bienséance me porta enfin à lui faire quelques caresses. Je m'assis près d'elle; je tâchai de rappeler le souvenir de mes anciens sentiments, pour suppléer à ceux que mon cœur me refusoit.

Helena ne s'aperçut pas tout-d'un-coup de cette altération. Elle n'attribua ma retenue qu'à la présence de nos témoins; et quelques légers compliments qu'elle me fit sur le changement de son visage, lui parurent suffisants pour réparer toute l'impression qu'il avoit pu faire sur moi. Nous soupâmes avec nos amis, et je m'efforçai pendant le repas de me rendre maître du trouble qui croissoit continuellement dans mon cœur. On s'imagina qu'on n'avoit point de meilleur service à me rendre que de me laisser seul avec ma maîtresse. Je ne me refusai point à l'oc-

casion, et quand une longue privation de toutes sortes de plaisirs n'auroit pas rendu ma sensibilité plus facile à renaître, les caresses passionnées d'Helena ne m'auroient pas permis de demeurer sans mouvement auprès d'elle. La nuit se passa dans un mélange d'indifférence et d'ardeur, auquel je n'ai point de nom à donner. Mais lorsque le jour vint m'apprendre, encore mieux que la lumière des bougies, ce qui me restoit à la place de ce que j'avois perdu, je ne pus résister au dégoût que je ressentis de ee spectacle. Je me tournai de l'autre côté, et feignant d'être pressé du sommeil, il n'y eut ni instances, ni caresses qui pussent me faire quitter cette situation. Helena fut forcée de se lever par l'arrivée de nos amis, qui lui reprochèrent sa paresse. Mais je continuai de garder la posture où j'étois, et fermant les yeux avec obstination, je persuadai à tout le monde que j'avois effectivement besoin de repos.

Quelles étoient mes réflexions dans ces cruels moments! Quoi! disois-je, une passion qui s'est fortifiée par tant d'épreuves et par une si longue durée, un amour si tendre et si constant, pourroit s'éteindre par un accident qui n'étoit au pouvoir d'Helena ni au mien? Mais les plus justes reproches que j'étois porté à me faire, et que je croyois mériter, n'empêchoient pas que je

ne sentisse au fond de mon cœur la vérité du changement que je condamnois. Quelle ressource contre une inconstance si peu volontaire! Je ne mettois point en délibération si j'abandonnerois une maîtresse que j'avois si tendrement aimée. Non, non, je ne serai jamais insensible à son bonheur, disois-je, j'employerai une partie de ma fortune pour assurer la sienne. Mais où trouver un remède contre le dégoût qui m'a saisi? Et me rappelant tout ce que j'avois entendu dire de la fidélité et de la constance, je m'accusois de n'avoir pas assez compris que l'amour doit être effectivement sujet à changer, lorsqu'il n'a pour objet que des qualités extérieures qui dépendent des accidents du hazard. Je me suis rempli de la figure d'Helena, disois-je encore; je n'ai pas porté mon admiration plus loin que les charmes de son visage. Il falloit approfondir son caractère, y démêler ce qui étoit capable de flatter mon esprit et ma raison : j'y trouverois peut-être aujourd'hui de quoi me soutenir contre les funestes impressions que son visage fait sur mes yeux. Est-il trop tard, ajoutai-je? Et pourquoi ne ferois-je pas du-moins cet essai?

Je me crus assez fort de cette idée pour commencer aussitôt mon entreprise. Je me levai, avec la résolution de me rapprocher d'Helena,

pour étudier son caractère, et tout ce que le charme de mon amour et du sien m'avoit empêché d'examiner dans un si long commerce. Je conçus qu'il me faudroit tenir les yeux plus souvent fermés qu'ouverts; mais la vue étoit-elle donc le seul de mes sens dont je pusse espérer du plaisir ? Comme ma maîtresse n'avoit point encore de sujet déclaré de me croire changé pour elle, ma présence ne la gêna point, et mes moindres attentions suffisoient, au contraire, pour l'entretenir dans une erreur dont rien ne sembloit propre à la faire sortir. Perès fut le seul à qui je jugeai à-propos de m'ouvrir. Il m'écouta avec diverses marques d'étonnement. Mais sans lui laisser le temps de me répondre, je joignis à cette confidence le dessein où j'étois de rappeler mon cœur à l'amour par une autre voie, et je le priai de m'aider lui-même à découvrir dans Helena toutes les qualités qui pouvoient me faire oublier la perte de ses charmes. Il me promit ses services avec le même zèle que je lui avois toujours trouvé pour mon bonheur.

C'étoit un espoir chimérique dont je me repaissois; et Perès, qui en jugeoit mieux que moi, ne se dispensoit de me déclarer son opinion que pour me laisser le temps de m'en convaincre par l'expérience. Outre qu'Helena n'avoit pas reçu de sa mère une éducation qui eût été ca-

pable de former beaucoup ses sentiments, et que toutes les perfections de son ame se réduisoient à la douceur, il savoit que si l'amour ne consulte pas toujours les sens pour s'insinuer dans un cœur, il est bien rare aussi qu'il s'en ouvre l'entrée malgré eux; c'est-à-dire, que si la beauté n'est pas nécessaire aux femmes pour se faire aimer, il faut du-moins qu'elles n'ayent rien de révoltant pour les yeux et pour les autres sens. Il prévit donc que mon dessein n'aboutiroit qu'à me tourmenter par de vains efforts, et peut-être le regarda-t-il comme une espèce de réparation que je voulois faire à ma maîtresse pour l'insulte que je lui faisois en cessant, malgré moi, de l'aimer.

L'application que j'apportai tous les jours suivants à pénétrer le caractère d'Helena, supposoit bien encore des assiduités et des soins; mais elle les trouva si différents des marques ordinaires de ma tendresse, qu'elle ouvrit bientôt les yeux sur le changement de mon cœur. Sa tristesse et ses larmes furent d'abord les seuls interprètes de ses regrets. Elle me regardoit d'un air consterné, sans avoir la force, ni peut-être la hardiesse de se plaindre. Me voyant sourd à cette sorte de reproche, elle fit éclater enfin ses soupirs; et ce qu'elle n'osa me dire à moi-même, elle prit le parti de le confier à Perès. Quelque

je ne m'attendois point, me jeta dans un embarras beaucoup plus grand que le sien. Cependant quand le désir de la ménager auroit pu me rendre capable de recourir à quelque détour, la honte d'employer l'artifice et la dissimulation devant Perès et son Espagnole, qui connoissoient le fond de mes sentiments, suffisoit pour me forcer d'être sincère. Ainsi, sans considérer si la dureté n'étoit pas un plus grand crime, je répondis naturellement que l'exécution de mes promesses, ou si elle vouloit leur donner un autre nom, que la fidélité de mes serments n'étoit plus en mon pouvoir; que mon cœur, toujours capable des mêmes sentiments, ne souhaitoit rien avec tant de passion que de les satisfaire; mais qu'il étoit vrai, comme je le confessois malgré moi, qu'il ne se tournoit plus vers elle avec le même penchant: qu'à quelque cause qu'il lui plût d'attribuer mon inconstance, c'étoit elle-même qui devoit arrêter le cours d'un mal dont j'avois assez de regret pour m'en plaindre; en un mot, que je ne me sentois coupable de rien, et que j'étois aussi affligé qu'elle de mon changement.

Quoique mon embarras eût rendu le ton de mon discours assez brusque, Helena se contraignit encore; et, reprenant avec plus d'esprit que je ne lui en avois reconnu depuis que j'avois cessé de l'aimer, elle me demanda quel prix elle

devoit donc attacher aux sentiments que j'avois eus pour elle, s'ils avoient dépendu d'un objet aussi fragile que la beauté? Et de tant de caresses dont j'avois pris plaisir à la combler, ne se souvenoit-elle pas que la moitié n'avoit pas été adressée à son visage? Cependant, ajouta-t-elle, c'est la seule partie de moi-même que la maladie ait défigurée. Elle avoit, sans doute, médité cette objection; car paroissant s'en applaudir, elle s'arrêta pour attendre ma réponse. Malheureusement il ne s'en présenta point à mon esprit que je crusse propre à la satisfaire, ni dont je fusse satisfait moi-même. Ainsi le même trouble qui avoit déjà rendu ma première apologie trop dure, me fit répondre sans ménagement que je n'avois jamais démêlé l'origine de mes sentiments; mais que s'ils avoient été tels qu'elle paroissoit le croire, il devenoit fort heureux pour moi d'en être délivré.

J'ignore ce qu'Helena put trouver de plus piquant dans cette réponse que dans la première. Mais la fureur s'allumant tout-d'un-coup dans ses yeux, elle me reprocha ma perfidie avec tant d'amertume et de violence, que les forces lui manquant après les avoir épuisées par un torrent d'injures, elle tomba sans connoissance et sans sentiment. Je pris d'elle tous les soins que je crus devoir à la reconnoissance autant qu'à

l'humanité. Cependant cette scène me faisant prévoir à quoi je devois m'attendre à l'avenir, je déclarai à Perès que mon dessein n'étoit pas de la revoir, et que j'allois lui faire une pension honnête, dont je lui laisserois la liberté de jouir dans quelque lieu du monde qu'elle voulût choisir. Je quittai l'appartement malgré les efforts qu'il fit pour m'arrêter; et retournant chez moi, je fis dresser dans la meilleure forme un acte par lequel je lui faisois pour toute sa vie quatre mille livres de rente, qui étoient environ la dixième partie de mon revenu. Je ne différai point à le lui envoyer, et je ne doutai pas même que cette libéralité ne servît bientôt à la consoler.

Mais, dans le même temps, il se passoit une autre scène qui étoit capable de ruiner tout le fruit que j'espérois de cette résolution. Perès pensoit de jour en jour à retourner en Espagne, où ses affaires l'appeloient nécessairement. Je lui avois promis de le conduire à Barcelone, et notre dessein, à la fin de l'hiver, étoit de prendre le corsaire Lirno à Messine, pour nous mettre en état de ne rien craindre des Africains sur notre route. Avec quelque constance qu'il eût paru attaché à son Espagnole, il avoit fait réflexion que c'étoit une mauvaise suite à traîner en Espagne, et que sa fortune l'appelleroit bientôt à d'autres engagements. Il ne s'y étoit pas pris

aussi brusquement que moi pour faire goûter son départ à sa maîtresse; et tirant de fort loin la nécessité de leur séparation, il lui avoit fait entendre que, ne pouvant résister aux raisons qui le rappeloient dans sa patrie, son espérance étoit qu'elle conserveroit de la fidélité pour lui pendant son absence. C'étoit lui déclarer qu'il étoit résolu de la quitter, et qu'il ne lui promettoit pas de revenir. Clementia, dont je ne devois pas tarder si long-temps à faire connoître le nom, n'avoit point approfondi tout-d'un-coup les desseins de son amant; et ne s'apercevant d'aucun changement dans sa conduite, elle avoit attendu qu'il fût absolument déterminé pour lui déclarer ses propres sentiments. Mais dans la situation où j'avois laissé Helena, il arriva, malheureusement pour Perès, que, dans les soins qu'il prit d'elle après qu'elle fut revenue de son évanouissement, il compta parmi les raisons qui devoient servir à la consoler, la ressemblance de son sort avec celui de Clementia. Vous voyez, lui dit-il, par l'exemple de votre amie et par le mien, que ces sortes d'engagements ne sont pas faits pour durer éternellement. Je pars incessamment pour l'Espagne, et le chevalier est résolu de m'y conduire. Je laisse une femme que j'ai uniquement aimée, et dont la situation ne me sera jamais indifférente. Vous vivrez ensemble,

avoit recommandé à mon valet de ne pas oublier dans le récit qu'il me feroit de sa commission. Perès, aussi surpris que moi, voulut tenter si ses bienfaits ne seroient pas reçus avec plus de reconnoissance. Il fit porter à son Espagnole un écrit signé de sa main, par lequel il lui faisoit une cession libre et sans réserve, de tout ce qu'il possédoit à Malte, en expliquant la nature et la valeur de chaque partie de ce présent. Il eut comme moi l'affront de se le voir renvoyer. Nous ne pûmes prendre ce double refus que pour un excès de fierté et de dépit, et quoique nous eussions droit peut-être de nous croire dispensés d'insister, nous résolûmes d'attendre que cette chaleur fût diminuée pour leur renouveler nos propositions.

Quelques jours se passèrent, pendant lesquels, si nous ne parûmes point chez nos dames, nous ne cessâmes pas du-moins de les faire traiter avec la même libéralité et les mêmes attentions. Mais je fus informé le premier qu'il s'étoit présenté deux femmes au grand-maître, et qu'on leur avoit entendu prononcer notre nom avec beaucoup de plaintes et de larmes. Il nous parut si certain que ce ne pouvoit être que nos maîtresses, que dans l'inquiétude du tour qu'elles auroient donné à leurs accusations, nous prîmes le parti de ne pas attendre que le grand-maître nous fît

appeler. Notre défense étoit si facile, et dans les idées même que le grand-maître avoit entretenues long-temps, il devoit lui être si agréable d'apprendre que mon intrigue étoit absolument rompue, que nous nous présentâmes à lui sans aucune marque d'embarras. Il ne nous reçut point d'un air si libre. Et nous ayant témoigné seulement qu'il souhaiteroit de recevoir de nous quelques explications, il fit écarter tout le monde pour nous les demander.

Elles furent simples. A-peine nous eut-il fait connoître de quoi il étoit question, que Perès se chargeant de lui répondre, commença toute l'histoire de nos amours, en donnant un tour plaisant à des aventures dont la plupart n'étoient pas assez sérieuses pour en recevoir un autre. Outre que nous nous étions fait une réputation d'honneur qui ne permettoit à personne de nous soupçonner de mauvaise foi, notre procédé étoit si droit et si noble, que n'ayant à rougir d'aucune circonstance, nous ne dissimulâmes pas même notre dernière scène, ni les refus que nous avions essuyés. Ce détail fit sur le grand-maître toute l'impression que nous en avions espérée. Il y trouva l'éclaircissement de diverses accusations, que les deux dames avoient formées avec d'autant plus de malignité et de noirceur, qu'en changeant la nature des faits, elles nous exposoient

effectivement à paroître fort criminels aux yeux d'un juge moins sage et moins éclairé. Notre séjour à Fez, et notre familiarité avec les Maures, notre projet d'établissement dans l'Albanie, celui de ma fuite en Amérique, tout avoit été revêtu des plus odieuses couleurs. Mais le principal de mes crimes étoit la séduction et l'enlèvement d'Helena. En relevant le tort que j'avois fait à son honneur et à sa fortune, elle avoit demandé un dédommagement proportionné aux espérances que lui donnoient alors sa jeunesse, sa beauté, et l'honneur qu'elle avoit d'être fille d'un des plus grands seigneurs de Naples.

Il nous devint aisé de concevoir par quel motif elles avoient refusé nos bienfaits. Elles les avoient regardés comme une réparation trop inférieure aux avantages qu'elles croyoient s'être acquis sur nous, et l'Espagnole même faisant valoir une naissance dont elle auroit eu beaucoup d'embarras à donner les preuves, exigeoit de Perès qu'il réparât son honneur en l'épousant. Les faits étoient si connus, et des prétentions de cette nature avoient paru si ridicules au grand-maître, qu'après avoir été satisfait par nos explications sur les articles qui l'avoient jeté dans quelque embarras, il termina le nôtre en nous déclarant ses intentions. Helena étant de sa dépendance, il me dit que son dessein étoit de la faire

conduire dans un couvent qui est à quelques milles de la capitale; et loin d'accepter les quatre mille francs que j'étois toujours disposé à lui assurer, il borna ma libéralité à deux cents écus, que je m'engagerois à payer annuellement pour sa pension. A l'égard de dona Clementia, il étoit résolu de la faire prier de quitter l'isle, et d'abandonner à Perès le soin de ses propres différends.

Je pensai si peu à me prévaloir de la protection du grand-maître, qu'en le quittant, je me proposai d'écrire à Helena, pour lui renouveler toutes mes offres, et de lui apprendre même ce qu'elle avoit à craindre de la cour. Mais en arrivant chez moi, j'appris qu'elle y étoit depuis une heure à m'attendre, et qu'elle avoit demandé avec beaucoup d'instances qu'on lui procurât la liberté de me voir sans témoins. Je priai Perès de lui laisser cette satisfaction. M'étant présenté seul, je lui trouvai le visage couvert d'un voile. Elle ne l'écarta point pour me recevoir. Au contraire, après avoir pris quelques soins pour ne laisser voir aucune partie de sa tête, elle s'avança vers moi avec une démarche timide, et me priant d'une voix tremblante de lui pardonner sa hardiesse, elle ajouta qu'elle croyoit avoir plus de fond à faire sur ma bonté, lorsqu'elle déroboit à mes yeux, ce qui lui avoit si malheureusement

attiré ma haîne. J'allois lui protester que loin d'être capable d'un si horrible sentiment, j'étois aussi disposé que jamais à lui rendre tous les services de l'amitié, sans m'offenser même de ce qu'elle avoit entrepris pour me nuire. Mais elle m'interrompit par ses sanglots. Hélas! me dit-elle, dans quel affreux désespoir faut-il que vous m'ayez jetée, pour m'avoir fait oublier que vous êtes encore pour moi le plus cher de tous les hommes, et que ma vie est un bien que je serois trop heureuse de sacrifier pour vous. Hâtez-vous, reprit-elle, de voir le grand-maître, et de lui apprendre que je rétracte tout ce qu'une aveugle fureur m'a fait prononcer contre vous. Je lui répondis en souriant, que la justice du grand-maître m'avoit déjà mis à couvert; mais que le péril où elle m'avoit exposé, m'avoit effrayé beaucoup moins que je n'étois attendri de son repentir. Vous me pardonnez donc, reprit-elle? Ah! que j'ai le cœur soulagé de votre réponse, et que j'appréhende peu ce qui peut me menacer moi-même, si vous conservez assez de bonté pour vous intéresser à mon sort. Et me priant d'expliquer ce que je ne lui avois annoncé qu'à demi, elle ne marqua pas la moindre alarme du dessein où le grand-maître étoit de la renfermer dans un couvent. Laissez-moi le soin, me dit-elle, de me dérober à ses poursuites. Je

ne vous demande qu'une grace avec celle que vous venez de m'accorder. C'est d'être six semaines sans former d'engagement ; et de me promettre qu'à la fin de ce terme vous recevrez ma visite avec autant de bonté qu'aujourd'hui. Je ne fis pas difficulté de lui engager ma parole : elle me la fit répéter avec les plus fortes expressions ; et me quittant sans ajouter un seul mot, elle me laissa dans une parfaite incertitude du sens de ses discours et du motif de sa visite.

Comme j'étois sincère en lui promettant de l'amitié, et que j'aurois ressenti beaucoup de chagrin de la voir entrer dans un couvent sans inclination pour la retraite, je craignis qu'elle ne négligeât trop l'avis que je lui avois donné, et que le grand-maître ne la fît peut-être enlever plus tôt qu'elle ne s'y attendoit. Un de mes gens à qui je donnai ordre de la suivre pour la presser de se mettre en sûreté, me rapporta qu'il l'avoit cherchée inutilement chez dona Clementia, et qu'ayant quitté cette maison le jour précédent, on ignoroit ce qu'elle étoit devenue. Cependant le hazard me fit apprendre peu de jours après qu'elle s'étoit retirée chez une de ses parentes, et qu'elle s'y livroit à des opérations fort dangereuses. Quelques incommodités, qui étoient le fruit de mes voyages de mer, me faisoient employer, pour ma guérison, un opérateur Italien

qui étoit arrivé depuis quelque temps à Malte. En me vantant son habileté, il me parla d'une cure extraordinaire qu'il avoit entreprise, et qu'il se flattoit de faire réussir heureusement. C'étoit, me dit-il, celle d'une jeune fille, que la petite vérole avoit défigurée, et dont il prétendoit rétablir la peau dans sa première beauté. Je découvris, en le pressant, que c'étoit Helena qui s'étoit abandonnée à ses promesses. Dois-je le confesser ? Cette obstination à me plaire fit assez d'impression sur mon cœur, pour réveiller une partie des sentiments que j'avois eus pour elle. Elle m'aime, disois-je ; eh ! quel autre bonheur ai-je attendu de l'amour que celui d'être aimé ? Ne suis-je pas trop heureux qu'elle estime assez mon cœur pour le vouloir conserver au risque de sa vie ? Car l'opérateur ne m'avoit pas caché qu'en répondant de lui rendre toute sa beauté, si elle résistoit à la force de ses remèdes, il ne répondoit pas de sa vie si son tempérament se trouvoit plus foible que les secours qu'il vouloit employer. Comme il ne lui avoit pas déguisé le péril à elle-même, je fus attendri de sa résolution, jusqu'à mettre en balance si je ne devois pas lui épargner un danger où j'étois bien sûr que l'amour l'exposoit plus que la vanité de son sexe, et la reprendre dans l'état où elle étoit, pour lui marquer plus de tendresse et d'attache-

ment que jamais. Mais l'affreuse image qui s'étoit gravée dans ma mémoire, s'y renouvela si vivement au premier pas que je fis pour suivre cette nouvelle idée, que sentant tous mes désirs éteints au même moment, je revins à l'indifférence qui avoit été depuis quelques semaines la disposition habituelle de mon cœur.

Perès ne sortit pas si heureusement du même embarras. Son Espagnole, aussi emportée qu'on représente les femmes de sa nation, comptoit sur la démarche qu'elle avoit faite à la cour, et se promettoit que le moindre avantage qu'elle en pût tirer, étoit de déshonorer Perès s'il refusoit absolument de l'épouser. Les remords qu'Helena avoit marqués à leur retour, avoient affoibli si peu ses désirs de vengeance, que ne voyant pas dans le grand-maître toute la diligence qu'elle avoit espérée à les satisfaire, elle étoit résolue de le presser par de nouvelles instances, lorsque l'ordre de quitter Malte lui fut apporté par un sbirre. On lui accordoit huit jours pour les préparatifs de son départ. La fureur dont elle fut saisie à cette nouvelle, n'empêcha point qu'elle ne gardât quelques mesures avec l'officier du grand-maître. Elle promit d'obéir. Mais aussi humiliée qu'irritée d'un succès si contraire à ses espérances, elle résolut dès le premier moment de se faire justice par ses mains; et le triomphe

que son amant obtenoit sur elle, fut une nouvelle raison de haine qu'elle joignit à la chaleur de son ressentiment. Perès, qui lui souhaitoit au fond du cœur tout le bien qu'il ne se croyoit plus propre à lui procurer, chercha dès le soir même à la voir, et son dessein étoit bien moins de lui reprocher les accusations dont elle avoit tâché de nous noircir, que de concerter avec elle ce qu'il pouvoit faire pour la rendre tranquille et heureuse. Il la trouva seule. Elle méditoit sa vengeance. Cependant le retour volontaire d'un homme qu'elle avoit aimé, suspendit quelques moments ses transports. Elle se donna le temps de l'écouter; et Perès m'a dit vingt fois que n'ayant remarqué dans ses yeux que des apparences de douceur, il avoit admiré combien les femmes sont capables de prendre d'empire sur les plus furieux mouvements de leur cœur, et avec quelle force elles savent déguiser les apparences. Clementia parut lui prêter une attention tranquille aussi long-temps qu'elle fut incertaine de ce qu'il venoit lui annoncer. Elle l'engagea même à s'ouvrir entièrement, par diverses demandes qu'elle lui fit avec la même modération. Mais à-peine eut-elle entendu qu'il ne s'opposoit point à l'ordre du grand-maître, et qu'il ne pensoit qu'à se défaire d'elle en la comblant de bienfaits, que ne résistant plus à l'impétuosité

de sa rage, elle se jeta sur lui avec le dernier transport. Clementia étoit une femme de la plus haute taille, et d'une vigueur extraordinaire. Ayant surpris Perès par la vîtesse de son mouvement, elle le saisit à la gorge. Quelque vigoureux qu'il fût lui-même, elle le renversa si promptement de sa chaise, qu'ayant l'avantage de le tenir sous elle, il se trouva tout-d'un-coup suffoqué jusqu'à perdre la respiration. Elle s'en aperçut par le peu de résistance qu'il lui fit; et profitant de ce moment pour lui ôter son épée, elle lui en appuya la pointe sur l'estomac, en jurant d'un air furieux, qu'au moindre mouvement qu'elle lui verroit faire pour se défendre, elle l'en perceroit sans pitié.

Cette situation étoit embarrassante pour un des plus braves hommes du monde, qui n'avoit point de parti à choisir entre une mort inévitable, ou la honte, non-seulement de devoir la vie à une femme, mais de recevoir toutes les conditions auxquelles on voudroit la lui faire acheter. Il demeura immobile sous la pointe de sa propre épée, pour entendre du-moins les loix qu'on pensoit à lui imposer. Clementia ne diminuant rien de sa fureur, lui demanda s'il étoit résolu de l'abandonner. Il répondit indirectement, par des raisons prises de la nécessité de ses affaires, qui le rappeloient en Espagne, et de la nature

de leur engagement, qui n'avoit point été formé pour durer toujours. Il l'a donc été, pour me tromper, reprit la furieuse Clementia? Eh bien! choisis entre la mort qu'il dépend de moi de te donner, et les promesses que j'exige. Je veux que tu m'aimes toute ta vie. Si je suis forcée de quitter cette ville, je veux que tu la quittes avec moi. Afrique, Espagne, Italie, tout lieu du monde où je pourrai vivre avec toi, m'est égal, et je veux que tu prennes plaisir à m'y voir. Voilà ce qu'il faut me jurer devant le ciel, si tu n'aimes mieux que je te perce le cœur.

Perès avoit eu le temps de partager son attention entre ce qu'il entendoit, et les moyens de se retirer d'embarras. Toutes ses réflexions ne lui faisant point trouver d'autre voie que celle de la soumission, il prit le seul parti qu'il eut à prendre avec une femme. Il lui promit de l'aimer et de la voir toujours avec plaisir. Un serment de cette nature auroit paru ridicule à toute autre qu'une femme passionnée. Mais Clementia, trop satisfaite de l'entendre, sentit tout-d'un-coup expirer sa haîne. Elle auroit embrassé mille fois son amant, s'il ne lui étoit survenu une autre idée qui faillit à détruire toutes ses espérances. Dans le moment même qu'elle baissoit le bras pour abandonner l'épée, et que ses regards déjà changés faisoient croire à Perès qu'il étoit

à la fin d'une si fâcheuse scène, elle reprit et l'épée et le même air de fureur pour lui imposer une nouvelle condition. Je veux, lui dit-elle encore, que, pour confirmer tes serments, tu viennes passer cette nuit avec moi. Perès, qui voyoit le péril moins pressant, ne put s'empêcher de rire de cette proposition. Il y consentit plus sincèrement qu'aux premières. Junius étant arrivé heureusement pour le délivrer de son embarras, il n'eut rien de si pressant que de me venir raconter son aventure. Mais au milieu d'un récit qu'il ne put me faire d'un ton sérieux, il ne me cacha point qu'il sentoit quelque scrupule d'honneur sur ce serment qui lui avoit été arraché par la force. Quoiqu'en le prononçant il eût changé quelque chose aux termes de sa maîtresse, et qu'il pût se sauver à la faveur de l'équivoque, il ne faisoit point réflexion sans honte qu'il s'étoit mis dans la nécessité de recourir à de si misérables armes, et je le vis balancer s'il n'étoit pas plus digne de lui de s'en tenir au proverbe, qui traite tous les serments amoureux d'illusion. Cette excuse ne le satisfaisant point encore, il prit enfin une résolution que je trouvai effectivement plus honorable, et qui me fut un nouveau témoignage de la générosité de son caractère. Ce fut d'obtenir du grand-maître, sous prétexte que la saison n'étoit pas encore

assez avancée pour les voyages de mer, que dona Clementia passât le reste de l'hiver à Malte. Son dessein étoit de se servir de cette faveur même, pour faire entendre à sa maîtresse, que leur intrigue étant devenue publique, ils devoient renoncer à se voir jusqu'à leur départ; et ne doutant point que l'absence n'eût son effet ordinaire sur le cœur d'une femme avec qui le hazard l'avoit plus lié que l'inclination, il se proposoit encore d'y joindre un autre secours, qui étoit d'engager le lieutenant de mon vaisseau, à qui il avoit remarqué quelque inclination pour elle à la voir fréquemment. Cet officier, qui étoit un jeune Maltois sans fortune, n'avoit point assez de délicatesse pour refuser d'en faire sa femme, lorsqu'il verroit joindre à ses charmes le présent que Perès étoit toujours disposé à lui accorder; et Clementia, lorsqu'elle seroit un peu revenue de ses transports, ne pouvoit refuser, sans folie, un établissement qui réparoit tout le désordre de sa conduite, pour s'obstiner à suivre un amant avec la seule qualité de maîtresse. Je trouvai tant de vraisemblance et d'honnêteté dans ce plan, qu'il m'en fit former un de la même nature en faveur d'Helena. J'avois à mon service un Provençal de fort bonne mine, qui me tenoit lieu tout-à-la-fois de valet-de-chambre et de maître-d'hôtel; homme, d'ailleurs, qui ne manquoit ni

d'esprit, ni d'éducation. Je devois des récompenses à son attachement. Ce n'étoit pas ravaler trop Helena, dont la mère n'étoit qu'une bourgeoise de Malte. Je résolus, en les mariant, d'attacher à la vie de l'un et de l'autre les quatre mille francs que j'avois destinés à ma maîtresse, et je ne remis pas plus loin que le même jour à faire cette ouverture à mon valet. Il la reçut comme ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux. Quoique je n'espérasse rien de l'entreprise de l'opérateur, le moindre changement ne pouvoit être qu'un avantage pour Helena, et ce n'étoit point à la beauté que mon valet s'attachoit. J'eus tant de satisfaction de ce projet, qu'entrant avec la même ardeur dans celui de Perès, je lui promis de ne rien épargner pour les faire réussir tous deux dans le même temps. Il eut la complaisance de revoir Clementia la nuit suivante. La joie qu'elle en ressentit, et les assurances qu'il lui donna que l'ordre du grand-maître seroit révoqué, la disposèrent à se priver de ses visites. Perès ne manqua point de m'apporter le lendemain cette heureuse nouvelle. Nous crûmes notre liberté et notre repos bien établis.

Six semaines se passèrent avec beaucoup de tranquillité. Mon lieutenant, qui avoit accepté fort ardemment nos propositions, s'étoit attaché à voir Clementia, sans lui avoir expliqué parti-

culièrement ses espérances. C'étoit le temps où l'opérateur avoit promis que les charmes d'Helena seroient réparés. Il lui avoit fait souffrir des tourments inexprimables, qui n'avoient abouti qu'à lui ajouter quelques degrés de laideur. Aussi se rendit-elle justice. A-peine eut-elle appris de son miroir qu'elle avoit été trompée par de fausses espérances, que nous épargnant à tous deux la visite dont nous étions convenus, elle prit le parti de m'écrire. Sa lettre étoit un modèle de raison et de modestie. Elle déploroit le malheur qui m'avoit séparé d'elle; mais confessant qu'elle n'étoit plus propre à inspirer de l'amour, et qu'il lui convenoit encore moins d'y abandonner son cœur, elle me prioit, non de lui accorder la pension que je lui avois offerte, mais de la mettre en état d'entrer dans les vues du grand-maître, qui avoit paru souhaiter qu'elle se retirât dans un couvent. Cette douceur fit assez d'impression sur moi pour renouveler encore une fois toutes les anciennes traces de ma passion. Mais ce terrible visage, qui m'avoit guéri malgré moi, revint encore à ma mémoire, et me rendit aussitôt le même service.

Cependant n'en étant pas moins attaché à mon projet, et ne prenant même la résolution d'Helena que pour le dernier effet de son désespoir, je me hâtai de lui répondre que je la priois de

ne rien précipiter, et que j'avois sur elle des vues qui convenoient mieux à son honneur. Je ne sais de quoi elle se flatta; mais elle promit d'attendre tranquillement mes ordres. Les informations qu'elle eut la curiosité de prendre en même-temps sur la situation de Clementia, lui firent naître l'envie de la revoir. J'ignorois, et Perès ne savoit pas mieux que moi ce qui avoit causé leur séparation. Nous apprîmes bientôt néanmoins par mon valet-de-chambre, à qui je permis de voir assidûment Helena, et qui, dans l'opinion où elle étoit qu'il la voyoit de ma part, en étoit reçu avec beaucoup d'honnêteté et de complaisance, qu'elle n'avoit point eu d'autre raison que l'emportement continuel où elle voyoit sa compagne, et que le remords de leurs accusations. Mais les nouvelles idées dont elles trouvoient de la douceur à s'entretenir, ayant servi à rétablir leur amitié et leur commerce, elles se communiquèrent leurs espérances, et elles recommencèrent à se conduire par des délibérations communes. Comme mon lieutenant les voyoit avec beaucoup d'assiduité, et que mon valet, ou, pour lui donner un meilleur nom, que mon maître-d'hôtel ne leur faisoit pas moins assidûment sa cour, il fut impossible que dans des entretiens si continuels ils ne s'ouvrissent point sur les sentimens de leur cœur. Il arriva

aux deux amants de faire trop éclater leurs prétentions, et l'appui même qu'ils avoient dans la faveur de Perès et dans la mienne. Clementia ne s'y trompa point. Elle déguisa ses idées; et ne craignant rien sur-le-champ de la pénétration d'Helena, elle remit à lui expliquer plus tranquillement sa découverte.

La fierté, car après l'idée que j'ai donnée de Clementia, je n'attribuerai point ses fureurs à l'amour, l'idée qu'elle se fit des motifs de son amant, dans un projet où elle crut reconnoître moins d'indifférence que de mépris; enfin mille réflexions noires et funestes qui furent augmentées par la comparaison de ce qu'elle venoit d'entendre avec toute la conduite de Perès, la firent passer tout-d'un-coup de la tranquillité où elle étoit à de nouveaux transports de fureur. Elle s'efforça de les inspirer à Helena. Ce ne pouvoit être par les mêmes raisons qu'elles se croyoient offensées. Mon lieutenant n'étoit point un homme dont Clementia pût rougir de se voir recherchée. Aussi conçut-elle moins de haîne contre lui que contre Perès; mais pour faire entrer Helena dans son ressentiment, elle lui représenta combien je devois la mépriser, pour lui avoir vanté comme un bonheur de devenir la femme de mon valet. N'étoit-elle pas fille d'un homme de qualité, et la bénédiction du mariage

changeoit-elle rien à la noblesse naturelle du sang ? Elle lui fit tant de honte du sort auquel je la destinois, que lui ayant communiqué une partie de sa fureur, elle la disposa à recevoir toutes ses impressions, et à ne se conduire que par ses conseils. Le premier dessein qu'elles formèrent ensemble, fut de marquer par quelque insulte éclatante le mépris qu'elles faisoient de leurs nouveaux amants. La comparaison qu'elles faisoient d'eux à nous, leur en avoit fait prendre une idée trop désavantageuse ; et les regardant comme des gens sur qui l'égalité où elles avoient vécu avec nous leur donnoit une espèce d'empire, elles ne se crurent point obligées à garder beaucoup de mesures pour les humilier. Mais un peu de prudence leur auroit fait prendre du-moins de meilleures précautions pour leur propre sûreté.

Dès le lendemain, ayant prié Junius de se trouver chez elles dans le temps qu'elles étoient accoutumées de les recevoir, elles commencèrent avec eux par des airs de hauteur qui ne furent pas compris d'abord par deux amants timides et respectueux, mais qui firent enfin ouvrir les yeux à mon lieutenant. L'amour n'avoit point éteint sa fierté. Quoiqu'il n'eût pas fait difficulté de vivre familièrement avec mon maître-d'hôtel, sur lequel il connoissoit mes

vues, il fut si piqué de se voir mettre avec lui sur le même rang, par quelques discours où Clementia sembloit confondre leur témérité et leurs conditions, qu'il abandonna aussitôt le ton de la galanterie pour se défendre avec beaucoup de fermeté. Elle n'attendoit que ce prétexte pour l'insulter plus ouvertement. Elle implora le secours de Junius contre des insolents qui abusoient de la faveur de leurs maîtres; et quelques gens qu'elle avoit apostés, et qui accoururent à ses cris, entreprirent de chasser les deux amants avec une indigne violence. Mon lieutenant perdit toute la considération qu'il devoit au sexe de Clementia. Le désespoir qu'il ressentit de se voir traité avec ce mépris par une femme à qui il croyoit faire un sacrifice considérable en l'épousant, lui fit tourner sa vengeance contre elle-même. Il avoit été forcé de mettre l'épée à la main pour se défendre; et le seul usage qu'un aveugle emportement lui en fit faire, fut pour en porter un coup mortel à la malheureuse Clementia. Junius songea moins à la venger qu'à s'opposer à l'augmentation du désordre; et trois ou quatre suppôts sur lesquels elle avoit beaucoup compté, n'osèrent rien entreprendre contre un officier qui ne paroissoit pas disposé à leur céder facilement l'avantage. Tous leurs soins se réunirent autour d'elle,

tandis que le lieutenant et le maître-d'hôtel ne pensèrent qu'à s'éloigner.

Ils vinrent, néanmoins, me rendre compte aussitôt de ce malheureux événement. Un succès si humiliant les avoit guéris tous deux de leur passion, et leur empressement fut bien moins de me faire des excuses, que de me demander la liberté de mépriser et de haïr deux femmes qui avoient eu si peu de reconnoissance pour leur attachement. Au milieu de leur récit, je crus distinguer que l'amant d'Helena étoit le moins irrité, et qu'il doutoit encore des sentiments de sa maîtresse, parce que c'étoit Clementia qui en avoit été l'unique interprète.

Cependant Perès n'apprit point le malheur de cette femme, sans y prendre un vif intérêt. Il se hâta de la voir. Elle étoit dans un état où l'on n'espéroit plus rien de sa vie. Elle parut se ranimer, néanmoins, à la vue de celui qu'elle regardoit comme le premier auteur de ses peines; et ses dernières paroles furent des imprécations contre lui. Il eut assez de générosité pour s'en affliger. Je l'avois suivi presque au même moment; de sorte que je fus témoin de cette triste entrevue, sans que mes exhortations et mes instances fussent capables d'en adoucir l'horreur. Helena n'avoit pas quitté sa compagne. Je lui adressai un discours touchant où, lui remettant

à craindre d'une attaque si imprévue, et le mouvement que nous vîmes faire à nos ennemis nous annonça tout-d'un-coup l'espérance qu'ils avoient de profiter de notre malheur. Cependant la violence du vent nous permettant aussi peu de reculer que notre courage, nous ne fîmes pas une contenance moins ferme. Notre artillerie, qui étoit beaucoup plus forte que celle des trois corsaires ensemble, nous servit si heureusement, que nous en coulâmes un à fond dès la première bordée. Les deux autres parvinrent à nous accrocher des deux côtés. Mais ce partage nous effraya d'autant moins qu'ayant assez de monde pour faire face à l'un et à l'autre, c'étoit un avantage pour nous, dans le mauvais état de notre manœuvre, de pouvoir joindre nos ennemis de si près. Aussi leur valeur ne résista-t-elle pas long-temps à la nôtre. Nous en tuâmes une partie, et le reste ne tarda point à se rendre.

Une proie si vile n'ajoutoit rien à nos richesses; mais c'étoit commencer si glorieusement la campagne, qu'au-lieu de nous radouber dans quelque port du royaume de Naples, nous résolûmes de retourner à Malte, où nous nous flattions de rentrer comme en triomphe. La mer nous parut bientôt assez tranquille pour ne rien craindre de l'état où nous étions. Nous la traver-

sûmes, en effet, sans péril; et notre retour surprit tout le monde. La première nouvelle que j'appris au port, fut que le marquis de Leniati, arrivé depuis deux jours avec la mère d'Helena, avoit porté ses accusations au grand-maître pour l'enlèvement de sa fille, et que la cour n'ayant pu rejeter les instances d'un homme de cette considération, avoit pris le parti de recevoir ses plaintes. Helena, à qui j'avois laissé le soin de ma maison, s'étoit vue forcée de retourner sous la conduite de sa mère, et l'on me parla si sérieusement de cette affaire, que je délibérai avec Perès si ma sûreté ne demandoit pas que je m'éloignasse de l'isle. Cependant, outre le mauvais état de mon vaisseau, il me fit considérer qu'une fuite si peu mesurée donneroit trop d'avantage à mes accusateurs, et que la faveur du grand-maître s'étant déjà déclarée pour moi, je devois craindre peu qu'il me l'ôtât, pour l'accorder à une femme telle que la Rovini, dont il étoit à présumer que Leniati n'avoit suivi que les impressious. En effet, j'appris dès le même jour, par un billet d'Helena, qu'elle étoit la source de cette entreprise. Poussée par les conseils de la malheureuse Clementia, elle avoit écrit à sa mère pour se plaindre de mes injustices, et ses plaintes avoient été si touchantes, que la Rovini avoit engagé le marquis, par ses

larmes, à se rendre ouvertement son défenseur. Mais Helena m'assuroit que, loin de se joindre à eux pour me chagriner, elle alloit chercher l'occasion de se dérober à leur vigilance continuelle, résolue de s'aller jeter aux pieds du grand-maître, pour s'opposer à leurs accusations, et pour obtenir la liberté d'exercer l'emploi que je lui avois confié dans ma maison.

C'étoit une autre extrémité, qui pouvoit entraîner de nouveaux embarras. Je pris le parti de me présenter au grand-maître, qui ne me parut pas peu troublé de la nécessité où il étoit d'écouter Leniati. Sans compter le scandale d'une affaire si éclatante, il craignoit de se voir forcé de me traiter en juge, et la rigueur ne s'accordoit point avec les sentiments qu'il avoit conçus pour moi. Après m'avoir fait envisager les suites qu'il appréhendoit de ne pouvoir empêcher, il me dit que, ne supposant à la Rovini que l'envie d'obtenir quelques dédommagements pécuniaires, il me conseilloit d'aller au-devant de ses désirs, en lui offrant plus qu'elle ne pouvoit prétendre. Ce moyen, que je goûtai aussitôt, demandoit une espèce de négociation dont je voulois charger Perès; mais le grand-maître fut d'avis que, pour étouffer plus promptement le scandale et les plaintes, je devois joindre la politesse à mes offres, en faisant prier

Leniati et sa maîtresse de recevoir ma visite. J'y consentis d'autant plus volontiers que je m'acquérois de nouveaux droits sur sa protection, en me conduisant par ses conseils. Je fis avertir aussitôt la Rovini de l'intention où j'étois d'entrer dans toutes ses vues, et du dessein que j'avois de la voir.

Si j'eus quelque imprudence à me reprocher, ce fut de ne m'être pas adressé à Leniati, qui avoit, sans doute, trop d'honneur pour abuser de ma confiance. Je commis une autre faute, en ne me faisant accompagner de personne, dans une maison où, sans me défier même des malheurs qui m'attendoient, je devois souhaiter d'avoir quelques témoins de mes offres, et de la manière dont elles seroient reçues. Mais la droiture néglige ordinairement les précautions. Je me rendis chez la Rovini à l'heure qu'elle m'avoit marquée pour ma visite. Elle n'avoit que sa fille avec elle. Mais à-peine fus-je assis que, voyant entrer successivement trois inconnus, qui prirent place près de moi, avec peu d'attention aux devoirs communs de la politesse, j'augurai mal d'une assemblée que je ne crus pas formée par le seul hazard. Il en vint un quatrième. C'étoit apparemment le plus terrible; car aussitôt qu'il parut, Helena, qui n'avoit encore osé lever les yeux devant sa mère, ne fut pas

maîtresse du mouvement qui lui fit élever la voix, et se servant de quelques mots françois que je lui avois appris dans nos voyages, elle me pressa de me retirer, si je voulois éviter le ressentiment de sa mère. L'exemple de Perès me fit rappeler ce que j'avois à craindre. Je quittai la place où j'étois, et m'étant avancé sans affectation vers la porte, je méditois le nouveau tour que cet incident m'obligeoit de donner à mes offres. Je fus arrêté par un cinquième spadassin qui faisoit la garde dehors, pour empêcher apparemment que je ne pusse m'échapper. Quoique je ne pensasse point à sortir sans avoir expliqué le sujet de ma visite, il se présenta brusquement à ma rencontre, et il m'avertit qu'on ne quittoit point des femmes qu'on avoit offensées sans leur faire une juste réparation. Le ton dont elle m'étoit demandée me l'auroit fait alors regarder comme une bassesse. Le nombre de mes ennemis ne refroidit point l'ardeur qui m'enflamma le sang tout-d'un-coup, et ne pouvant m'imaginer, d'ailleurs, que cinq hommes qui portoient une épée ne fussent que de vils assassins, je fis face avec beaucoup de fierté. Je commençois à me plaindre d'un procédé qui répondoit si mal aux vues qui m'avoient amené, et je demandois à la Rovini quel étoit son dessein en appelant à notre entretien une troupe de gens que je ne

connoissois point, lorsque l'un d'eux passant derrière moi s'approcha de la porte pour la fermer. Helena, qui s'en aperçut, m'avertit par un cri de me défier de la trahison. J'eus le temps de porter la main sur mon épée, et ce seul mouvement, que j'accompagnai d'un regard terrible, arrêta le perfide qui s'étoit approché. Cependant la Rovini, furieusement irritée contre sa fille, ne cessoit de l'accabler d'injures et de coups, tandis qu'un de ses suppôts, reprochant leur lâcheté à ses compagnons, fit mine de s'avancer vers moi. Tant de lenteur et d'incertitude m'ayant fait connoître que j'avois affaire à des ennemis peu redoutables, je pris un ton qui auroit été peut-être une nouvelle imprudence, s'ils avoient été capables de me faire partager seulement le péril. Mon épée, sur laquelle j'avois toujours la main, sembloit les tenir en respect, et j'eus le temps de faire un reproche amer à la Rovini de l'indigne traitement qu'elle faisoit à sa fille. On entendit, dans cet intervalle, la voix de Leniati, qui montoit accompagné de quelqu'un. Ce fut comme un signal pour mes cinq adversaires, qui, tirant aussitôt leurs épées, formèrent un demi-cercle autour de moi, sans m'approcher néanmoins à la longueur de leurs armes. Je commençai à croire qu'il ne me restoit plus qu'à vendre ma vie le plus cher qu'il me seroit

possible; et j'étois prêt même à prévenir mes ennemis, en leur portant les premiers coups, lorsqu'avec Léniati, qui avoit doublé le pas sur quelque bruit qu'il entendoit, je vis paroître Perès. Etant le premier qu'ils aperçurent tous deux, ils furent étrangement surpris de me voir l'épée à la main. Mais l'y ayant mise eux-mêmes, sans rien comprendre à la plainte que je leur fis du péril où j'étois, Leniati, qui jeta les yeux sur mes assassins, donna toutes les marques d'un extrême étonnement. Eh! qui vous amène ici, misérables? leur dit-il d'un air impérieux. Quel est le dessein de ce déguisement et de cet horrible complot? L'un d'eux répondit timidement qu'il ne l'ignoroit pas. Comment, je ne l'ignore point? reprit-il d'un ton furieux. Sortez, infâmes; et fondant sur eux à grands coups du plat de son épée, il les fit descendre avec précipitation.

Ce sont mes gens, me dit-il en se tournant vers moi, qui se sont armés et travestis pour quelque dessein que j'ignore. Mais nous l'apprendrons de vous, madame, continua-t-il, en s'adressant à la Rovini; et je souhaite de ne pas vous trouver aussi coupable que je le soupçonne. Elle demeura sans réponse, et dans un embarras qui redoubla la colère de Leniati. Je pris ce moment pour lui déclarer dans quelles inten-

tions j'étois venu. Il les savoit déjà de Perès; et c'étoit le dessein de se prêter à notre réconciliation qui l'avoit amené. Mais lorsque j'eus ajouté qu'après l'avoir fait avertir de ma visite, et lui en avoir fait marquer l'heure, j'avois été surpris de me voir assiégé chez elle d'une troupe d'assassins, à qui il n'avoit manqué que le courage pour m'ôter la vie, il s'emporta jusqu'à tourner contre elle la pointe de son épée; et, cédant enfin aux efforts que nous fîmes pour l'arrêter, il me promit de ne la laisser vivre qu'à condition de nous révéler le secret d'une affreuse entreprise, où l'honneur lui faisoit craindre qu'on ne l'accusât d'avoir trempé.

Elle ne versoit pas une larme, et le sentiment qui lui fit garder le silence, n'étoit qu'un transport de la plus noire fureur. Forcée néanmoins par les menaces du marquis : Quoi ? lui dit-elle, je n'arracherois pas la vie par mille morts au ravisseur de ma fille, à celui qui l'a rendue telle que je la vois, telle que mes yeux même ont eu peine à la reconnoître. Est-ce à vous à prendre parti contre elle et contre moi ? Oui, continua-t-elle avec la même furie, j'ai voulu le faire tuer à mes yeux; mais ce n'auroit été qu'après lui avoir arraché des promesses bien supérieures à ses offres, et les lui avoir fait signer, le poignard sur la gorge. Votre arrivée sauvera son bien, qui étoit

le moindre objet de ma vengeance; mais qu'il se garde de moi, s'il veut sauver sa vie. Je fus peu touché d'une menace que je ne pris que pour un accès de fureur. Mais Leniati, fort confus d'une aventure dont il prévoyoit que la honte le suivroit à Naples, s'efforçoit de me faire étouffer mes plaintes par ses justifications et ses excuses. Il me raconta comment il s'étoit laissé engager à venir demander justice au grand-maître, du tort que j'avois fait à sa fille. Etant retombé dans l'habitude de vivre avec la Rovini, il avoit eu peu d'inquiétude pour Helena, aussi long-temps qu'il m'avoit su passionné pour elle; et lorsqu'elle avoit renoncé volontairement à s'établir par le mariage, il avoit conçu que ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux étoit de vivre avec un amant dont elle étoit adorée. Mais apprenant ensuite par une lettre de sa main, que non-seulement je l'avois abandonnée, mais que je la traitois avec un mépris et une dureté insupportables, il n'avoit pu résister à la tendresse paternelle, et aux sollicitations de la Rovini. Cependant il avoit ressenti une autre surprise, en arrivant à Malte, de la trouver établie dans ma maison, et fort satisfaite en apparence de son sort. Il auroit encore penché à l'y laisser en liberté, si le ressentiment de la Rovini, qui avoit redoublé, en

voyant sur le visage de sa fille les tracés d'une cruelle maladie, ne l'eût comme forcé de s'adresser au grand-maître. Il n'avoit pas compté néanmoins, ajouta-t-il, que la trahison et l'assassinat dussent être employés, et bien moins encore qu'on osât suborner ses propres domestiques.

La résolution qu'il prit, en jetant sur la Rovini un regard méprisant, fut de demander à Helena, qui étoit encore à verser des larmes, pour quel parti son cœur se déclaroit. Il lui jura qu'elle auroit la liberté de le suivre, et qu'elle n'avoit rien à craindre de sa mère. Cette tendre fille leva les yeux sur moi, comme pour chercher dans les miens ce que je lui permettois de répondre. Je ne sais si la compassion et la reconnoissance mirent quelque air de douceur sur mon visage; mais le prenant pour un signe que ses désirs étoient entendus, elle accourut vers moi les bras ouverts, et elle saisit ma main, pour marquer à son père de quoi elle faisoit son partage. Il se tourna vers moi. J'entends ce langage, me dit-il, et si vous êtes toujours disposé à prendre soin d'elle, je l'abandonne à votre générosité. Qu'elle retourne chez vous dès ce moment. Helena n'attendit point que cette permission fût répétée. Elle se disposoit à prendre le chemin de ma maison, après

avoir adressé quelques remercîments au marquis et à sa mère. Mais celle-ci, plus furieuse que jamais, s'élança sur elle, pour la retenir. On ne m'arrachera point ma fille, s'écria-t-elle, d'un ton terrible; et toi, reprit-elle, en s'adressant au marquis, toi qui t'attribues le droit de disposer d'elle, apprends que tu n'as que celui que j'ai voulu te donner sur elle et sur moi, et qu'une misérable pension que je rougis d'avoir acceptée, ne me rendra jamais ton esclave. Piqué de ce reproche, qui n'étoit pas tout-à-fait sans justice, Leniati lui répondit d'un ton brusque, qu'il rougissoit lui-même d'avoir eu trop de bonté pour elle, et cette nouvelle scène alloit devenir plus terrible que celle dont nous sortions, lorsque le ciel m'inspira une pensée qui calma tout-d'un-coup l'orage. Aimez-vous assez votre fille, dis-je à la Rovini, pour souhaiter de vivre avec elle? Je vous offre, comme à elle, une retraite dans ma maison. Vous vous souvenez que c'étoit mon ancien projet. Mes dispositions n'ont pas changé. Elle m'interrompit : J'accepte vos offres, me dit-elle, moins pour vivre avec ma fille, que pour rompre tout commerce avec ce monstre. Elle parloit de Leniati, qui ne fit que sourire de cet emportement. Loin de s'opposer à ma proposition, il trouva que c'étoit ce qui pouvoit arriver de

plus heureux pour elles et pour moi-même. J'aurois pu lui représenter que l'honneur ne m'en faisoit pas une loi plus qu'à lui, et que nos devoirs étoient à-peu-près les mêmes. Mais l'envie de terminer une affaire qui me chagrinoit, et l'utilité même que je pouvois tirer, dans mon absence, de deux femmes dont les intérêts deviendroient communs avec les miens, me fit recevoir son consentement et celui de la Rovini, comme une faveur.

Le bruit de ce traité s'étant aussitôt répandu, le grand-maître en fut si satisfait, qu'il en prit occasion de faire publiquement mon éloge. Toutes les erreurs de ma jeunesse se trouvèrent réparées par un sacrifice, qui en étoit comme l'expiation. Les commandeurs les plus vieux et les plus rigides m'accablèrent de caresses, et tirèrent un heureux présage de la victoire que j'avois remportée sur moi-même. Ainsi, mon départ, qui ne fut différé que jusqu'au rétablissement de mon vaisseau, fut accompagné des félicitations et des vœux de toute la cour.

Ce ne fut pas sans essuyer encore quelques disgraces de la mer et du vent, que je gagnai Messine. Perès admirant que je n'eusse jamais entrepris de navigation, où je n'eusse été maltraité par quelque tempête, m'exhortoit à me reposer du soin de le conduire en Espagne, sur

Lirno, qui nous attendoit dans ce port, et à renoncer à la mer, où j'avois acquis, me dit-il, assez de gloire, pour me borner aux occupations tranquilles de la cour. Mais je n'avois plus dans le cœur de sentiment plus vif que celui de l'amitié. Que ne devois-je point à un ami si généreux et si fidèle ? Le plus ardent de mes désirs auroit été de passer le reste de mes jours avec lui; et lorsque la nécessité de nos intérêts nous forçoit de nous séparer, je comptois pour un bonheur précieux, tous les moments où je pouvois vivre encore avec lui. Je jurai de ne le pas quitter, que je ne l'eusse remis dans le sein de sa famille. Ainsi, changeant l'ancien projet de m'arrêter au premier port d'Espagne, je résolus de l'accompagner à Madrid, et de là jusqu'en Galice. L'escorte de Lirno nous étoit peu nécessaire dans un temps où la France avoit sur nos mers une flotte puissante, qui resserroit tous les Africains dans leurs ports. Cependant il nous pressa de si bonne grace de lui accorder la liberté de nous suivre, que nous consentîmes à faire le voyage avec lui.

Notre navigation ne fut interrompue par aucun obstacle jusqu'à la hauteur de Minorque, où nous nous regardions déjà comme dans une mer qui appartenoit à l'Espagne. Lirno, qui montoit un vaisseau fort léger, étoit souvent

assez loin devant nous ; et notre dessein étant d'aller prendre terre à Cadix, il fut poussé par un vent si favorable, au passage du détroit, que nous le perdîmes de vue. Le hasard lui fit rencontrer un navire espagnol qui revenoit richement chargé ; et par la pénétration qui ne manque jamais aux corsaires, il reconnut l'importance de cette proie. La qualité d'Espagnol dans Perès ne lui parut point un motif assez fort pour lui faire épargner sa nation. Il se laissa emporter par son avidité pour le butin, et dans un combat qui dura moins d'un quart-d'heure, il se rendit maître du vaisseau et de plus de cent mille piastres qui composoient une partie de sa charge. Cependant, à peine fut-il revenu d'un mouvement de chaleur auquel il étoit peut-être redevable de sa victoire, qu'il sentit l'indécence qu'il y auroit à rejoindre Perès avec la dépouille d'un vaisseau de sa nation. Il n'y en avoit pas moins à nous quitter sans nous avertir de sa retraite ; et la disposition du lieu ne lui permettoit point, d'ailleurs, de passer si près de nous avec sa proie sans être reconnu. Il prit une résolution où il entroit moins de prudence que de hardiesse. Ce fut de rendre la liberté au vaisseau qu'il avoit pris, après avoir fait transporter dans le sien tout ce qu'il y trouva de richesses, et s'être assuré seulement par les ques-

tions qu'il fit au capitaine, que le terme de sa route étoit un port d'Andalousie. Ensuite modérant sa course, comme s'il n'eût pensé qu'à nous attendre pour entrer dans Cadix avec nous, il nous dissimula si adroitement son aventure, que nous n'en conçûmes pas le moindre soupçon. Notre route s'acheva heureusement, et Lirno, sûr de la discrétion de ses gens par le soin qu'il avoit eu de partager avec eux son butin, se présenta au port avec une audace digne de sa profession.

La difficulté ne fut pas d'y être reçu, parce qu'ayant compté de le joindre à Messine, pour croiser avec lui contre les Turcs, j'avois eu la précaution de me munir de l'aveu du grand-maître pour deux vaisseaux qui paroissoient également soumis à mes ordres. Mais quelque confiance que Lirno pût prendre à la fidélité de son équipage, il ne jugea point à-propos d'abandonner son bord pour nous suivre, et surpris même de me voir disposé à quitter le mien pour accompagner Perès, il me déclara que tout ce qu'il pouvoit faire pour me marquer son attachement, étoit d'attendre mon retour dans le port de Cadix. Je me séparai de lui avec l'opinion que j'avois toujours eue de son caractère, et la promesse de n'être pas long-temps à le rejoindre. Perès, qui s'étoit d'abord proposé d'aller

droit à Madrid, changea ce dessein dans celui de commencer par la visite de ses terres. Il n'étoit pas fâché de me faire prendre une idée de sa grandeur; et les assurances qu'il avoit reçues du roi de Maroc, lui garantissoient qu'il y pouvoit paroître en sûreté.

Nous arrivâmes dans un château qui représentoit fort bien la noblesse d'une des plus anciennes maisons d'Espagne. Perès y fut reçu comme un maître chéri, dont on croyoit depuis long-temps la mort certaine, et qu'on ne put revoir qu'avec des transports de surprise et de joie. Il dépêcha aussitôt à Madrid, pour faire pressentir les dispositions de la cour, et la réponse qu'il en reçut surpassa ses espérances. On y conservoit si fidèlement la mémoire de ses services, qu'il fut invité à s'y rendre par ceux même qui avoient eu le plus de part à sa disgrace. Je me fis un plaisir de le suivre, pour être témoin des honneurs qu'on lui destinoit. A-peine passâmes-nous huit jours dans ses terres, et nous étant rendus à Madrid, il y fut comblé des bienfaits du roi presque en arrivant. J'avois part aux caresses qu'il recevoit, et toujours attentif aux plus tendres égards de l'amitié, il n'auroit pas goûté un plaisir s'il ne l'eût partagé avec moi. Mais Perès ne devoit pas jouir long-temps de sa fortune, et j'étois destiné

à recevoir en Espagne le plus mortel chagrin que j'aye essuyé dans toute ma vie.

Au milieu des plus hautes espérances et dans la possession de mille avantages qui avoient déjà commencé à les remplir, on pressa Perès de se fixer par le mariage. Il y marqua d'autant plus de penchant, que m'ayant entendu parler plusieurs fois de mon départ, il crut que le plaisir d'assister à ses nôces seroit un engagement qui me retiendroit plus long-temps à Madrid. Ceux qui lui avoient proposé de se marier s'empressèrent pour lui trouver un parti digne de lui. On lui en offrit plusieurs, qui firent balancer pendant quelque temps son choix. Enfin le même sort qui l'avoit poursuivi si long-temps, le fit tomber sur ce qu'il y avoit de plus odieux en Espagne. La beauté, la naissance et la fortune sembloient réunies néanmoins dans l'objet auquel il s'attacha; et quoiqu'il fût lui-même au-dessus de la jeunesse, étant aussi distingué par les avantages extérieurs de la figure, que par le mérite et la réputation, il n'y eut personne à la cour qui n'applaudît à l'union de deux cœurs qui paroissoient dignes l'un de l'autre. Il devint assidu auprès de sa maîtresse, et la gravité de son caractère le fit excepter des loix qu'on impose en Espagne aux amants dont la sagesse et la retenue sont suspectes. Je me trouvai lié par conséquent avec

l'objet de sa tendresse, car il n'auroit pas fait un pas sans me presser de l'accompagner. Mon rôle dans leurs entretiens étoit celui d'un ami qui sait le monde et qui a l'expérience de l'amour. Je leur laissois toute la liberté dont ils avoient besoin pour se communiquer leurs tendres sentiments; et si j'étois souvent appelé à la participation de ces mystères par sa maîtresse ou par lui-même, je n'abusois jamais d'une faveur dont je ne me croyois redevable qu'à leur amitié. Cependant, les conditions du mariage ayant été réglées, on en disposoit déjà les préparatifs, et le jour étoit fixé pour la célébration. Perès paroissoit charmé de son choix. Sa maîtresse sembloit l'être du sien. J'applaudissois aux apparences de leur tendresse, et je les félicitois souvent d'une si heureuse union. Enfin, la veille du jour marqué pour la fête, je fus prié par un billet de la jeune Espagnole de me rendre chez elle, et l'heure qu'elle me marquoit étoit celle où l'on voit le moins de monde en Espagne. Il étoit naturel de m'imaginer qu'elle m'appeloit avec la participation de mon ami. J'avois dîné avec lui. Quoiqu'elle me recommandât beaucoup de discrétion, je ne pus croire que cette précaution le regardât, et je lui communiquai aussitôt le billet que j'avois reçu. Allez, me dit-il; c'est quelque idée galante qu'elle veut vous proposer

pour embellir la fête. Je la trouvai seule, et les mesures que ses gens gardèrent pour m'introduire, s'accordèrent fort bien avec le secret qu'elle m'avoit demandé. Enfin, m'ayant reçu d'un air embarrassé, elle parut chercher quelque temps ses expressions. Votre ami, me dit-elle, est l'homme du monde pour qui j'ai le plus d'estime : mais je suis sans tendresse pour lui; et s'il m'étoit permis de suivre le penchant de mon cœur, je connois quelqu'un à qui je le donnerois tout entier. J'allois lui répondre que le plus solide fondement du mariage est l'estime, et que la tendresse ne tarde guère à la suivre. Elle m'interrompit dès le premier mot : Non, non, reprit-elle, je n'irai jamais plus loin que ce sentiment; mais s'il est impossible que vous ne vous en soyez point aperçu, si vous avez compris par mes attentions et mes regards, que c'est vous seul qui pouvez faire mon bonheur, et que votre profession est un mortel obstacle, qui m'a forcée d'étouffer mon penchant; enfin, si vous êtes persuadé que je vous aime, vous ne serez pas étonné qu'avant de me livrer à votre ami, je souhaite de vous voir, une fois du-moins, tel que j'aurois désiré de vous obtenir pour tout le reste de ma vie. Elle me fit entendre alors que n'ayant plus que la nuit suivante, dont elle pût disposer, elle étoit résolue de m'a-

bandonner les prémices de ses charmes, et de satisfaire des désirs auxquels son état l'obligeroit le lendemain de renoncer. Et profitant du silence où mon étonnement m'avoit jeté tout-d'un-coup, elle me garantit que les mesures qu'elle avoit prises éloigneroient toutes les défiances de Perès, et jusqu'aux moindres soupçons de ceux qui pouvoient prendre quelque intérêt à sa conduite.

Après une si longue expérience des désordres de l'amour, je m'étois persuadé qu'il n'y en avoit point que j'ignorasse, et que toutes les foiblesses d'autrui ne pouvoient être que la répétition des miennes. Mais je fus frappé de la nouveauté, autant que de l'indécence de sa proposition; et ne pensant point assez à déguiser l'impression que j'en ressentois, je lui répondis trop naturellement que je ne savois manquer ni à l'amitié, ni à l'honneur. Elle ajouta quelques instances, où je commençois à voir que le dépit l'emportoit beaucoup sur l'amour; et me trouvant la même fermeté à me défendre, elle entra dans un mouvement de fureur qui m'obligea de penser à me retirer. Mais ce fut alors que sa colère et son indignation montèrent au comble. N'ayant aucune espérance de pouvoir m'arrêter, elle me jura, dans le moment que je tournois le dos pour la quitter, que je me

parois en vain de l'amitié, pour sauver Perès du sort qu'elle lui promettoit, et que les faveurs que je lui refusois, seroient sur-le-champ le partage d'un autre. En effet, dans le transport qui l'agitoit, elle appela une espèce de valet-de-chambre, qui m'avoit introduit, et qui faisoit la garde à sa porte. Il entra au même moment que je sortois. J'entendis l'ordre qu'elle lui donnoit, de fermer la porte sur moi. Quoique je n'eusse rien de si pressant que de m'éloigner, pour délibérer sur cette étrange aventure, un mouvement de curiosité me porta pendant quelque temps à prêter l'oreille. Son dépit étoit encore si vif, que ne lui permettant de garder aucune mesure, il ne m'échappa point un seul de ses termes. Elle donna ordre à son domestique de s'asseoir près d'elle, et sur quelques difficultés que le respect lui fit faire, elle lui renouvela ses volontés d'un ton plus absolu. Il les exécuta sans doute. Cette ouverture fut suivie de quelques moments de silence. J'aurois souhaité de pouvoir observer jusqu'à leur contenance et leurs regards. Elle reprit enfin presque dans les mêmes termes qu'elle avoit employés avec moi : Je vous ai toujours aimé, lui dit-elle, et j'ai regretté mille fois que votre naissance et votre condition ne m'ayent pas permis de suivre le penchant de mon cœur. Je

suis à la veille de mon mariage; mais rien ne m'empêche encore de satisfaire aujourd'hui ma tendresse. Elle s'arrêta, pour lui laisser deviner apparemment ses intentions. Je frémissois d'horreur; et si je n'eusse cru la mieux punir, en avertissant Perès de la honte dont il étoit menacé, je serois rentré l'épée à la main, pour étouffer dans son sang ses désirs et son infamie. Cependant, ne voulant rien perdre de cette scène, j'attendois quelle seroit la réponse du valet, pour juger de ses progrès, par les témoignages de sa hardiesse et de sa joie. Il ne demeura pas immobile, puisque j'entendis quelque bruit, qui me fit connoître l'ardeur de ses sentiments. Mais dans le temps que je croyois la jeune Espagnole au comble de sa honte, quel fut mon étonnement de l'entendre éclater en injures et en menaces? Misérable, lui dit-elle, qu'oses-tu prétendre? Quel est donc ton insolence? Quoi! traître, tes infâmes désirs osent se porter sur moi. Fuis, si tu ne veux pas que j'élève la voix pour te punir, et n'aye pas la hardiesse de reparoître à mes yeux.

Ce malheureux se hâta effectivement de sortir; et l'entendant approcher de la porte, j'eus à-peine le temps de gagner l'escalier pour éviter qu'il m'aperçût. Une conclusion si peu attendue jeta toutes mes idées dans une nou-

velle confusion. Il me paroissoit certain que les honteuses menaces de l'Espagnole étoient demeurées sans exécution, et je croyois voir clairement que c'étoit le dépit de mes refus qui lui avoit fait perdre pendant quelques momens tout soin de son honneur et tout empire sur sa raison. Mais en étois-je moins obligé de rapporter à Perès tant de circonstances sur lesquelles je ne pouvois démentir ni mes oreilles, ni mes yeux ? Connoissois-je quelque loi de galanterie et de discrétion qui dût m'empêcher de rendre un service essentiel à mon ami ? Je le cherchai aussitôt. Il n'avoit pas moins d'impatience que moi de me revoir, et ses interrogations m'épargnèrent une partie des difficultés que j'appréhendois dans cette ouverture. Il aimoit, et ce cœur, que l'honneur et l'amitié avoient gouverné jusqu'alors, s'étoit laissé prendre aux charmes de la beauté plus qu'aux attraits de la fortune. Je fus si touché de l'impression que mon discours faisoit sur lui, que j'eus regret de l'avoir commencé. Il étoit trop tard pour le rétracter. Je lui racontai toute son infortune, et j'eus la cruauté d'ajouter que je ne lui avois rien rapporté dont je n'eusse été témoin. Mon cher Perès m'avoua qu'il se trouvoit à la plus rude épreuve qui eût jamais exercé sa vertu. Il fut contraint de s'asseoir ;

pour se soulager. Je me rendrois digne de tout mon malheur, me dit-il, si je soupçonnois mon ami d'y avoir contribué. Non, je suis témoin, ajouta-t-il, de la conduite que vous avez tenue avec cette perfide, et je n'accuse qu'elle d'un déréglement si monstrueux. Sa couleur étoit changée. Il me regardoit d'un œil éteint, et je voyois dans ses moindres mouvements une agitation convulsive qui marquoit l'altération subite de ses forces. Dans le désespoir que je ressentois de sa situation, j'allois lui faire des excuses d'une position dont les effets me paroissoient si funestes. Il comprit ma pensée. Ne regrettez point, me dit-il, le service que vous m'avez rendu. Il est clair que l'amitié vous en faisoit un devoir. Si j'avois quelque chose à désirer, ce seroit d'être vengé d'un monstre à qui je dois toute ma haine. Mais je ne veux pas même que mon ressentiment éclate, et ma seule vengeance sera le mépris. Il me pria néanmoins de faire avertir de sa part ceux qui s'étoient intéressés à son mariage, que des raisons invincibles ne lui permettoient plus d'y penser. Je pris cette commission moi-même, et je l'exécutai avec des ménagements qui devoient les satisfaire. Cet excès de zèle fut une imprudence. J'en vis quelques-uns qui se contentèrent de me marquer leur ressentiment par leur froi-

deur. Mais le bruit de mes remercîments s'étant répandu avant que j'eusse achevé mes visites, deux jeunes gens, qui appartenoient de près à la dame espagnole, me déclarèrent pour toute réponse qu'ils vouloient tirer vengeance et de Perès, qui les insultoit, et de moi qui leur annonçois son insulte. Je ne m'abaissai point à leur faire les excuses de mon ami, que je n'avois pas laissé dans une situation qui le rendît capable de se servir de son épée. J'acceptai le défi; et m'étant rendu seul au lieu marqué pour le combat, je m'animai par le souvenir de Lirno, qui n'avoit pas craint de se mesurer successivement avec trois ennemis. Les miens parurent surpris de se voir attendus de moi seul; ils m'en demandèrent la raison. Je ne leur répondis qu'en mettant l'épée à la main, avec quelques mots qui purent leur faire entendre que je ne me croyois pas trop foible pour deux. Ce fut du-moins cette espèce d'insulte qu'ils firent valoir pour justifier leur procédé; mais si la connoissance médiocre que j'avois de leur langue, me fit exprimer imparfaitement ma pensée, elle portoit seulement que dans une querelle où l'amitié m'engageoit, je ne savois ce que c'étoit que de faire partager le péril à mon ami. Mes premiers coups furent heureux. Je blessai celui qui s'offrit pour me combattre, et son second eut

d'abord assez d'honneur pour laisser notre différend dans cette égalité. Mais à-peine eut-il vu couler le sang de son ami, que, violant toutes sortes de bienséances, il fondit impétueusement sur moi, et dans le moment que je parois à l'autre, il me perça d'un coup mortel. Je tombai sans connoissance; la seule générosité qu'ils eurent pour moi, fut de me faire porter à la ville dans l'état où j'étois. Si je revins à moi avant que d'arriver chez Perès, je ne repris point assez de force pour mettre ordre aux circonstances, et pour empêcher qu'on ne l'informât trop tôt de mon malheur. Un domestique, dont je m'étois fait accompagner, crut me faire honneur de mon zèle en se hâtant de lui raconter le péril où je m'étois exposé pour le servir. C'étoit porter le coup mortel au généreux Perès. Il n'apprit point le nom de mes adversaires, et les circonstances de mon combat, sans pénétrer une partie de la vérité. Son cœur n'y résista point. Egalement sensible à l'amour et à l'amitié, il fit des plaintes amères au ciel, qui le frappoit par deux endroits si tendres. En vain s'opposa-t-on à l'ardeur qu'il marqua pour se faire transporter dans mon appartement. Je le vis arriver entre les mains de ses gens, aussi pâle et aussi affoibli que s'il eût essuyé pendant plusieurs jours une maladie violente. Il m'attendrit,

par son abattement autant que par mille expressions tendres et douloureuses qui lui échappèrent sans ordre. Je n'étois point en état de lui répondre; mais les sentiments de son cœur passèrent au fond du mien, et j'éprouvai qu'on peut être aussi sensible au zèle d'un ami qu'à la passion d'une maîtresse.

J'exigeai néanmoins qu'il fût reconduit dans sa chambre; et sans croire son mal aussi dangereux que le mien, je lui fis une loi de ne me pas troubler par les marques d'une compassion qui ne servoit qu'à redoubler le péril de ma situation. Il fut forcé de céder à mes instances; mais l'obstination qui me fit exiger cette complaisance fut encore un effet de la malignité de mon sort. Je l'aurois eu du-moins devant les yeux, et de quelque manière que le ciel disposât de sa vie et de la mienne, c'eût été une consolation pour l'un ou pour l'autre d'expirer entre les bras de son ami. Mais la fortune ne m'accorda pas même cette funeste douceur. Le mal de Perès s'étoit changé en pleurésie. On eut trop de soin de me déguiser sa situation, malgré les informations que je demandois continuellement. Accablé de ses douleurs et des nouvelles qu'il se faisoit sans cesse apporter des miennes, il expira le troisième jour de sa maladie, sans que j'eusse même appris que j'étois menacé de

le perdre. Le danger de ma blessure, et une mortelle foiblesse causée par la perte de mon sang, faisoient garder autour de moi tant de silence et de ménagements, qu'on crut me servir en me dérobant la consolation de recevoir les derniers soupirs de mon ami.

Ce ne fut qu'à force de répéter mes ordres, et lorsque je fus hors de danger, que j'obtins les cruels éclaircissements qui devoient faire la matière éternelle de mes regrets. Ma foiblesse même servit à me défendre contre les excès de ma douleur, à-peu-près comme un roseau se sauve de l'orage qui renverse les arbres les plus puissants. Il ne me restoit qu'à fuir promptement de l'Espagne, où rien ne se présentoit plus à moi que sous des couleurs sombres et funestes. A-peine crus-je pouvoir compter un peu sur mes forces, que, perdant jusqu'à la pensée de me venger de mes deux adversaires, je partis pour Cadix sans avoir pris congé de personne. Mais je n'étois qu'à une journée de Madrid, lorsqu'un courrier, qui avoit fait une diligence extrême pour me rejoindre, m'apporta l'ordre de retourner à la cour. Je ne m'y serois pas soumis si j'eusse été proche de mon vaisseau, et je n'aurois pas différé un moment à mettre à la voile. Dans le centre de l'Espagne, exposé à voir employer la violence pour me forcer d'o-

tenir, je repris le chemin de Madrid, fort inquiet de ce qui avoit porté le roi à me faire rappeler. J'en fus informé en rentrant dans la capitale. Lirno avoit été reconnu à Cadix par quelques-uns des Espagnols dont il avoit pillé le vaisseau. Le sien avoit été saisi, et lui-même renfermé dans une étroite prison. Sa perte étoit certaine, s'il n'eût employé mon nom pour faire suspendre sa sentence. On avoit informé la cour de cet événement, et la singularité des circonstances avoit porté le souverain conseil du commerce à se faire amener le criminel à Madrid.

Il y étoit arrivé la veille de mon départ. Mon nom, qu'il réclamoit encore, et peut-être les soupçons qui devoient naître naturellement de ma liaison avec un corsaire, faisoient désirer de m'entendre. Je ne me fis pas presser pour paroître dès le lendemain au tribunal de la justice. Quelques rapports confus n'ayant pu me faire comprendre le fond d'une affaire si nouvelle pour moi, j'eus besoin d'en demander toutes les circonstances avant que de hazarder la moindre réponse. Et ne comprenant pas même après un long récit, que l'action de Lirno se fût passée depuis notre association, je me flattai d'abord que de quelques crimes qu'il se fût rendu coupable dans l'ancien exercice de sa

profession, l'espèce d'engagement qu'il avoit pris au service de l'ordre, pourroit lui attirer quelque indulgence. Mais quel fut mon étonnement d'apprendre enfin ce qu'on avoit su par le témoignage des marchands espagnols et par sa propre confession? Je désespérai de sa grace. Cependant la preuve de mon innocence étoit si claire, qu'elle dissipa tous les soupçons qu'on avoit eus de notre intelligence; j'eus la liberté d'adresser mes sollicitations à la cour, et de faire valoir la protection du grand-maître, qui étoit expliquée dans les termes de ma commission. Le roi, dont j'intéressai la bonté à m'écouter dans une longue audience, parut disposé à retarder le jugement du tribunal. Je saisis ce moment de faveur pour lui raconter l'histoire de Lirno, et par quels degrés je l'avois amené jusqu'à me donner l'assurance de s'attacher constamment à mon ordre. Il ne lui manquoit aucune qualité militaire. La faute même qu'il venoit de commettre étoit si extraordinaire, que, pouvant être tournée en badinage, je la représentai comme le reste d'une forte habitude qui n'avoit pas permis à un vieux corsaire de demeurer oisif et tranquille à la vue d'une proie si riche. Il ne s'en étoit rien dissipé, puisque l'amirauté de Cadix l'avoit fait saisir toute entière, et le dommage que le vaisseau espagnol

avoit souffert pouvoit être réparé à peu de frais.

Je laissai le roi dans une si favorable disposition, qu'ayant renouvelé mes instances les jours suivants, j'obtins enfin la grace et la liberté de Lirno. Les conditions furent celles que j'avois comme réglées moi-même; c'est-à-dire, qu'en restituant aux marchands espagnols leurs piastres et leurs autres effets, Lirno fut condamné à réparer le tort qu'il avoit fait à leur vaisseau, et je lui conseillai de ne pas faire naître de nouvelles difficultés dans la discussion de cet intérêt. Cependant comme ce ne put être l'ouvrage d'un jour, et que son aventure l'avoit rendu fort célèbre à Madrid, le penchant qu'il avoit à s'enrichir du bien d'autrui le fit retomber dans un autre embarras, dont il ne sortit pas moins heureusement. Tout le monde marquant de l'empressement pour le voir, cette curiosité saisit aussi la jeune Espagnole qui avoit dû épouser Perès. Avec les motifs publics, elle avoit celui de satisfaire un reste de penchant pour moi, en lui faisant raconter ce qui s'étoit répandu de nos aventures depuis le récit que j'en avois fait au roi. Le déréglement de son imagination lui fit prendre tant de goût à cette variété d'événements de fortune et d'amour qui avoient composé jusqu'alors toute ma vie, que

sentant renaître tous les sentiments que mes refus avoient éteints, elle se livra plus que jamais à la force de cette inclination. Un récit vague n'ayant pu rassasier sa curiosité, elle voulut savoir ce qu'étoit devenue cette Helena, qui avoit joué un si grand rôle dans mon histoire, et quelle sorte de lien je conservois encore avec elle. Lirno, qui avoit appris de moi les dernières scènes de mon amour, lui donna la satisfaction qu'elle demandoit. C'étoit l'assurer que j'étois sans engagement; et ne pouvant s'imaginer qu'un cœur accoutumé aux tendresses de l'amour, fût revenu pour toujours à l'indifférence, elle ne désespéra point qu'après avoir perdu les raisons d'honneur et d'amitié que je lui avois fait valoir, je ne pusse la substituer à la place d'Helena.

C'étoit la plus folle imagination qui pût tomber dans l'esprit d'une fille, qui joignoit à la naissance tous les avantages de la fortune. Mais Lirno, à qui ces aventures paroissoient réjouissantes, se fit un plaisir d'augmenter sa folie par tout ce qu'il put lui représenter de plus flatteur pour mon caractère et pour la tendresse de mes sentiments. Il devint encore plus persuasif, lorsque l'ayant entendue parler de son bien, dont la mort de ses parents lui avoit laissé la disposition, il conçut qu'en quittant l'Espagne elle ne manqueroit pas d'emporter tout ce qu'elle ne seroit

pas forcée de laisser derrière elle. C'étoit réparer la perte qu'il venoit de faire. Un motif si puissant rendit bientôt ses conseils victorieux; et de peur de trouver de ma part quelque obstacle à ce glorieux dessein, il lui fit entendre que mille ménagements que j'avois à garder avec la cour pouvant me faire cacher mes plus tendres inclinations, elle n'avoit pas de meilleur parti à prendre que de se rendre à Cadix, où je n'aurois pas les mêmes difficultés à combattre. Ainsi Lirno, toujours rappelé à ses anciens principes, ne connoissoit rien de si doux que la rapine et l'enlèvement. Il aida si secrètement la jeune Espagnole à surmonter tous les obstacles qui l'arrêtoient, qu'elle se trouva prête à partir avant nous. Un voyage, qu'elle feignit à sa maison de campagne, fut le prétexte qui couvrit sa fuite avec un petit nombre de ses plus fidèles domestiques. Lirno se chargea de son argent et de ses bijoux, qui formoient un dépôt des plus précieux, et les ayant une fois entre ses mains, il compta, sans doute, qu'ils n'en sortiroient pas aussi entiers qu'ils y étoient entrés.

Cependant ses affaires étant terminées par mes soins, je ne pensai qu'à regagner mon vaisseau, le cœur toujours plein de tristesse et d'amertume. Lirno, qui se crut obligé de faire

quelques efforts pour y rappeler la joie, m'apprit en chemin qu'il m'avoit préparé une maîtresse fort aimable, dont il se promettoit que les caresses dissiperoient bientôt tous mes chagrins. Je marquai beaucoup d'indifférence pour ses promesses, et les regardant comme un propos hazardé pour mon amusement, j'arrivai à Cadix sans y avoir fait la moindre attention. Comme rien ne pouvoit m'y arrêter que la restitution du vaisseau de Lirno, pour laquelle j'avois déjà fait expédier des ordres, je me rendis sur son bord, où mon étonnement surpassa toutes mes expressions en reconnoissant la maîtresse de mon malheureux ami. Elle s'y étoit retirée en arrivant à Cadix, par le conseil et sur la recommandation de Lirno. Il avoit voulu me ménager le plaisir d'une agréable surprise. Son dessein auroit réussi, s'il n'avoit pensé qu'à m'émouvoir, car je le fus avec plus de violence que je ne m'en serois cru capable dans les tristes sentiments dont j'étois possédé; mais ce ne fut ni l'amour, ni le moindre penchant pour cette passion qui causa mon trouble. L'image de Perès mourant, et celle d'une perfide qui avoit été la première cause de sa mort, furent les premiers objets qui se présentèrent à mon esprit. J'aurois détourné les yeux pour gagner ma chambre, sans m'informer quel motif avoit amené l'Espa-

geôle, si elle ne m'eût accompagné avec un air d'empressement et d'effronterie qui étoit encore plus propre à me révolter contre elle. Je lui demandai enfin ce qui pouvoit avoir fait naître une si étrange rencontre. Elle me pria de suspendre ma curiosité jusqu'à ce qu'elle pût m'entretenir sans témoins. Cette intéressante conversation n'est jamais sortie de ma mémoire.

Je vois, me dit-elle, que Lirno m'a gardé le secret qu'il m'avoit promis, et je lui sais bon gré de cette fidélité. Ensuite, reprenant tout ce qui s'étoit passé entre elle et moi, sans me déguiser même l'emportement imparfait où le dépit l'avoit précipitée après mon refus, elle m'apprit naturellement le dessein que sa passion, le conseil de Lirno, et l'opinion qu'elle avoit de mon caractère lui avoient fait former. Ce que j'admirai le plus dans une ouverture si extraordinaire, fut qu'elle ne pensa point à faire valoir, ni le sacrifice qu'elle me faisoit de sa fortune, ni l'aveugle confiance avec laquelle je la voyois prête à se livrer à moi. Il sembloit que ce fût un marché conclu, dont je devois entendre tout-d'un-coup les conditions; et soit qu'elle fît fond sur mon caractère ou sur sa beauté, l'ardeur avec laquelle elle cherchoit mes regards, marquoit une confiance dans le retour de mes sentiments, dont je n'avois jamais vu d'exemple.

Cependant je sentois mon coeur immobile ; et je l'aurois défiée avec tous ses charmes de l'amollir par la moindre impression. Je me faisois même un plaisir, après avoir été si long-temps foible, de pouvoir résister aux attaques d'une femme ; et cette parfaite insensibilité où j'ai passé le reste de ma vie, commençoit à s'établir sur des fondements qui ne devoient plus être sujets à changer. J'avois été comme épuisé par l'amour et l'amitié ; ou du-moins les fruits qui m'en restoient, me paroissoient si amers, que j'aurois cru trop payer les mêmes plaisirs par la moindre partie des mêmes peines. Il falloit néanmoins répondre à l'Espagnole ; et rien n'étant capable de me faire manquer aux égards qui sont dus à son sexe, ce n'étoit pas un petit embarras que celui de rejeter honnêtement ses propositions. Je pris mes objections du côté de ma fortune, qui n'avoit que trop souffert d'un autre engagement, après lequel je ne pouvois plus en prendre de la même nature, sans m'attirer infailliblement la disgrace du grand-maître et le mépris de mon ordre. Il étoit dur pour moi de me trouver lié par des chaînes si pesantes ; mais d'ailleurs, quelques charmes que j'eusse trouvés dans les plaisirs de l'amour, j'avois toujours senti que ce n'étoit pas d'une fille de sa naissance que je devois les attendre ; et les loix de ma pro-

fession ne me permettant point d'aspirer par les voies de l'honneur à la possession d'un cœur tel que le sien, s'il pouvoit m'être pardonnable de me livrer à quelque foiblesse, c'étoit aux dépens d'une vertu moins précieuse que la sienne. Je la conjurois donc de n'en pas croire si aisément de fausses idées de bonheur et de plaisir. Au contraire, sous quelque prétexte et par quelque voie qu'elle eût quitté Madrid, je lui conseillois de réparer par un prompt retour le tort qu'elle avoit fait à sa réputation, s'il n'étoit encore plus sûr de se retirer dans un couvent, où un séjour de quelques mois effaceroit tous les soupçons que son départ pouvoit avoir fait naître. Elle m'écoutoit avec une attention, dont je m'efforçois en vain de pénétrer le sens. La perte de mon ami ayant comme changé mon caractère, j'étois devenu plus grave dans ma figure, plus circonspect dans mes idées, plus capable même de m'attacher d'une vue ferme à mes réflexions; et l'héritage que j'avois recueilli du sage Perès, étoit un commencement de prudence. Cependant il m'auroit peu servi à démêler les sentimens de l'Espagnole, si elle ne me les eût expliqués avec moins d'obscurité. Soit que la violence de ses passions eût causé quelque altération dans son esprit, soit qu'elle eût naturellement un fond de légèreté et de bizarrerie qui nous étoit échappé

dans le commerce que nous avions eu avec elle ; soit enfin que le ressentiment de se voir méprisée ne lui fournît point de vengeance plus flatteuse, elle fit un éclat de rire qui alla jusqu'à l'indécence; je te crois fou, chevalier, me dit-elle, en affectant un air fort libre; et quand je vois un corsaire tel que toi faire le vertueux et le magnanime, je ris de ton extravagance autant que de ta grossièreté. Pars donc, ajouta-t-elle, et va chercher à Maroc ou à Malte, une femme aussi aimable que moi. Où est Lirno, s'écria-t-elle, en se tournant vers la porte. Il étoit à deux pas; et le respect l'ayant arrêté jusqu'alors, il ne fit pas difficulté de paroître lorsqu'il s'entendit appeler. Voilà donc, lui dit-elle, ce galant chevalier, dont tu m'avois vanté le caractère? Je te préférerois à lui, si je ne prenois dès ce moment un souverain mépris pour tous les corsaires.

J'essuyai ces injures sans émotion. Lirno, plus surpris que moi, me demanda en langue franque, si j'avois rendu cette femme tout-à-fait folle. Je lui répondis d'un air beaucoup moins enjoué, que je lui savois très-mauvais gré de m'avoir jeté dans cet embarras, et ne me croyant point dispensé de rendre à une fille si respectable par sa naissance, les devoirs qui convenoient à sa situation, je lui offris la main pour la conduire à la chaloupe. Elle me repoussa avec mépris, et

prenant celle de Lirno, elle gagna la terre, sans avoir tourné une fois les yeux vers mon vaisseau. Le souvenir de ma propre aventure me fit appréhender qu'après avoir réussi si mal avec moi, elle ne se laissât gagner par les séductions de Lirno. J'attendis impatiemment le retour de ma chaloupe, et je me rendis au rivage avec une merveilleuse diligence. J'appris d'un des gens de Lirno, qu'il avoit pris une chaise dans laquelle il s'étoit fait conduire hors de la ville avec la dame Espagnole, et qu'il n'avoit promis d'être de retour à Cadix que deux jours après. Dans quelque lieu qu'elle se fût rendue, je me crus délivré d'un fardeau qui m'avoit causé de l'inquiétude, et je demeurai tranquille en attendant Lirno.

Il revint en effet le second jour. Son récit fut simple. Il avoit conduit la dame dans un monastère célèbre, qui n'étoit qu'à dix lieues de Cadix. Elle y étoit entrée, comme si le désir d'y faire une retraite de quelques semaines, l'eût amenée de Madrid, et l'aveu de son nom lui avoit attiré beaucoup de considération. Sur la route elle s'étoit emportée contre moi aux derniers excès; et Lirno me confessa qu'il lui croyoit l'esprit tout-à-fait dérangé. Il l'avoit laissée, me dit-il, sous la protection du ciel, et son avis étoit que nous ne devions pas différer à mettre à la

voile. Je n'opposai rien à ce dernier conseil, et je ne marquai point non plus de curiosité pour savoir le fond d'une aventure dont j'étois bien moins occupé que du perpétuel sujet de ma tristesse. Nous quittâmes le port dès le lendemain. Lirno étoit demeuré sur mon bord, assez sûr de pouvoir regagner le sien, lorsque nous aurions perdu de vue la côte. La joie dont il étoit rempli ne put se déguiser long-temps. Il commença par me féliciter du parti que j'avois pris de rejeter les sollicitations de l'Espagnole. C'étoit un nouvel obstacle, me dit-il, pour vos courses militaires et pour l'avancement de votre fortune. C'est par la même raison, ajouta-t-il, que je ne lui ai pas proposé de m'accepter après vous. Je m'imagine que, dans les alarmes où elle étoit, elle auroit fait peu de difficulté de me suivre. Mais nous avons, reprit-il, en fermant à demi les yeux, de quoi nous consoler de sa perte. Je lui demandai quelle acquisition il avoit faite en Espagne. Il s'empressa de me raconter les soins qu'il avoit pris à Madrid pour engager notre Espagnole à ne pas partir les mains vides; et la simplicité qu'elle avoit eue de lui confier ce qu'elle avoit de plus riche en argent et en bijoux. J'emporte tout, reprit-il, et je vous en destine la meilleure part. Je n'ai pas manqué de lui faire entendre qu'elle ne pouvoit quitter trop tôt Cadix, et que le moindre délai l'exposoit

à se voir perdue de réputation. Elle est partie avec moi. Je lui ai promis de faire porter son trésor au monastère, et j'ai feint de laisser mes ordres à quelques-uns de mes gens. Mais la promptitude de notre départ nous met à couvert, et nous sommes assez éloignés pour ne pas craindre d'être poursuivis. Ce que je trouvai encore de plus surprenant que le fond de cet odieux récit, fut l'air de satisfaction et de confiance qui étoit répandu sur le visage de Lirno. J'en fus choqué jusqu'à délibérer dans ma première chaleur si je ne le ferois pas chasser ignominieusement de mon vaisseau. Quelle raison avois-je donnée à ce brigand de me croire capable de partager ses crimes? Il m'avoit vu exercer à-la-vérité une espèce de piraterie contre les Turcs, et peut-être mettoit-il peu de distinction entre son métier et le mien; mais il ne falloit pas plus d'esprit et de courage qu'il n'en avoit, pour sentir la différence qui devoit se trouver dans nos principes, et je rougissois qu'il eût pu m'en croire de semblables aux siens. Cependant m'étant rendu maître de ce premier mouvement, je me bornai à lui faire honte de son action; je la traitai de vol infâme, et je le pressai de retourner à Cadix, pour renvoyer à l'Espagnole son argent et ses bijoux. Loin de se rendre à mes instances, il s'en offensa autant que de mes ré-

proches, et me quittant d'un air brusque, il se fit reconduire sur-le-champ dans son vaisseau.

Si j'ai quelque chose à me reprocher ici, c'est de n'avoir pas pris le parti de le faire arrêter. Mais je me flattois encore qu'un peu de réflexion sur mes conseils, le rameneroit au devoir, et j'eus les yeux long-temps attachés sur son vaisseau dans l'espérance de le voir retourner vers le port. Ce qu'il n'étoit pas porté à faire par ses principes, je ne doutois pas que la seule envie de se conserver mon amitié, ne pût l'y résoudre malgré son inclination; car je ne lui avois pas dissimulé qu'après le service que je venois de lui rendre à Madrid, et la liaison où j'avois paru vivre avec lui, je croyois mon honneur attaché au sien. En effet, cette pensée agissoit si vivement dans mon esprit que me croyant perdu de réputation, si le vol n'étoit pas réparé, je ne fus pas plus tôt sûr qu'il continuoit paisiblement sa route, que je formai la résolution d'employer la force pour l'arrêter, et de périr plutôt que de me laisser déshonorer par son crime. Le vent n'étoit pas assez fort pour me faire craindre que la légèreté de son vaisseau lui fît gagner sur moi beaucoup d'avantage. Je me hâtai de lui envoyer deux de mes gens, avec un ordre précis de retourner à Cadix, et des menaces aussi vives que mon ressentiment, s'il balançoit à m'obéir. Sa

réponse fut d'une hauteur qui acheva de m'irriter. Je ne balançai point à m'avancer vers lui avec tous les signes qui annoncent le combat, et le fier Lirno ne chercha point à l'éviter.

Cependant au milieu de la chaleur qui m'animoit, je conservai assez de réflexion pour sentir combien il étoit fâcheux encore pour ma réputation d'en venir à cette cruelle extrémité avec un homme dont j'avois tant vanté l'attachement, et que j'avois choisi pour le compagnon de mes entreprises. Je résolus de renouveler mes instances par une nouvelle députation. Il la reçut avec le même orgueil. Qu'on mette donc le feu au canon, dis-je brusquement. Je fus trop bien obéi. La bordée fut si malheureuse pour Lirno, qu'étant alors sur le tillac à donner ses ordres, il fut emporté d'un des premiers boulets. J'essuyai néanmoins la décharge de toute son artillerie, qui me causa peu de dommage; mais ses gens perdirent l'envie de me combattre après la perte de leur chef, et ne sachant point le sujet de notre querelle, ils prirent le parti de la soumission. Mes ordres furent donnés aussitôt pour gagner Cadix, et l'unique soin dont je m'occupai en arrivant, fut de renvoyer le vol du corsaire au monastère de l'Espagnole.

Je regrettai peu le malheur du corsaire, et moins encore l'utilité que j'aurois pu tirer de ses

services. Cette aventure m'apprit seulement à compter moins sur des caractères dépravés par l'éducation et par l'habitude. La nature avoit donné à Lirno une partie des qualités qui forment les plus grands hommes; mais le genre de vie qu'il avoit mené depuis l'enfance, avoit corrompu toutes ces semences de vertu, et ce qui lui en restoit n'avoit point assez de force pour réprimer celle d'une infinité de vices, que l'expérience avoit nourris continuellement. Mon embarras ne regarda que la disposition de son vaisseau. Il ne me fut pas aisé de décider si les droits que j'avois de me l'attribuer, étoient assez justement acquis; et le penchant même de ses gens à continuer de me servir ne levoit pas tous mes scrupules. Je remis le jugement de cette difficulté au grand-maître, et le long séjour que j'avois fait à Madrid ne me laissant rien espérer du reste de la campagne, je ne pensai qu'à reprendre la route de Malte.

L'amour du devoir, et le goût de ma profession sembloient renaître dans mon cœur, à mesure que les obstacles disparoissoient. Je me trouvai si rempli de ces deux sentiments, en arrivant au port, que je ne m'imaginois plus que rien fût capable de les suspendre, ou de les troubler. Cependant j'eus encore une occasion de reconnoître que la vertu demande d'être

fortifiée par l'habitude. M'étant rendu droit à ma maison, j'y trouvai Helena, qui ne s'attendoit pas si tôt à mon retour. Sa mère étant absente, j'essuyai les caresses passionnées de cette jeune personne; et guéri comme je l'étois de tous mes anciens sentiments, rebuté même de sa figure, je ne laissai pas de me trouver si sensible à l'emportement de sa joie, que je me livrai avec elle aux dernières foiblesses. Cet oubli de moi-même dura peu. A-peine fus-je revenu de ma première ivresse, que, me faisant un reproche de ce désordre, je n'eus pas besoin d'efforts pour renouveler les résolutions que j'avois emportées à mon départ. Mais Helena n'en demeura pas moins persuadée qu'elle pouvoit reprendre l'ascendant qu'elle avoit eu sur mon cœur, et cette espérance ralluma toute l'ardeur du sien. Je ne pouvois plus être seul un moment. Elle observoit toutes les occasions de me surprendre dans ma chambre. En vain affectois-je un air grave et sérieux pour la recevoir. Si elle paroissoit modérée pour quelques moments, par un accueil si froid, elle trouvoit le moyen de m'échauffer à son tour, et mes résolutions étoient oubliées. Sa mère s'en aperçut avec plaisir. Je voyois briller plus de joie dans leurs yeux, plus d'art et de soin dans leur parure. L'habitude faisant disparoître insensiblement à mes yeux les ravages de la petite vérole, je reve-

nois à trouver le même goût dans tout ce qui avoit flatté mon amour, et je touchai peut-être au point de me retrouver plus tendre et plus passionné que jamais.

Le péril étoit d'autant plus grand, que ne me défiant point de mes dispositions, je croyois accorder beaucoup plus à la passion d'Helena qu'à la mienne, et je ne la voyois jamais sortir de mes bras, sans m'étonner de la complaisance que j'avois eue de l'y recevoir. Il est vrai que cette réflexion ne m'étoit jamais venue au moment qu'elle y entroit. Ainsi, tous mes sentiments alloient reprendre leur cours, et mon imagination m'auroit représenté à-la-fin une maîtresse plus aimable que jamais, lorsque le souvenir de mes services me fit choisir par le grand-maître, pour ambassadeur de la religion, à la cour de..... C'étoit m'ouvrir une nouvelle carrière, où j'entrois d'autant plus volontiers, que ces longues agitations commençoient à me faire souhaiter le repos. Je pris aussitôt la résolution de me défaire de mon vaisseau, et quoique le jugement du grand-maître m'eût été favorable pour celui de Lirno, je ne voulus point profiter de la dépouille d'un malheureux, pour qui j'avois eu quelques sentiments d'amitié. J'abandonnai tout ce qui lui avoit appartenu, à son lieutenant et à son équipage, et le grand maître

leur laissa la liberté de retourner dans leur patrie, sans autre condition que de ne s'armer jamais contre les vaisseaux de l'ordre. Je ne m'étois ouvert à personne de la faveur du grand-maître, et mes préparatifs se faisoient sourdement. Helena fut peut-être la seule qui crut avoir pénétré que je me disposois à quitter Malte. Tous les prétextes que j'avois pris pour la vente de mon vaisseau, ne purent la tromper. Elle n'étoit plus capable de se livrer aux conditions que nous nous étions imposées, et de vivre tranquille dans ma maison, lorsqu'elle cesseroit de m'y voir. Elle me prit dans un de ces moments, où elle s'étoit fait un tribut de ma complaisance, et ses larmes m'apprirent autant que ses plaintes ce qu'elle appréhendoit de mon absence. Je fus plus éveillé par ce reproche, que je ne l'avois été par toutes mes réflexions, et la première fois, peut-être, depuis mon retour, j'ouvris les yeux sur les nouvelles chaînes dont je m'étois chargé. Je sentis mon cœur beaucoup plus engagé que je ne me l'étois figuré, et je frémis d'un obstacle que je m'étois formé volontairement. La honte que j'en ressentis, me fit quitter ma situation avec une vivacité qui effraya ma maîtresse. Je la laissai tremblante, et je gagnois la porte, sans jeter sur elle un regard. Cependant la vieille impression des plaisirs que je venois

de goûter avec elle, me fixa au moment que j'étois prêt à sortir. Helena, lui dis-je, en me tournant vers elle, pourquoi ne puis-je plus vous préférer à ma fortune, à ma réputation, à mille biens qui m'étoient moins chers que vous, et que je me souviens de vous avoir autrefois sacrifiés! J'ai le même cœur, ajoutai-je, les mêmes transports, et je suis capable, par conséquent, des mêmes foiblesses. Mais comblé comme je suis de vos faveurs, je ne crois point que je doive vous préférer aux établissements que le cours de ma vie semble me promettre, et je me ruinerois infailliblement en recommençant à m'attacher à vous. Jouissez avec votre mère des douceurs que ma fortune présente me met en état de vous offrir. Régnez dans ma maison. Qu'on n'y reconnoisse point d'autres loix que les vôtres. Mais ne vous opposez point aux efforts que je vais faire, pour me dégager éternellement de l'amour, et soyez même persuadée qu'ils seroient superflus.

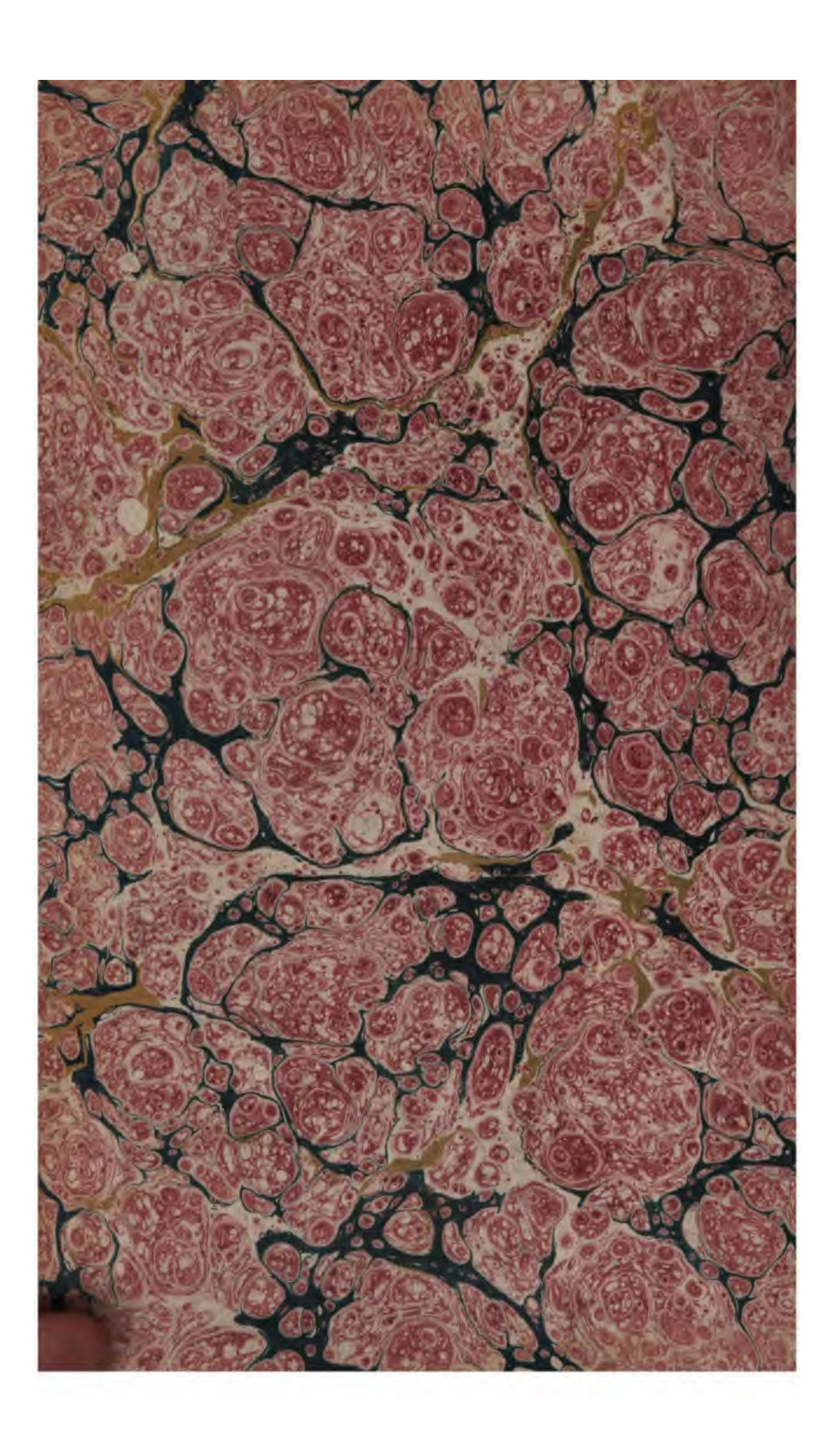
Je la quittai. Ma passion étoit peut-être aussi violente qu'elle l'avoit été dans les plus tendres moments de ma vie. Mais ma raison s'étoit fortifiée. Je fermai l'oreille d'avance à toutes les objections que j'attendois d'Helena, quoique je me sentisse le cœur aussi agité peut-être que le sien.

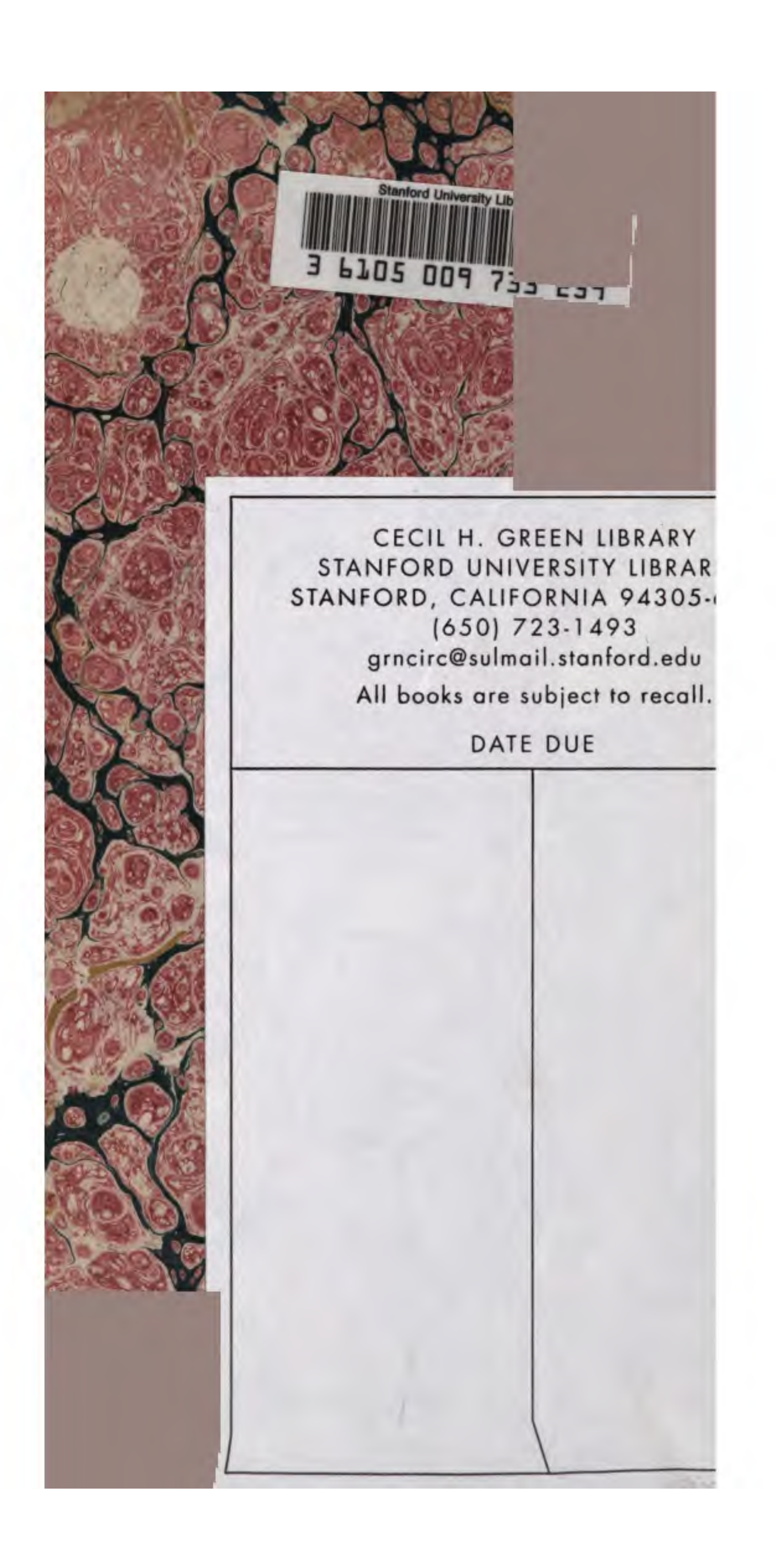
Elle ne fit éclater aucun transport; mais le trouble de ses regards, et le changement même de ses traits marquoient la violence de ses agitations. Après avoir promené long-temps sur moi des yeux incertains, elle en laissa couler quelques larmes; mais elle s'en aperçut, et les essuyant aussitôt, elle me pria d'entendre un discours, qui ne m'importuneroit pas long-temps, me dit-elle, et qui me feroit connoître ses sentiments, comme je venois de lui expliquer les miens. Vous m'avez aimée, reprit-elle, en poussant plusieurs soupirs, et je n'en demande le témoignage qu'à votre cœur. Aussi vous ai-je tout sacrifié. La perte même de ma beauté n'est venue que des tourments de l'absence et des inquiétudes de l'amour. Dans quel état n'auriez-vous pas fait le charme de mes yeux, après avoir pris un empire si puissant sur toutes mes affections? Le ciel permet que vous soyez disposé tout autrement que moi, et c'est sans doute pour mon repos autant que pour le vôtre. Je ne regrette que la foiblesse que j'ai eue de me persuader depuis votre retour, que vous pouviez revenir à moi par d'autres goûts que ceux qui vous y avoient d'abord attaché. Je ne m'explique qu'à demi, parce que je meurs de honte à ce moment de m'être trompée moi-même par de ridicules espérances. Adieu, ajouta-

t-elle, en se levant; j'accepte le couvent que vous m'avez offert; et j'y vole dès ce moment.

Je fis quelques efforts pour l'arrêter, non que je condamnasse son dessein, mais dans la seule vue de prendre toutes les mesures qui pouvoient rendre son sort agréable dans la retraite. Et je cessai même de m'opposer à son départ, lorsque j'eus fait réflexion que cette vivacité ne changeroit rien à mes soins. Je communiquai mon projet à sa mère, qui ne balança point à l'approuver; et je l'exécutai avec assez de noblesse pour m'attirer les applaudissements du public.

FIN.




Stanford University Lib
3 6105 009 733 E34

